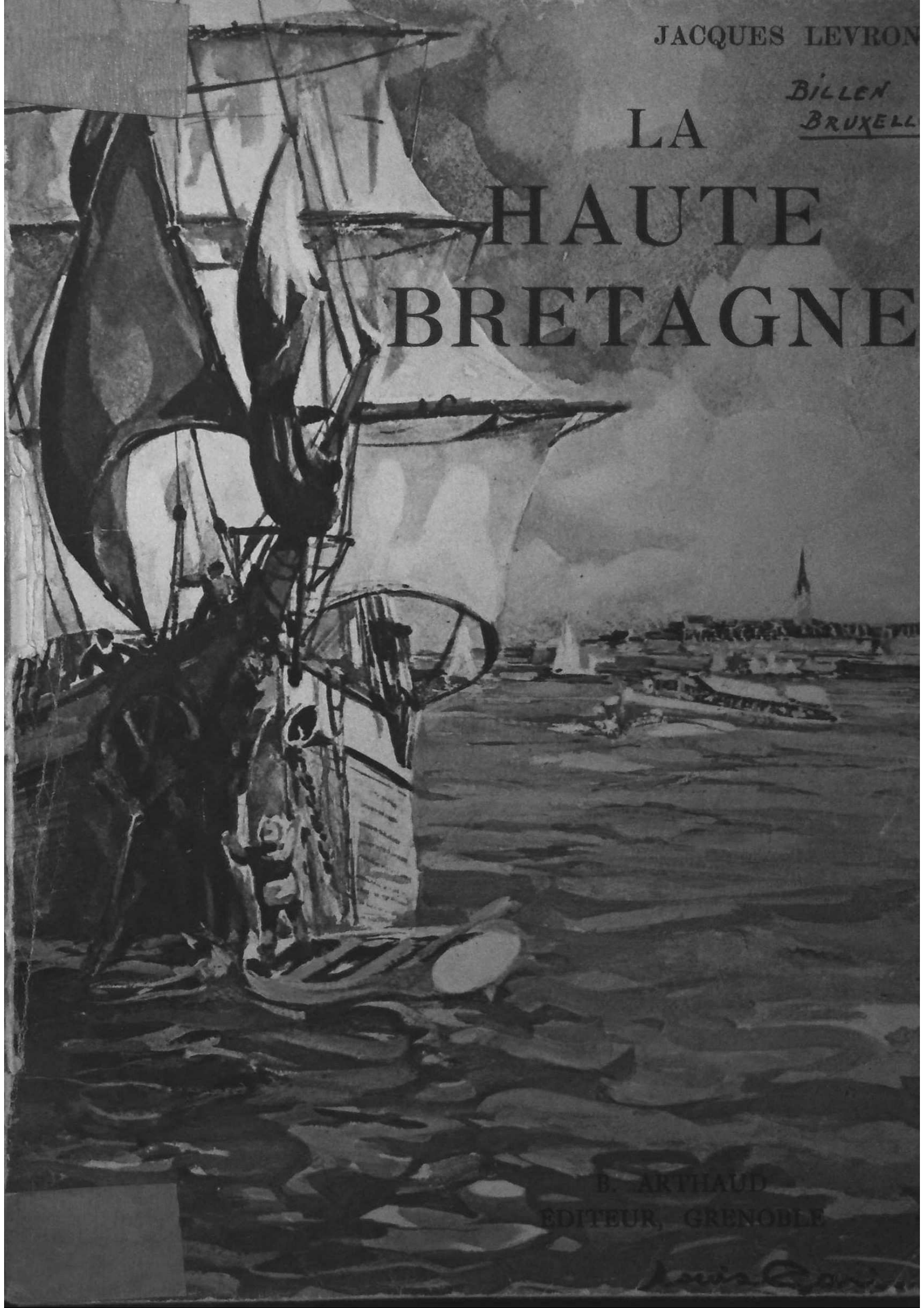


JACQUES LEVRON

*BILLEN
BRUXELLES*

LA
HAUTE
BRETAGNE



B. ARTHAUD
EDITEUR, GRENOBLE

Louis Quill...



JACQUES LEVRON

LA
HAUTE-BRETAGNE

Couverture de Louis GARIN

Ouvrage orné de 193 héliogravures

B. ARTHAUD
ÉDITEUR, GRENOBLE

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

DE CET OUVRAGE, LE SOIXANTE-SIXIÈME DE LA COLLECTION
« LES BEAUX PAYS », IL A ÉTÉ TIRÉ 250 EXEMPLAIRES SUR
HOLLANDE B. F. K. DE RIVES, AU FILIGRANE DE LA COLLECTION,
NUMÉROTÉS DE 1 À 250.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède, la Norvège, la Hollande, le Danemark et l'U.R.S.S.
Copyright by B. ARTHAUD, 1938



APPEL DE LA SIRÈNE.



« AR MOR ». LA CÔTE BRETONNE AU CAP FRÉHEL.

INTRODUCTION



POUR un habitant de Montpellier, de Dijon, pour un Parisien même, la Bretagne commence aux limites des départements de la Loire-Inférieure et de l'Ille-et-Vilaine. De fait, une telle opinion n'est pas inexacte. Par une heureuse chance qu'explique le maintien de la forte unité de la province jusqu'à la Révolution, la Bretagne n'a pas subi en 1790 de découpages

MENHIR À BAZOUGES-LA-PÉROUSE PRÈS RENNES.

arbitraires; les cinq départements bretons correspondent exactement à son ancien territoire.

Pourtant il est facile de constater à l'intérieur du pays une différence considérable entre la Haute et la Basse-Bretagne, celle qui parle exclusivement le français opposée à celle qui continue à s'exprimer en breton. Cette opposition linguistique a influé sans doute sur le caractère des habitants. Bretons du pays Gallot et bretons bretonnants ne se comprennent pas toujours. Les premiers dédaignent un peu les seconds et volontiers proclament qu'eux seuls habitent « la vraie Bretagne »...

Et voilà pourquoi l'habitant de Montpellier ou celui de Dijon sera peut-être surpris d'entendre affirmer par un Quimpérois ou un Morlaisien que ni Nantes ni Rennes ne sont en Bretagne!

Cette distinction des deux pays est assez ancienne. Pourtant il fut une époque où presque toute l'Armorique parlait la langue celtique. On usa du breton dans certains fragments des diocèses de Nantes, de Dol ou de Saint-Malo aussi bien que dans ceux de Léon ou de Tréguier. Les noms de lieux de ces régions ont gardé des consonances celtes qui établissent pertinemment cet emploi de la langue bretonne en des endroits où l'on ne la parle plus depuis longtemps.

Il semble bien que la vallée de la Vilaine ait constitué la limite extrême de diffusion du breton. L'immigration venue d'outre-Manche n'a pas dû franchir le fleuve qui, de Rennes à la mer, formait effectivement une digue naturelle. Aujourd'hui la langue bretonne a perdu un vaste champ. Mais les frontières linguistiques dressées par les philologues à la fin du siècle dernier ne varient plus beaucoup. La ligne de démarcation part approximativement de Pontrieux; elle suit le Trieux, descend en s'inclinant peu à peu vers le sud-est, passe aux environs de Quintin, de Loudéac, de Josselin, traverse les vastes landes de Lanvaux et va aboutir près de la Roche-Bernard à l'embouchure de la Vilaine.

Cette frontière linguistique sépare la Bretagne en deux parties; il a donc paru logique — un volume de la collection des « Beaux Pays » ayant été consacré à la Bretagne bretonnante — qu'un autre volume soit appelé à décrire la Bretagne française, le pays Gallot.

Région de transition, ce pays Gallot présente, du point de vue géographique, un caractère moins tranché que la Basse-Bretagne. Sans doute, le relief général ne se modifie guère; on trouve près des côtes le plateau granitique qui se prolonge en chaîne montagneuse; à l'intérieur les forêts qui couvraient jadis tout le cœur de l'Armorique.

Mais les plateaux sont moins réguliers, la forêt plus dense. On rencontre en Haute-Bretagne les vestiges les plus considérables de cette

étendue boisée. Brocéliande, la fameuse Brocéliande, conserve ses derniers massifs dans les forêts de Paimpont, de Ploërmel, de Montfort. Elle couvre encore plusieurs milliers d'hectares aux confins des trois départements: Ille-et-Vilaine, Morbihan et Côtes-du-Nord. Elle projette même quelques tronçons plus loin, au nord-est et au sud-est: forêts de Rennes, de Fougères, de la Guerche; marquant la séparation entre le pays nantais et le pays de Rennes, la forêt du Gâvre est aussi un rameau détaché de la forêt primitive.

Il est d'autres traits que l'on peut aisément discerner: entre la côte et la forêt les chaînes ne s'élèvent pas immédiatement. Elles sont précédées au nord comme au sud de larges espaces envahis par des marais.

Restes d'une baie dont de multiples endiguements ont fini par repousser le flot, les marais de Dol s'étendent de Cancale au Mont Saint-Michel.

Au centre de ces anciennes grèves mouvantes, le mont Dol, flot granitique, dresse sa croupe dénudée en face de cet autre flot granitique illustré par la foi chrétienne: le Mont Saint-Michel.

Au sud, les marais salants de Batz, de Guérande longent la Côte d'Amour jusqu'au bord de laquelle viennent mourir les bois de pins. Ces vastes terres alluviales, tourbes et salines, prennent leur aspect le plus caractéristique au nord de Saint-Nazaire: c'est la Grande Brière, chantée par un illustre écrivain. Là, pendant longtemps, les routes furent remplacées par des canaux que parcouraient les bateaux plats des Briérons et de ces paysages noyés d'eau en hiver se dégage toujours une profonde mélancolie.

Entre les deux plateaux, au delà des marais et des bois, dessinant une cuvette légèrement incurvée vers le centre, se place le bassin de Rennes. L'altitude y tombe à trente ou quarante mètres seulement au-dessus du niveau de la mer; par une large trouée, venant de l'est, puis se dirigeant brusquement vers le sud, s'insinue la plus longue rivière de Bretagne, la Vilaine.

Elle coule dans une molle vallée qui ne rencontre d'obstacle qu'à plusieurs lieues de Rennes, un peu après Pont-Réan. Autrefois, en conséquence, la Vilaine était la voie d'accès la plus aisée quand on venait de France. Voie séculaire que le chemin de fer a doublée au XIX^e siècle.

Au coude formé par la rivière quand elle tourne vers le sud, au centre même du bassin s'est développée une grande ville. La situation géographique s'y prêtait admirablement: dès le haut moyen âge, Rennes était une des principales cités bretonnes, et si les ducs ne la choisirent pas exclusivement pour en faire leur résidence, du moins y séjournèrent-

ils souvent. Après la réunion de la Bretagne à la couronne de France, Rennes devint tout naturellement la capitale de la province : l'administration royale en fit le siège de l'Intendance, du Parlement.

Rennes a gardé après la Révolution cette prépondérance. De plus, sa position lui a permis d'être choisie comme nœud des lignes et des routes qui pénètrent en Bretagne. Au milieu de ce bassin fertile, le chef-lieu d'Ille-et-Vilaine, à défaut d'industries, pouvait connaître une réelle

prospérité commerciale. La ville de Rennes a été lente à comprendre l'action qu'elle devait exercer sur la vie économique de toute la province. Elle commence, depuis la guerre, à sortir d'une longue torpeur et déjà recueille les fruits de son effort.

Le rôle joué par la Vilaine dans le nord de la Bretagne, la Loire l'a exercé au sud, mais avec une dif-

« ARGOAT ».
LA CHAPELLE
BOUEXIC.



CHÂTEAU DE FOUGÈRES : LES TOURS DE GUIBÉ, MÉLUSINE, DU GOBELIN.

férence assez notable. Tandis que la Vilaine, née aux environs de Vitré, canalisée depuis Rennes, fait figure de fleuve purement breton, la Loire venue des monts lointains du Massif Central, arrose de nombreuses provinces et n'appartient pas à la seule Bretagne.

Voilà pourquoi Nantes, qui vit de la Loire, paraît cité française autant que cité bretonne. Le chef-lieu de la Loire-Inférieure est la métropole de tout l'ouest de la France. En contact direct avec la mer grâce au flux de la marée, centre de communications vers le sud-ouest et le Midi, Nantes est un grand port, une grande cité industrielle et commerciale. Certes elle ne nie point son passé breton : n'est-ce pas d'abord le château des ducs de Bretagne qui frappe la vue du voyageur ? Dans la cathédrale, un des plus illustres de ces ducs ne repose-t-il pas sous un splendide tombeau ?

La Bretagne entière a profité en outre de la prospérité de Nantes. Mais, par la Loire, c'est plutôt vers la France que les négociants nantais ont dirigé leurs produits ; car la position assez excentrique de Nantes par rapport au reste de la Bretagne rendait les relations plus compliquées.

Il serait pourtant inexact de conclure qu'elle n'a pas de liens avec la presqu'île. Ce n'est pas sans doute le médiocre canal de Nantes à Brest qui, par l'intérieur de l'Armorique, est censé unir le port commercial au port militaire. Mais toutes les villes de la côte sud de Bretagne sont rattachées à Nantes par une importante voie ferrée et les courants commerciaux dirigent vers la cité nantaise les habitants de Quimper, de Lorient ou de Vannes.

Au delà des bassins de Rennes et de Nantes, entre la forêt de Paimpont et celle de Quénécan, la côte de l'Atlantique et celle de la Manche, se déroule un pays plus difficile à définir. C'est l'Ar-goat, répète-t-on, expression un peu simpliste. On sait bien qu'en breton *Ar-goat* signifie pays des bois qu'on oppose à la côte, pays *d'Armor*. Mais il n'y a pas que d'impénétrables forêts à l'intérieur de la Bretagne : ce fut peut-être vrai au VI^e siècle ; ce ne l'est plus au XX^e.

En remontant de la Vilaine vers Ploërmel, on ne tarde pas à rencontrer la lande, une lande immense, dénudée, couverte de bruyères et de maigres bois de pins : ce sont les landes de Lanvaux dont l'altitude ne dépasse jamais cent soixante-quinze mètres.

Elles forment les premiers contreforts de ce plateau qui traverse la Bretagne du sud et s'achève à l'extrémité de la Cornouaille : plateau granitique aux sommets émoussés ; les Montagnes Noires qui en constituent la plus longue chaîne appartiennent à la Basse-Bretagne.

Entre les croupes sèches de ces monts discontinus s'insinuent quelques rivières de faible débit : la rivière d'Auray prend sa source dans les landes de Lanvaux ; le Blavet naît entre Quintin et Callac. Le Scorff est la rivière de Lorient, l'Ellé, celle de Quimperlé. Les vallées profondes de ces rivières font un contraste verdoyant avec les hauteurs arides du plateau. Elles ne sont jamais bien larges, mais on y respire agréablement et le voyageur qui vient de descendre une pente rapide y reprend haleine avant de repartir. Car cette traversée de la Bretagne méridionale — quand on dédaigne la côte — n'est qu'une succession de rampes plus ou moins abordables qu'il faut franchir les unes après les autres.

A l'opposé des landes de Lanvaux et placées dans une situation semblable, les landes du Méné au delà du pays de Dinan amorcent dans le nord de la Bretagne le plateau septentrional : mais ce plateau est plus coupé ; il se divise en une suite de chaînes granitiques d'apparences plus redoutables que les massifs du sud. Les monts du Méné près de Moncontour donnent déjà cette impression de haute montagne, impression de solitude, d'absence de végétation qui étreint plus profondément encore quand au delà on traverse les monts d'Arré. Suivant l'excellente



À SAINT-MALO.

formule de Vidal La Blache, on se trouve là en présence d'une ruine de montagne, d'une chaîne contemporaine des premiers âges du globe, usée maintenant jusqu'à la base.

De rares rivières descendent ce versant : l'Arguenon, la Rance ou le Meu n'ont guère de consistance. Les deux derniers ne s'élargissent qu'après avoir abandonné les terres rocailleuses et pénétré dans des pays de plus faible altitude.

Landes de Lanvaux, montagnes ravinees d'étroites vallées, telle est la Bretagne intérieure : des forêts, la Hunaudaie près de Lamballe, Porhoët entre Loudéac et Montfort, tachent de leur masse sombre cet ensemble d'un accès ardu.

Il est, en effet, assez difficile de pénétrer dans ces contrées. Quelques lignes de chemin de fer suivent les cours d'eau. Elles sont parcourues par des trains vite essoufflés qui mettent de longues heures à relier les grandes voies du nord et du sud. Cette Bretagne intérieure se laisse malaisément entamer. Autobus, automotrices suppriment peu à peu, il est vrai, ces difficultés.

Pour les mêmes causes, pas de villes importantes; au bord des rivières, de petites cités ont prospéré : Lamballe, antique capitale du comté de Penthièvre, Ploërmel, Josselin, Moncontour, Loudéac, Males-
troit ou Rochefort ne sont que de grosses bourgades.

Pourtant ces humbles centres ont un charme indéniable. Longtemps l'industrie de la toile fut pour elles une source de richesse. Aujourd'hui encore élevage et culture donnent aux paysans bretons une suffisante aisance. Et ces petites villes sont les marchés naturels où l'on vient écouler les produits, en apportant quelque activité au commerce local.

D'une physionomie moins tourmentée, moins sauvage que la Basse-Bretagne, la Haute-Bretagne n'a certainement pas le pittoresque attrait du pays des clochers ajourés, des coiffes ailées. Son charme est moins rare. Mais les vallées de la Vilaine, de la Rance ou du Blavet offrent des coins exquis, des paysages aimables et reposants. Et croit-on que les côtes malouine ou dinannaise, voire la « Grande Côte » du Pouliguen, ne valent pas les récifs des pays de Ploumanac'h ou de Douarnenez ?

Aussi bien, il ne s'agit pas de comparer les mérites respectifs des deux Bretagnes. L'on convient que la Basse-Bretagne est plus connue; elle a provoqué les descriptions les plus colorées, les plus vibrantes. A quoi la Haute-Bretagne peut répondre qu'elle a vu naître les écrivains les plus illustres de la province : Chateaubriand, Lamennais.

On ne saurait surtout contester que cette Haute-Bretagne en raison même de sa situation possède un passé historique beaucoup plus riche que la Basse-Bretagne. Point de contact entre la presqu'île et la France, c'est sur son territoire que se sont déroulées les principales luttes entre les seigneurs qui se disputaient la suprématie. Les ducs y fixèrent leur résidence et celle de leur gouvernement, de même que tous les rouages administratifs s'y concentrèrent, après la réunion à la couronne.

La Haute-Bretagne a vu les derniers combats pour l'indépendance; les troubles nés des guerres de Religion y furent particulièrement violents et, pendant les derniers siècles de l'ancienne France, toutes les révoltes des Bretons contre le pouvoir centralisateur s'y fomentèrent.

Evoquer le passé historique de la Haute-Bretagne, c'est presque en vérité évoquer toute l'histoire de Bretagne. Aussi avons-nous préféré retracer cette histoire à propos de la description des lieux mêmes où elle se déroula, dans les villes ou les bourgades, devant les monuments qui en furent les contemporains et participèrent souvent à ces exploits.



LA LOIRE À CHAMPTOCEAUX.

CHAPITRE PREMIER

D'ANGERS A NANTES. — NANTES

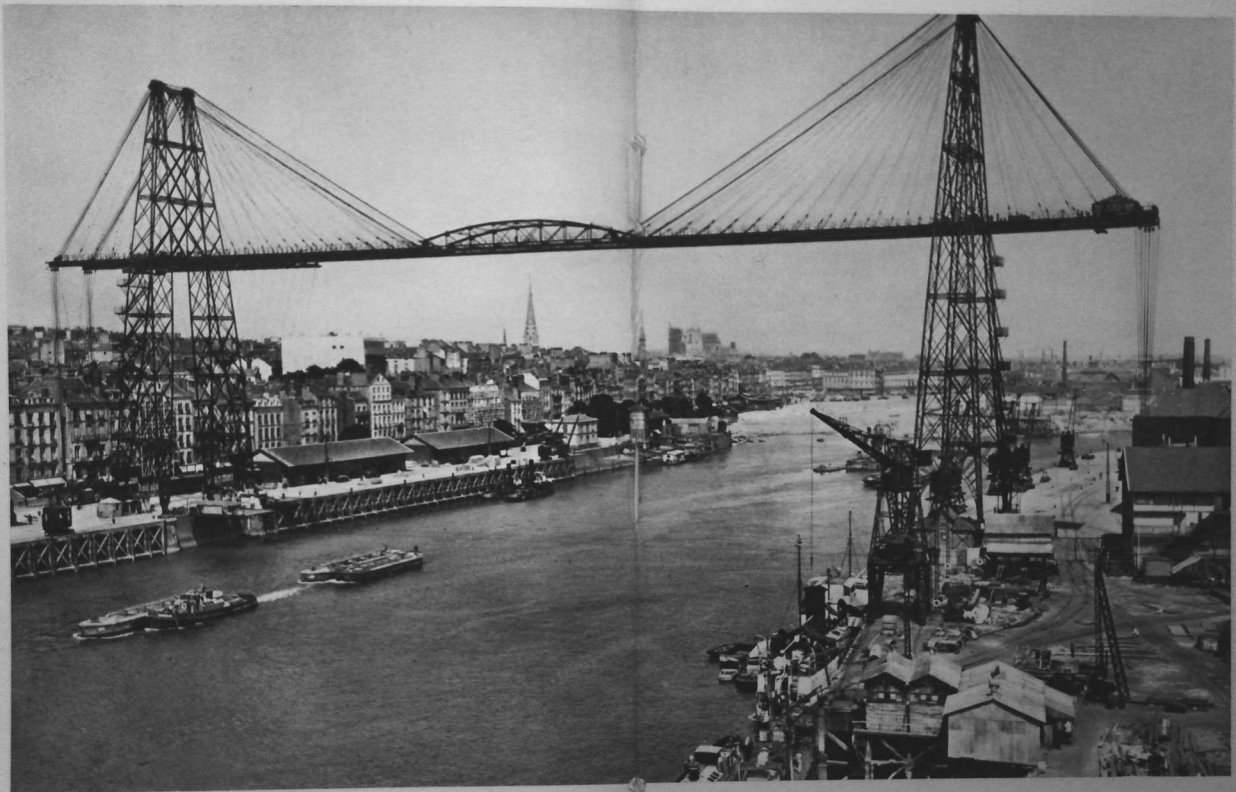


Au voyageur qui, en auto ou par le train, suit la rive droite de la Loire entre Angers et Nantes, nul contraste n'apparaît quand il quitte l'Anjou pour entrer en Bretagne. Si la borne symbolique de l'administration des Ponts et Chaussées ne lui apprenait ce changement, il continuerait sans

NANTES. Puits de
la Couronne d'Or au Château.

doute à ignorer qu'il vient de franchir les frontières d'une province : la Loire coule calme et majestueuse entre des rives qui viennent mollement mourir au bord du fleuve. Route et chemin de fer longent cette vallée nonchalante et riche qui porte les vignes chargées du fruit doré. Quelques villages aux propres maisons blanches rompent la monotonie du paysage et les moulins à vent piqués çà et là sur les hauteurs semblent saluer le passant de leurs bras immobiles.

Cette borne symbolique qui marque le passage de l'Anjou à la Bretagne est située à la hauteur d'Ingrandes, au village des Riottières exactement. Avant la Révolution, cette frontière — qui ne présente plus qu'un intérêt historique — n'était nullement insignifiante; la Bretagne, tardivement réunie à la couronne, était restée province franche, non assujettie



NANTES. LE PORT ET LE TRANSBORDEUR.

à l'écrasante charge de la gabelle; aussi la vente du sel y était-elle libre, alors qu'en Anjou cette vente était soumise au paiement de droits exorbitants. Deux chiffres suggestifs : en 1788 le boisseau de sel valait en Anjou soixante francs; il se vendait en Bretagne deux francs, trente fois moins... La contrebande était donc habituelle en cette région d'Ingrandes et les douaniers — les gabelous — faisaient

bonne garde. La route était fermée par une barrière de bois qui ne s'ouvrait qu'après minutieuse inspection des voyageurs.

On a peine à penser que ce coin si riant, si paisible, ait jamais pu être le théâtre de luttes sanglantes. Et pourtant, que de combats s'engagèrent entre gabelous et contrebandiers!

Sur la rive droite Ancenis, qui groupe ses maisons en face de Liré,

est la première cité bretonne que l'on rencontre après avoir quitté l'Anjou. Des imposantes fortifications dues à sa position de ville frontière, il ne reste que deux grosses tours près de la Loire, qui ne sont pas antérieures au XVI^e siècle : le château voisin est assez postérieur.

Ancenis eut à souffrir des démêlés entre Louis XI et le duc François II. Les deux adversaires se rencontrèrent dans ses murs et conclurent un traité qu'ils ne respectèrent ni l'un ni l'autre. Un siècle plus tard, les guerres de Religion furent plus funestes encore à Ancenis qui, ayant pris parti pour Mercœur,



NANTES. VIEILLES MAISONS.

chef de la Ligue en Bretagne, perdit ses fortifications qu'Henri IV fit raser.

Le principal commerce de la ville consista longtemps dans l'ex-

NANTES.
VIEILLES MAISONS PLACE DU CHANGE.



NANTES. MANOIR DE JEAN V (XV^e SIÈCLE).

ploitation de ses bois. Les arbres de la vaste forêt qui autrefois entourait Ancenis étaient réputés et on les utilisait dans la marine : la Grande Caraque d'Henri II fut construite en bois d'Ancenis, et aussi le pont qui enjambait la Loire jusqu'au milieu du XIX^e siècle; son tablier en était si bas que le bateau à vapeur faisant le service entre Tours et Nantes passait au ras de l'intrados des arches et éraflait souvent les poutres, rapporte Stendhal qui fit ce trajet en 1837. On a remplacé ce pont suranné par un large pont suspendu.

Au delà d'Ancenis, Oudon et Champtoceaux, citadelles médiévales, montent la garde de chaque côté du fleuve pour protéger la route de Nantes. La première est en Bretagne, la seconde en Anjou. Mais cette dernière fut confiée à Pierre Mauclerc en 1227 et voici pourquoi : cette forteresse était à la fin du XII^e siècle entre les mains d'un véritable

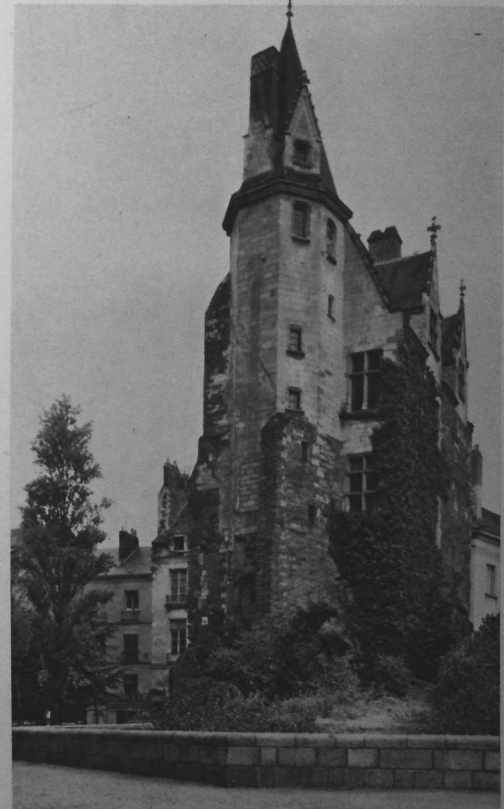


NANTES. LA PSALLETTE (XV^e SIÈCLE);
EN ARRIÈRE, TOURS ET COMBLES DE LA CATHÉDRALE.

bandit dont l'occupation habituelle consistait à rançonner et à piller les lourds bateaux qui sillonnaient le fleuve. Thibaut Crespin avait même établi pour exercer plus aisément son trafic une sorte de ponton en pierre qui avançait au milieu du courant et obligeait les embarcations à passer sous ses fourches caudines. Quelques arches croulantes sont encore debout. Le langage populaire, d'une saveur un peu crue, a surnommé ce passage : *le cul au moulin*.

Au retour d'une expédition en Poitou, Pierre Mauclerc crut accomplir œuvre pie en purgeant le pays de ce brigand. Louis VIII l'en récompensa en lui confiant la citadelle; Mauclerc répara le château, établit un prieuré desservi par des moines de Marmoutiers, bref créa une cité. Mais sa trahison lui fit bientôt perdre

NANTES.
LA PORTE
SAINT-PIERRE.



cette place forte. La guerre de 1230 ravagea la petite ville qui se releva difficilement de ce désastre : une poterne flanquée de deux tours du XIII^e siècle, les ruines du prieuré, la base du donjon d'où la vue embrasse plus de trente lieues d'Ancenis à Nantes, les pans de muraille perdus au milieu de la forêt, c'est tout ce qui reste. Une agglomération nouvelle a pris, dans un faubourg, la place de la ville du XIII^e siècle.



NANTES. « LA PETITE HOLLANDE » ET LE MARCHÉ.

Oudon a mieux résisté. Sa tour octogonale ne fut bâtie, il est vrai, que dans les dernières années du XV^e siècle par Jean de Malestroit. Extérieurement, elle est bien conservée; l'intérieur, au contraire, a été détruit; l'escalier permet d'accéder toutefois à une haute plate-forme; quelques ruines moussues sont à l'entour les débris de la forteresse du temps de saint Louis.

Ce château eut d'étranges possesseurs. Il servit d'office à de faux monnayeurs. Jean et Julien de Malestroit y fabriquèrent en effet au XVI^e siècle de la fausse monnaie qu'ils répandirent dans tout le pays à la vive colère du roi de France. Toutes les recherches demeuraient vaines. On ne parvenait pas à découvrir l'ancre d'où sortaient ces pièces de mauvais aloi. Nul ne soupçonnait les propriétaires du château d'Oudon, riches seigneurs bretons. Enfin l'origine de la fabrication fut décelée : mais les coupables étaient à l'abri dans leur forteresse. Pour s'emparer du château, François I^{er} dut envoyer une bonne troupe; les seigneurs de Malestroit furent pendus en 1530.

D'Oudon à Nantes la route s'éloigne de la vallée. Après une rude montée elle atteint le plateau et, à travers les vignobles, gagne bientôt la banlieue de la grande ville. Il vaudrait mieux — si la chose était encore possible — rejoindre Nantes en suivant le fleuve, comme jadis M^{me} de Sévigné. Au delà de La Varenne et du blanc château de la Bourdonnaye piqué sur un paysage vert, les rives sont magnifiques. Entre Mauves et Cellier, de hautes collines bordent directement la Loire et les rochers de granit semblent, par moment, plonger dans le fleuve. De l'autre côté, de grasses prairies, des vignes, des bouquets d'arbres témoignent de la richesse du pays. Et bientôt les tours de la cathédrale, les hautes maisons des anciennes îles de la Loire annoncent la cité nantaise.

Il était logique qu'à l'embouchure de cet immense fleuve qui avait traversé les deux tiers du territoire français, à l'endroit même où le relief du sol facilitait l'établissement de relations aisées vers le sud et vers le nord, une grande cité naquit.

Sur la rive droite de la Loire, au long d'une colline qu'elle a encerclée, Nantes étale ses rues étroites, populeuses, ses quais animés. Longtemps, la ville n'a poussé de l'autre côté du fleuve que des faubourgs, séparés les uns des autres par de fangeuses prairies. Les îles qui parsèment la Loire furent les premières envahies et se couvrirent dès le XVII^e siècle de demeures bourgeoises. Puis la rive gauche à son tour s'est urbanisée. Mais le centre historique de la cité reste sur la colline : c'est là que s'élèvent les principaux monuments.

Marins et commerçants tournés vers la mer dont ils tirent leur richesse, ainsi se présentent les Nantais dès les premiers siècles de notre histoire. Quand César vint en Armorique combattre les tribus celtiques révoltées, il trouva à *Condevincum* des hommes qui considérèrent surtout, en cette guerre d'indépendance menée par leurs plus proches voisins, un bon moyen d'accroître leur fortune. César ne trompa pas leur attente et fit construire dans leurs bassins les navires qui lui permirent de triompher des Vénètes.

On a protesté contre ces assertions de César et affirmé depuis que les habitants du pays nantais se solidarisèrent au contraire avec les Vénètes. Peut-être; mais l'attitude des gens de Nantes n'eût pas été au fond si blâmable. Assez souvent, au cours de leur histoire, ils montrèrent cet esprit pratique qui n'empêche ni l'amour du sol natal, ni le culte des arts, ni l'accomplissement de gestes désintéressés. Il est



CATHÉDRALE DE NANTES. TOMBEAU DE FRANÇOIS II DUC DE BRETAGNE ET DE MARGUERITE DE FOIX SON ÉPOUSE, PAR MICHEL COLOMBE, EXÉCUTÉ DE 1502 À 1507 SUR LES PLANS DE JEAN PERRÉAL. Aux angles, les quatre vertus cardinales; dans les niches du soubassement, les apôtres, les saints patrons des gisants; au-dessous, pleureuses assises.

certain que la romanisation de la Gaule eut d'heureuses conséquences pour Nantes; Rome aida efficacement son commerce. Le christianisme fut bientôt prêché dans la ville. Deux catéchumènes, saint Donatien

DÉTAILS DU TOMBEAU DE FRANÇOIS II.

et saint Rogatien, les « enfants nantais », subirent le martyre à la fin du III^e siècle : la foi chrétienne eut désormais à Nantes des racines profondes...

Magnifique témoignage de cette foi, une cathédrale d'une prodigieuse splen-



LA JUSTICE.



LA PRUDENCE.

deur — si l'on en croit le poète Fortunat qui avait l'hyperbole facile — s'éleva sous le pontificat et grâce aux soins de l'évêque Félix, aux siècles mérovingiens. Colonnes de marbre blanc, chapiteaux de style classique étaient répandus à profu-

sion dans cet édifice dont les Normands, qui par trois fois dévastèrent Nantes du VII^e au X^e siècle, n'ont rien laissé subsister. Il faut aller chercher au musée archéologique de la ville les ultimes témoins de cette splendeur.

Il est incontestable que les invasions normandes portèrent de graves dommages aux monuments; mais le commerce ne fut pas ruiné. Pendant plusieurs siècles, époque d'anarchie féodale, le vrai seigneur de Nantes fut l'évêque. Son domaine réunis-



LA FORCE.

sait tout le voisinage de la cathédrale reconstruite et n'était pas de mince étendue. Au contraire, en son médiocre donjon de bois entouré de remparts dérisoires, le comte, suzerain nominal relégué au-dessous du tertre d'où le prélat dominait orgueilleusement la Loire, n'osait trop revendiquer une autorité dénuée de fondement. L'évêque maintenait la paix en sa cité et les habitants acceptaient sans regret cette domination. Aux pires années du chaos féodal, Nantes restait prospère : « Située dans le voisinage de la mer, au fond d'un golfe, c'est la première ville de Bretagne. Elle est grande, bien bâtie, bien peuplée; les navires y abordent et en sortent; elle est très forte et son territoire est fertile ». Qui donc exprime cet enthousiasme un peu naïf ? Un géographe arabe du nom d'Edrisi qui écrivait au début du XII^e siècle; il traversa toute la Bretagne à cette époque et la richesse de Nantes le frappa. Au reste un monument — petit à la vérité — témoigne encore de cette prospérité de Nantes à l'époque même où Edrisi visitait la ville : la crypte de la cathédrale. Elle fut vraisemblablement restaurée par l'évêque Benoît de Cornouaille. On peut imaginer ce que devait être la cathédrale elle-même en examinant cette crypte. Le carré du transept était couvert d'une coupole. Le chœur ne fut d'ailleurs démoli qu'au milieu du XIX^e siècle. Il était encore debout quand Stendhal passa à Nantes. L'auteur des *Mémoires d'un Touriste* le jugea sévèrement. Ce chœur avait été restauré au XVIII^e siècle. « C'est tout dire pour le ridicule », observe Stendhal...

La puissance épiscopale se heurta violemment au pouvoir laïc, le jour où celui-ci recouvra son autorité. Au XIII^e siècle le capétien Pierre Mauclerc entra en lutte ouverte avec les prélats de Nantes. Obligé dès la première année de son règne de défendre la ville contre les Anglais, il fut frappé de l'insuffisance des fortifications. Grand bâtisseur, il entreprit donc de doter Nantes d'une solide ceinture de remparts.

La guerre de Succession de Bretagne qui opposa au XIV^e siècle Jean de Montfort à Charles de Blois troubla assez peu la cité commerçante. Nantes prit d'abord parti pour Montfort : celui-ci était le champion de l'Angleterre; or la liberté des mers était indispensable à la ville. Mais quand les bourgeois et les commerçants virent Nantes assiégée par une forte armée française et menacée de destruction, ils obligèrent Jean à se constituer prisonnier et se prononcèrent désormais en faveur de Charles de Blois. Cela leur valut naturellement d'être assaillis par les Anglais : Buckingham, en 1380, tenta vainement d'emporter la ville.

Avec la paix le règne de Jean V ramena à Nantes la richesse et le calme. Le duc avait été élevé à la cour de Bourgogne dont on connaît



NANTES. FAÇADE DE LA CATHÉDRALE (1434-1508).

l'opulence. Au près des princes bourguignons Jean V puisa le goût du faste : ce fut un mécène généreux, protecteur des artistes. Nantes, la première, profita de ce goût du souverain pour le luxe. Jean avait fait de la ville son séjour favori. A l'austère château médiéval (qui n'allait pas tarder à être reconstruit dans le goût du temps),

baies aux meneaux entrecroisés, leurs portes enjolivées d'arcatures en anse de panier. Le manoir de La Touche où le duc mourut le 28 août 1442, est appelé aujourd'hui manoir de Jean V.

Quelques autres monuments peuvent donner une idée du Nantes de cette époque : les guerres avaient causé aux remparts bien des dégâts que Jean V répara, au moins en partie. De son règne date cette porte Saint-Pierre dont la silhouette élancée se dresse à côté de la cathédrale : une tour octogonale flanque un

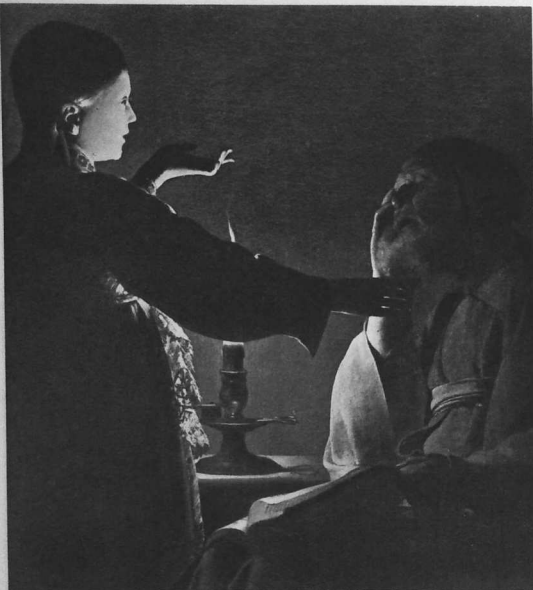


MUSÉE DE NANTES. INGRES. M^{me} DE SENONNES.

corps de logis sans caractère, hormis de charmantes lucarnes aux pignons couronnés de crochets. Autour de la cathédrale et du château, demeures à pans de bois ne manquent pas : au coin de la place du Change, une maison d'angle à poutres apparentes, à étages en encorbellement est digne des vieux logis de Rouen ou de Troyes. Des maisons aussi anciennes se voient encore près de



MUSÉE DE NANTES. MATHIEU LE NAIN. PORTRAIT.



MUSÉE DE NANTES. GEORGES DE LA TOUR. VIEILLARD ENDORMI RÉVEILLÉ PAR UNE JEUNE FILLE.

il préféra le manoir plus gai de son *ami et féal* Jean de Malestroit, l'évêque de Nantes. Ce logis de La Touche, situé hors des remparts venait d'être achevé. C'est le type de ces manoirs du xv^e siècle qui n'ont pas encore la grâce, la légèreté du décor Renaissance, mais les laissent déjà pressentir dans leurs



NANTES. MUSÉE DOBRÉE. MINIATURE DE JEAN PERRÉAL. ANNE DE BRETAGNE FAISANT EXÉCUTER LE TOMBEAU DE SES PARENTS.



ÉCOLE FRANÇAISE, XVIII^e SIÈCLE. WATTEAU ? FANTASSINS.

l'église Sainte-Croix, rue Bossuet, rue de l'Emeri ou rue de Verdun, telle cette charmante Psalette, l'hôtel du Chapitre, où les duchesses de Bretagne se plaisaient à descendre. Toutes ces demeures sont contemporaines de Jean V ou de ses successeurs immédiats.

Le 14 août 1434 le duc posa la première pierre de la nouvelle cathédrale Saint-Pierre, majestueux édifice, comparable par ses proportions aux plus célèbres cathédrales gothiques. Et bien que ce monument ait été achevé de longs siècles après la mort de Jean V, il convient de retracer ici son histoire. La nef de la cathédrale est la plus remarquable partie de l'édifice. Sa construction fut longue. Le maître d'œuvre, Guillaume de Dammartin, la commença en 1434. Mais il y avait près de deux siècles que cet architecte était mort quand des voûtes d'ogives la couvrirent entièrement. Après la mort de Dammartin, Mathelin Rodier poursuivit l'exécution. Pourtant, note Waquet (1), en 1567 le niveau de la base des tours n'avait pas encore été atteint. La nef était alors à peu près terminée.

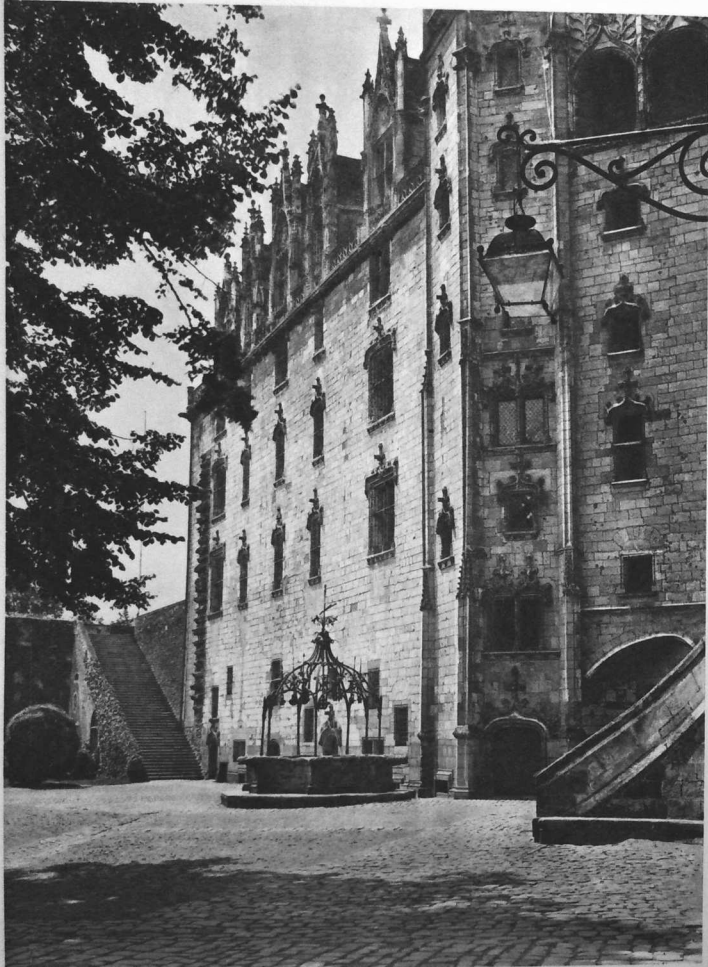
(1) *L'Art Breton*, collection « Art et Paysages », même éditeur.

Durant le XVII^e siècle elle fut voûtée et on ajouta le croisillon méridional. Le chœur restait roman et, beaucoup plus bas et plus étroit que la nef, formait un contraste assez malheureux avec l'ensemble de l'édifice. On décida vers le milieu du XIX^e siècle de le remplacer par un chœur gothique sur le modèle de la nef. Cette entreprise hardie fut parfaitement exécutée. Le chœur, le croisillon nord furent établis avec un tel respect de l'unité qu'un observateur non prévenu s'y pourrait tromper.

Mais de fait seules sont anciennes, dans la cathédrale de Nantes, la nef et la façade; encore celle-ci a-t-elle subi de nombreuses restaurations. Les profondes voussures des porches abritent une suite de statuettes et de bas-reliefs aux sujets empruntés à l'Écriture Sainte ou à la Légende Dorée. A l'intérieur, les piliers qui supportent les tours sont aussi ornés de charmants bas-reliefs consacrés à la vie des Patriarches. Le tendre tuffeau se prêtait admirablement à la sculpture de ces délicates petites scènes si finement ciselées qu'on les comparerait volontiers à des miniatures. Dans la nef, on est surtout frappé par la retombée des branches d'ogives qui se continuent sans interruption jusqu'au sol par l'intermédiaire de colonnettes.

Le joyau de la cathédrale, c'est le tombeau du duc François II et de Marguerite de Foix sa seconde épouse, dû au ciseau d'un artiste peut-être né en Bretagne : Michel Colombe. Ce magnifique mausolée de marbre noir et blanc date des premières années du XVI^e siècle. Il a été vingt fois décrit; on a longuement disserté sur la qualité des quatre grandes figures qui soutiennent la table de marbre sur laquelle reposent les gisants : la Justice, la Force, la Tempérance et la Prudence. On a vanté la finesse d'expression des pleureuses sculptées dans les niches autour du massif de marbre ainsi que les délicates statuette des apôtres. Ce merveilleux morceau qui a consacré le talent de Michel Colombe fut commandé au sculpteur par Anne de Bretagne. Juste témoignage de reconnaissance de la dernière duchesse envers son père qui avait été, comme Jean V, un grand constructeur...

Nantes doit en effet à François II son château. Jusque là les ducs s'étaient contentés de cette sombre forteresse du Bouffay dont le XIX^e siècle a vu la disparition définitive. Il ne restait plus alors que les hauts murs de la prison qui abrita pendant la Terreur les malheureux destinés par Carrier à la noyade. Cette forteresse médiévale était vraiment insuffisante en un siècle où les grands seigneurs se plaisaient à relever leurs châteaux ruinés par les guerres et à les transformer en somptueuses demeures. Certes la Renaissance n'avait pas encore pénétré dans la vallée de la Loire et les châteaux conservaient, au moins extérieu-



CHÂTEAU DE NANTES. COUR INTÉRIEURE. LE GRAND LOGIS (XV^e S.) ET LE PUIS.



CHÂTEAU DE NANTES. TOUR DE LA COURONNE D'OR (DÉBUT DU XVI^e SIÈCLE).

rement, un aspect sévère qu'adouçiaient seulement de plus larges ouvertures. Les murs restaient épais et solides les tours. Ainsi François II qui se jugeait « petitement logé » décida de reconstruire son château; il eut le bon goût de choisir un architecte qui avait donné sa mesure à la cathédrale : Mathelin Rodier. Tandis que les ingénieurs édifiaient les quatre grosses tours de la façade (dont trois seulement subsistent), Mathelin Rodier jetait les fondations de cet admirable *Grand Logis* dont François II ne vit pas l'achèvement. Mais Anne, sa fille, continua l'œuvre. Jean Perréal qui succéda à Rodier introduisit plus nettement l'art de la Renaissance. Les moulures, les baies aux meneaux ouvragés qui s'encadrent d'arcatures, les lucarnes surmontées de hauts pignons furent peu à peu délaissées. La Renaissance triompha dans la magnifique *tour de la Couronne d'Or* : les quatre loggias au sommet de cette tour sont des merveilles de goût et de finesse. Il n'est pas jusqu'au vieux puits en fer forgé dont l'armature dessine une couronne ducale qui ne reflète la splendeur des ducs de Bretagne. Anne ne se contenta pas de présider à l'achèvement des logis intérieurs. Elle fit exécuter du côté de la Loire trois autres tours et terminer le rempart. Celui-ci est extérieurement orné d'élégants mâchicoulis. Il aboutit à la grosse tour du *Fer à cheval*, tour d'angle dont les murs défiaient les assaillants de leurs trois mètres d'épaisseur. Les successeurs d'Anne de Bretagne dotèrent le château de Nantes de quelques constructions de moindre prix. Le duc de Mercœur, maître de la ville au temps de la Ligue, parsema la face nord du rempart de croix de Lorraine. Dix ans plus tard Henri IV signa, dans l'ancienne place forte des révoltés, l'Edit de Nantes qui pacifiait les esprits. Quand il vit le château, le bon roi s'écria : « Ventre-saint-Gris ! les ducs de Bretagne n'étaient pas de petits compagnons ». Avec ses six tours, ses courtines, ses bastions, son rude pont-levis et ses larges douves, une telle forteresse méritait bien cette exclamation. Mais soyons assurés que le Vert-Galant fut plus sensible encore à la délicatesse d'ornementation des façades intérieures.

Au xvii^e siècle Nantes entre dans une période d'intense développement. Renonçant à exercer en matière administrative ou judiciaire un rôle qu'elle abandonne volontiers à Rennes, elle entend désormais être la capitale économique de la province. Ce rôle, une bourgeoisie intelligente et audacieuse va lui permettre de le tenir sans peine. La constitution de notre domaine colonial fournit aux armateurs un champ d'action qu'ils exploitent avec bonheur. Partageant leur temps entre le séjour dans la colonie et le repos dans la métropole, ces bourgeois mènent une vie large, fastueuse. A Saint-Domingue, à l'île Bourbon, ils sont habitués



NANTES. ENTRÉE DU CHÂTEAU.

à résider en de spacieuses habitations. Quand ils se trouvent à Nantes, ils veulent posséder des hôtels luxueux et confortables...

Alors peu à peu s'édifient les splendides demeures qui constituent aujourd'hui encore la parure la plus caractéristique de Nantes. Enumérer



NANTES. HÔTEL DES CARIATIDES, QUAI DE LA FOSSE (XVIII^e S.). DÉTAIL.

ces hôtels, il n'y faut pas songer : il suffit de se promener dans le centre de la ville ou dans les îles, l'île Feydeau en particulier. A chaque pas on est arrêté par ces maisons aux porches largement ouverts sur la rue, aux balcons décorés de la plus délicate ferronnerie. Car ces négociants ne manquent pas de goût et se piquent d'art : l'art du temps, art classique un peu sévère et froid, que vient ici ou là adoucir un détail d'ornementation : une élégante volute, un fronton de portail offrant au regard du passant des amours joufflus. Souvent les propriétaires agrémentent leur hôtel de symboles maritimes : les dieux marins sont évoqués sur



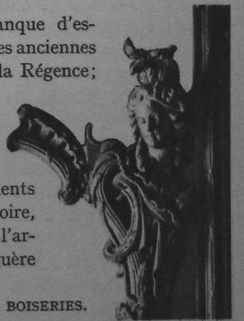
NANTES. HÔTEL XVIII^e S., QUAI DE TURENNE.

les façades; la proue d'un navire alterne avec des motifs parfois étranges, souvenirs de la colonie. Vigny, Rousseau, Boffrand, Ceineray et Mathurin Crucy sont les principaux architectes de ces hôtels : hôtel d'Aux sur la place du Maréchal-Foch; hôtel de La Villestreux, en l'île Feydeau, et tant d'autres.

Mais ces architectes souffraient d'un manque d'espace; la ville restait étroitement resserrée dans ses anciennes fortifications : celles-ci disparaissent pendant la Régence; des maires audacieux, qui voient juste et loin, administrent la ville, urbanistes avant la lettre. Le premier, Gérard Mellier décide la construction des quais.

Nantes s'embellit d'importants monuments publics; des églises nouvelles s'élèvent : l'Oratoire, Sainte-Croix, d'une faible valeur artistique car l'architecture religieuse du XVIII^e siècle n'est guère

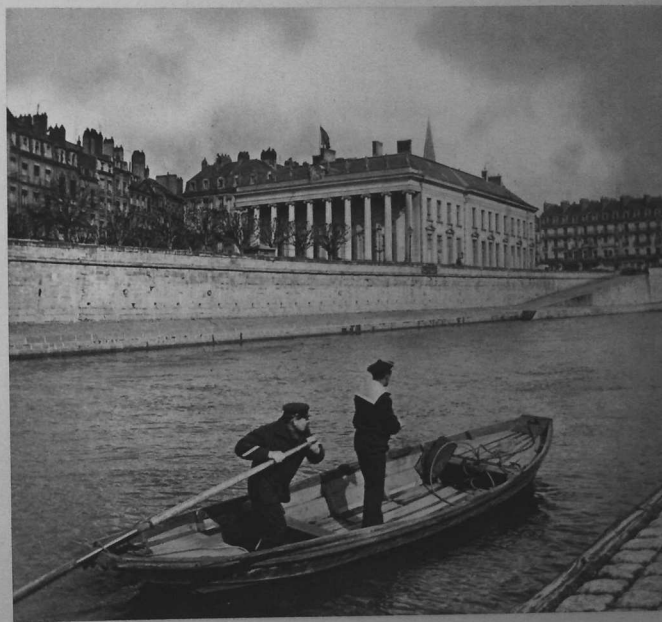
NANTES. HÔTEL DE LA VILLESTREUX. DÉTAIL DE BOISERIES.



remarquable. Mais voici des édifices de plus noble apparence. Ceineray bâtit pour abriter la Chambre des Comptes de Bretagne un monument aux lignes un peu austères, digne de sa destination. Sur le quai, Mathurin Crucy édifie la Bourse dont la colonnade classique est reprise peu de temps après par le même architecte pour le Grand Théâtre. Ceineray, Mathurin Crucy, leurs deux noms sont liés à celui du mécène qui permit la réalisation de ce nouveau quartier, centre actuel de l'activité nantaise : Graslin.

Sur l'emplacement même de la rue Crébillon et de ses alentours, il n'y avait en 1780 que des terres vagues occupées par des baraques de bois, lépreuses, horribles. Leurs propriétaires, Graslin et M^{me} de Cazalès, offrirent ces terrains à la ville de Nantes en stipulant que celle-ci y ferait élever des maisons neuves, bâties symétriquement sur les plans de l'architecte-voyer Mathurin Crucy. Le projet de Graslin fut accepté; les travaux commencés en 1782 s'achevèrent cinq ans plus tard. De hautes maisons couvrirent les nouvelles rues qui se coupaient à angle droit. « Ce quartier de la Comédie est magnifique, écrit Arthur Young qui le visita peu après sa construction... et la ville de Nantes, ajoute-t-il, a ce signe de prospérité qui ne trompe jamais : de nouveaux bâtiments ». Le théâtre fut inauguré en septembre 1788. Si l'intérieur incendié le 8 fructidor an IV a subi de profondes modifications, la façade a conservé ses huit piliers qu'Arthur Young jugeait si élégants. Soucieuse de doter ce quartier de vastes espaces aérés, la municipalité prit soin de réserver près de la place du Théâtre une charmante promenade ombragée bientôt d'arbres. Le cours, avec ses centaines d'oiseaux qui pépient joyeusement et ses allées paisibles, contraste avec la bruyante animation des rues voisines. Là, aux environs des années 1789-1790, les « philosophes » aimaient à échanger ces idées nouvelles qui rencontraient en ville parmi les bourgeois de Nantes et les armateurs « libéraux et éclairés », des adeptes passionnés.

La Révolution causa pourtant à Nantes d'irréparables dommages. La révolte de Saint-Domingue ruina la plupart des familles. Nantes se montra ville patriote en repoussant victorieusement l'attaque des Vendéens. Mais ses administrateurs étaient tous des Girondins; Carrier, le farouche représentant en mission, fit bientôt expier aux bourgeois de Nantes leur attachement aux opinions modérées. Tandis que les noyades et la guillotine montée en permanence sur la sinistre place du Bouffay purgeaient la ville de tous ceux qui avaient contribué à sa fortune, le proconsul et ses amis menaient joyeuse vie dans les beaux hôtels dont ils avaient supprimé les propriétaires. Ils laissèrent la ville ruinée.



NANTES. LA BOURSE VUE DE LA LOIRE,
ÉDIFIÉE À LA FIN DU XVIII^e SIÈCLE PAR MATHURIN CRUCY.

Pendant tout le XIX^e siècle, des hommes courageux, énergiques, ont mené une lutte vigoureuse pour que leur cité retrouvât la prospérité d'antan. L'ensablement de la Basse-Loire parut porter un coup funeste à leurs efforts. Ils ont persévéré : le cours du fleuve a été amélioré; l'approfondissement de son lit, la percée du canal de la Loire maritime permettent à des navires de fort tonnage de remonter jusqu'à Nantes.

D'importantes industries furent créées ou prirent de l'extension. Dès le XVIII^e siècle une fonderie de canons s'était établie à Indret. Elle était l'œuvre d'un manufacturier anglais du nom de Wilkinson. L'industrie métallurgique possède aujourd'hui à Nantes des établissements considérables : Aciéries Nantaises, Forges et Aciéries de Basse-Indre.

Les ateliers et chantiers de la Loire, constructeurs de navires, sont remarquablement outillés. Certaines industries paraissent plus spécifiquement nantaises; la biscuiterie a porté le renom de la métropole de l'ouest dans les contrées les plus lointaines et les fabriques de conserves alimentaires sont célèbres. A côté de ces industries qui ont déjà un long passé, d'autres sont de création plus récente et contribuent également à la richesse de la cité.

La ville de Nantes a voulu rendre plus apparente cette richesse en entreprenant de vastes travaux : des bras de la Loire ont été comblés; le parcours des voies ferrées dans la traversée du centre va être modifié; de larges percées sont prévues. Jusqu'ici, les premiers résultats ne sont pas très heureux. Mais il est trop tôt pour apprécier définitivement ces transformations.

Des tours de la cathédrale, avant de quitter Nantes, jetons un dernier regard sur la ville. Vers l'ouest, l'horizon est barré par les fines poutrelles du pont transbordeur; le long du fleuve, les quais grouillent d'une vie intense. Au-dessous de la cathédrale, au contraire, s'étendent les vieux quartiers, les hôtels du XVIII^e siècle. Le château aux tours épaisses rappelle le rôle joué dans l'histoire par la cité. Le passé se relie au présent. Soyons assurés que pour Nantes ce présent reste rempli de fructueuses et belles promesses.



NANTES. PORTAIL CENTRAL DE LA CATHÉDRALE. DÉTAILS DES VOUSSURES. (XV^e SIÈCLE).



À PAIMBŒUF.

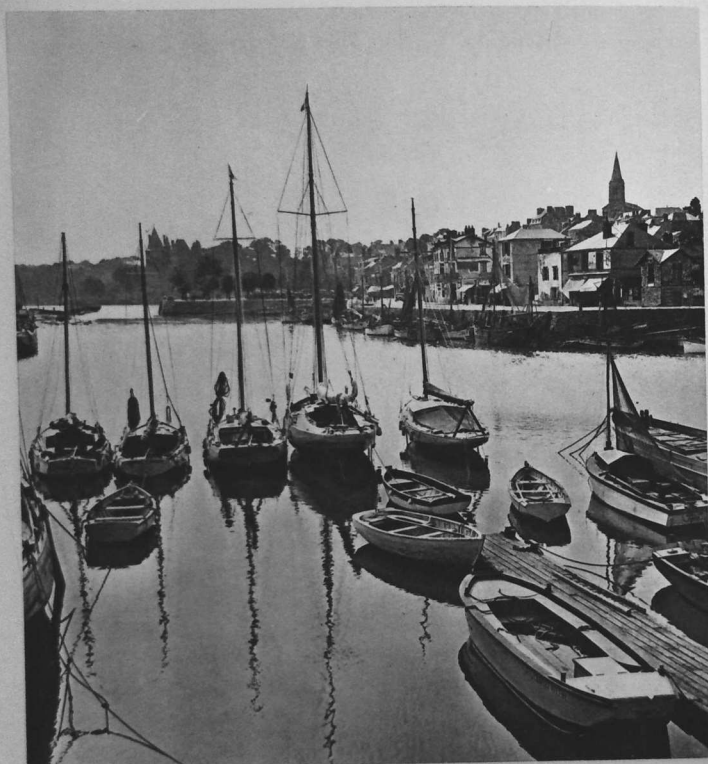
CHAPITRE II

LE PAYS NANTAIS



PENCHÂTEAU. LE CALVAIRE.

Les abords d'une grande ville manquent ordinairement de charme. Ceux de Nantes ne font point exception. Franchis les ponts, quand on se dirige vers Pornic et Paimbœuf, il faut traverser de longs faubourgs populeux avant de rencontrer les premiers massifs de verdure, parures des plaisantes demeures édifiées aux portes de la ville : la route s'éloigne



PORNIC, LE PORT ET LA VILLE; À GAUCHE LE CHÂTEAU.

légèrement de la Loire qui coule entre de grandes prairies. Les rives ont disparu et le fleuve n'est marqué que par les puissantes grues qui le jalonnent sans interruption pendant de longs kilomètres.

Le chemin monte en pente douce et surplombe bientôt la Loire, vaste nappe argentée dont les divagations continues enserrent de leurs multiples bras des îles verdoyantes. Après l'aérodrome de Château-Bougon, les pylônes d'une station de T.S.F. élèvent leur ossature métal-

lique que des fils immatériels rattachent au sol. On croise un attelage de bœufs qui tirent une charrette et ce véhicule primitif surprend au milieu de ces grues, de ces avions ou de ces pylônes. De petites maisons basses, aux toits de tuile rouge, propres avec leurs fenêtres garnies de fleurs, sont bâties au bord du chemin. Bouguenais, Le Pellerin, La Montagne, Vue sont des communes sans intérêt. Au loin la haute tour carrée de Buzay, jadis importante abbaye de l'ordre de Cîteaux, barre l'horizon; des marécages annoncent la proximité du lac de Grandlieu que l'on pourrait atteindre près de Bouaye. Nous le retrouverons tout à l'heure.

Paimbœuf est le type même de la petite cité morte et morte. Au temps de Jules Janin, c'était encore une ville animée et non sans importance. « A l'embouchure de la Loire, cette longue suite de maisons, de chantiers, ce peuple de matelots, ce port creusé sur la Loire au-dessous de la rade périlleuse de Saint-Nazaire, c'est Paimbœuf ! » Effectivement, à cette époque-là, les gros navires ne pouvaient pas remonter plus haut le cours du fleuve et cette situation favorisait Paimbœuf. De vieilles estampes représentent l'animation du port, son vaste bassin, sa jetée qu'un phare signalait. Las ! la rade périlleuse de Saint-Nazaire s'est transformée en havre sûr. Les navires ont pu continuer jusqu'à Nantes et Paimbœuf a perdu la source de sa fortune. Le quai aux maisons patinées qu'ornent souvent des balcons en fer forgé du XVIII^e siècle, ce quai qu'admirait Stendhal en 1837, est beaucoup trop long, et trop grande la « Grande rue » qui lui est parallèle. Le silence règne; l'herbe pousse entre les pavés, les maisons sont à vendre. Un charme vieillot se dégage d'ailleurs de cet abandon. Seule la Loire, immense, magnifique, roule toujours ses flots tumultueux et vient battre de ses vagues le quai désert.

On atteint la côte à Mindin, en face de Saint-Nazaire. Là, commence un chapelet de petites plages ni très mondaines ni exclusivement familiales. Les forêts de pins poussent jusqu'au bord de la dune et le nom des stations le proclame fièrement : Saint-Brévin-les-Pins, Saint-Brévin-l'Océan, Tharon, Préfailles. A la Pointe Saint-Gildas, l'océan gronde et mugit comme s'il voulait avant de quitter définitivement la Bretagne rappeler une fois encore la beauté tragique des côtes de l'Armorique.

Pornic est la plus célèbre de ces stations balnéaires, la plus ancienne aussi. En effet, alors qu'on ne parlait ni de La Baule, ni du Pouliguen, cette plage jouissait déjà d'une réputation bien établie auprès des Nantais. Il y a, à Pornic, un coin charmant : c'est l'entrée du port sur le quai du môle; l'anse est assez resserrée et les rives escarpées sont parsemées

de rochers. La petite ville s'étage au fond de la baie; de jolis parcs, au-dessus, font des taches de verdure sombre; et surtout, dominant l'entrée de la rade, le vieux château du XIII^e siècle, habilement reconstruit, offre au regard ses tours pointues, couvertes de lierre, ses mâchicoulis

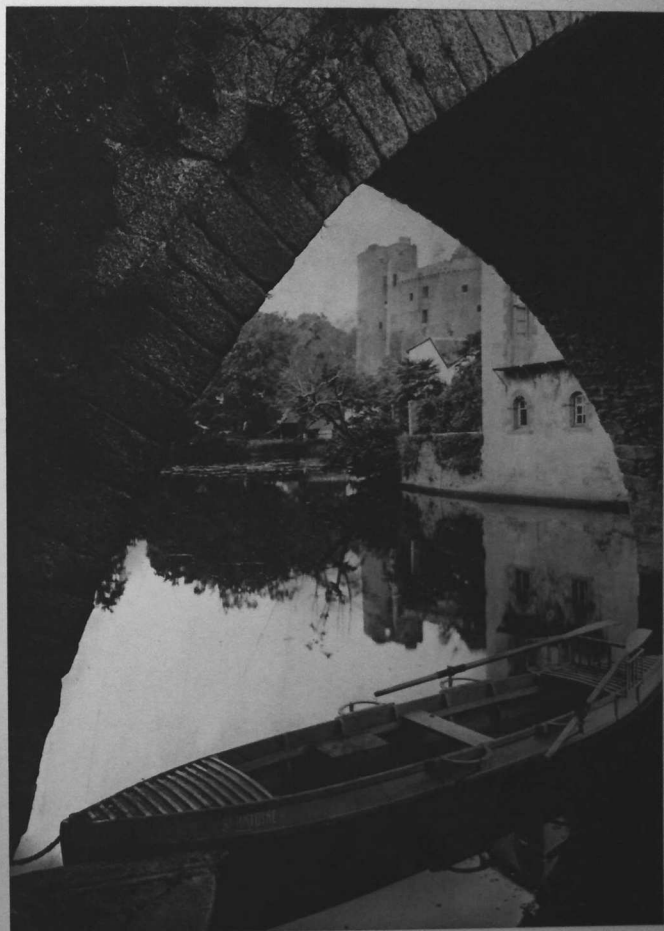


MOULINS À VENT DU PAYS NANTAIS.

et ses créneaux un peu neufs : c'est un décor bien brossé par la nature, mais joyeusement animé d'une plaisante couleur.

La côte de Jade a du charme; l'arrière-pays est moins intéressant. Vastes étendues de terres, campagne morose, sans relief. On sent l'approche du marais poitevin et, de fait, les marécages ne sont pas loin. Saint-Père-en-Retz, Beauvoir-sur-Mer, Legé où Charette avait fixé son quartier général pendant les guerres, n'ont rien de breton. Nous sommes déjà en Vendée. Machecoul est l'ancienne capitale de ce pays de Retz, le *pagus Ratiatensis* des Romains, qui fut baronnie, puis duché, entre les mains des familles de Laval et de Gondy.

Saint-Philbert-de-Grandlieu, à quelques kilomètres de Machecoul, possède une église carolingienne admirablement conservée. Saint-Phil-



CLISSON. LA SÈVRE ET LES RUINES DU CHÂTEAU (XIII^e-XVI^e s.).

bert, c'est l'antique Déaz qui abandonna son nom au début du IX^e siècle, quand les moines de Noirmoutier affolés par l'imminente arrivée des pirates normands transportèrent en cet ermitage perdu les reliques de leur saint patron. Pareille aventure était fréquente à cette époque. Pour empêcher un sacrilège, les moines enfermaient les restes des saints dans des outres de cuir que l'on chargeait sur des baudets et s'enfuyaient vers des lieux plus sûrs. En l'honneur du saint qu'ils venaient ainsi

d'amener à Déaz (devenu Saint-Philbert) les moines de Noirmoutier entreprirent la reconstruction de l'église. Le transept (antérieur à ces événements) date de 819. Le chœur est de 836, ainsi que la crypte où repose le tombeau de saint Philbert, un très beau sarcophage en marbre vert foncé.

Ce tombeau est vide... car les moines n'avaient pas fui assez loin. Les Normands furent bientôt signalés aux

SAINT-PHILBERT
DE GRANDLIEU.
TRANSEPT DE
L'ÉGLISE (IX^e S.).



environs de Saint-Philbert. Il fallut remettre dans l'outre de cuir les reliques du saint et reprendre le chemin de l'exil. Les moines remontèrent tout le cours de la Loire et après plusieurs étapes ne trouvèrent d'asile sûr qu'au bord de la Saône, à Tournus, où ils édifièrent une magnifique abbatale, dédiée elle aussi à saint Philibert qui connut enfin en Bourgogne un repos bien gagné !

En 847 les Normands envahirent la région de Grandlieu et détruisirent une partie de l'église. Après leur passage, on rebâtit la nef. Certes, l'architecture est gauche, malhabile. Mais comment ne pas ressentir un certain respect devant cet édifice, témoin d'une si lointaine époque. Ces chapiteaux, simplement taillés dans la pierre, à peine équarris, ces arcades grossièrement dessinées sont l'œuvre de contemporains de Charlemagne ou de son neveu Roland, comte des Marches de Bretagne.

De Saint-Philbert on gagne aisément le lac de Grandlieu, immense nappe d'eau généralement ignorée des touristes et à grand tort. Il couvre environ sept mille hectares. C'est presque la superficie du lac d'Annecy. Mais le pays environnant n'a pas précisément l'attrait de la Savoie ! Il est triste et nostalgique. Des prairies humides, marécageuses, des arbres vétustes entourent Grandlieu. Ce lac se dérobe d'ailleurs au regard et ses bords sont d'accès difficile. De hautes herbes en cachent la majesté.

A Passay, petit port de pêche sur la rive est, on peut cependant avoir une vue d'ensemble du lac. Ce hameau de pêcheurs rappelle les plus pauvres villages bretons. Sur les rives du lac, des viviers conservent le poisson fraîchement pêché. Et l'on saisit toute l'ampleur de cette immense étendue d'eau dont les bords opposés semblent se perdre dans la brume et qu'aucun remous ne vient agiter. Il ne faut pas s'y fier : le lac de Grandlieu est saisi de colères terribles. Par les étiers qui le mettent en communication avec la mer, la marée hausse son niveau de plus d'un mètre ; quand le vent d'ouest souffle, le flot violemment secoué provoque de redoutables tempêtes.

Le pays revêt alors une beauté sauvage. Sur ces rives désolées, devant les arbres qui émergent des vases, on se croirait aux portes d'un royaume maudit. L'on comprend que l'imagination populaire ait fait naître à Grandlieu une légende de ville engloutie : cité lacustre qui expliquerait la présence de ces nombreux troncs d'arbres. Ce n'est pas impossible.

Cette ignorance d'un des sites les plus étranges du pays nantais est d'autant plus surprenante que Grandlieu est tout proche de la charmante petite ville de Clisson, qui attire chaque année un nombre considérable de touristes. Clisson se trouve à la rencontre de la Bretagne, de



EN BRIÈRE. SAINT-JOACHIM.

l'Anjou et du Poitou, mais cette jolie cité par son histoire et ses monuments est encore très bretonne et de plein droit appartient à l'histoire du duché.

Bretonne, elle le serait d'abord par ses seigneurs : la dynastie des barons de Clisson (tous s'appelèrent Olivier, ce qui complique bien la tâche des généalogistes !) apparaît dans l'histoire dès le XII^e siècle. C'est le premier d'entre eux qui entreprit la construction de la place dont les restes formidables dominant la ville.

Le plus fameux des barons de Clisson, le connétable ami de Du Guesclin, restaura le château et les remparts. La forteresse lui doit son donjon carré, à moitié écroulé, avec ses cheminées aux hottes allongées et ses

larges baies. A la fin de la guerre de Succession, Marguerite de Penthièvre, dame de Clisson — la fameuse Margot, prétendante impénitente à la couronne ducal — enferma dans les prisons du château le duc Jean IV dont elle s'était emparée par surprise. Le siècle suivant connut des événements moins tragiques. Le duc François II, qui aimait fort Clisson, y épousa Marguerite de Foix. Celle-ci était ravissante, si l'on en croit les contemporains et pour les beaux yeux de sa dame, François II donna dans les prairies voisines du château, des joutes et des tournois éblouissants.

Après la réunion du duché à la couronne de France, la ville cessa évidemment d'être place frontière. Les remparts ne furent plus entretenus. Le château toutefois resta intact et des hôtes royaux, Catherine de Médicis, Henri IV s'y succédèrent. Pourtant, au milieu du XVIII^e siècle, le donjon s'écroula en partie.

La Révolution fut plus funeste encore ; la ville même, comme Cholet sa voisine, fut complètement anéantie pendant les guerres de Vendée. Au cœur du pays soulevé, disputée entre les Chouans et les Bleus, prise



EN BRIÈRE.

et reprise par les deux partis, la petite cité fut bientôt réduite en cendres. Le château fut le théâtre d'une scène atroce : un général républicain, grisé par la victoire, laissa jeter vivants, dans un puits d'une cour intérieure, une trentaine de prisonniers : hommes, femmes, enfants, sans distinction d'âge ou de sexe. Un arbre marque l'emplacement du puits devenu le tombeau de ces malheureux.

Au cours de la tourmente, le château perdit plusieurs tours. Mais la carcasse résista assez bien; ne visite-t-on point actuellement la chapelle (ruinée), l'intérieur des grands logis, les cuisines ? La masse imposante surplombe Clisson et les agrestes vallées de la Sèvre et de la Moine qui s'unissent à ses pieds. Des ponts anciens enjambent ces deux rivières. L'un est en dos d'âne; l'autre, flanqué de culées qui avancent en éperon. Tous deux remontent au xiv^e siècle.

Deux artistes se complurent après la Révolution à ressusciter Clisson. Enthousiasmés par ce coin pittoresque, la fraîcheur des vallées qui rendait plus pénibles les ruines accumulées par trois ans de guerre, le statuaire Lemot et son ami Valentin, résolurent au début du xix^e siècle, de reconstruire la ville où ils s'étaient fixés. Rentrant d'Italie, ils étaient passionnément épris des paysages ombriens et résolurent de dessiner autour de leurs propriétés, des parcs reproduisant fidèlement les jardins de la péninsule. Ils poussèrent le souci de l'exactitude jusqu'à les peupler de grottes, de statues plus ou moins antiques, de temples dédiés à Vénus, enlevant à ces coins paisibles un peu de leur naturel pour leur donner la belle ordonnance des paysages de Poussin. Poussin, ce n'est pas sans intention que nous citons ce peintre. Le délicat auteur des « Bergers d'Arcadie » séjourna, dit-on, à Clisson, et s'inspira des sites de la petite ville dans l'un de ses tableaux. La garenne Lemot, la garenne Valentin gardent intactes les créations de leurs premiers possesseurs. De même les maisons d'une éclatante blancheur, construites sur les indications de ces artistes donnent à Clisson l'aspect d'une cité de l'Ombrie. Et quelles délicieuses impressions on éprouvera à contempler les cours sinueux de la Sèvre ou de la Moine ! De beaux arbres ombragent les bords de ces rivières et laissent baigner leurs branches dans l'eau. Clisson est la terre des arbres séculaires. Ne montre-t-on pas avec vénération dans la cour du château des ormes centenaires ?

En revenant vers Nantes, on traverse les côtes ensoleillées de Vallet, du Pallet, où mûrit en septembre le muscadet, ce vin vigoureux, d'une saveur un peu âpre, qu'apprécient fort les Nantais. Il est plaisant d'aller sur les bords de la Loire ou de la Sèvre déguster un « beurre blanc », mets local, arrosé de ce pétillant muscadet. Vertou, Château-Thébaud,



LE CHÂTEAU DE GOULAIN.

Goulaine sont les rendez-vous favoris des citadins que tentent les promenades sur ces rivières tranquilles au milieu de la campagne la plus accueillante. Il n'est pas interdit, au retour de ces plantureux repas, d'admirer en passant l'élégance du château de Goulaine ou les menhirs des environs de Vertou : l'archéologie est souvent le complément de la gastronomie; l'une et l'autre sont plaisirs délicats.

Au delà de Nantes, vers Le Croisic et l'embouchure de la Vilaine, le pays présente des aspects assez divers. Si les terres riveraines de la Loire ressemblent par leur structure à la région située de l'autre côté du fleuve — toutes deux ont bien mérité leur nom de « Basse-Loire » — à mesure que l'on s'éloigne de cette longue voie d'eau qui unit Nantes à Saint-Nazaire, l'on constate des changements. Le sillon de Bretagne naît bientôt et le relief de ses collines s'accroît insensiblement.

Le sillon abandonne assez vite la côte pour céder la place à une



SAINT-NAZAIRE. CONSTRUCTION DU TRANSATLANTIQUE NORMANDIE.



SAINT-NAZAIRE. AUX CHANTIERS DE PENHOËT.

vaste étendue de marais, la Brière. Ensuite, le long du rivage que bordent des forêts de pins reparaît la physionomie habituelle du pays breton. A Guérande, au Croisic, les colonies de Paludiers parlaient d'ailleurs la langue celtique il y a moins d'un siècle. Les églises rappellent les édifices de Cornouaille ou du Trégorrois; le blanc tuffeau des bords de Loire, qui domine encore à Nantes est vaincu par le granit; celui-ci reprend peu à peu la prééminence. Ces caractères s'accroissent quand on pénètre à l'intérieur du pays.

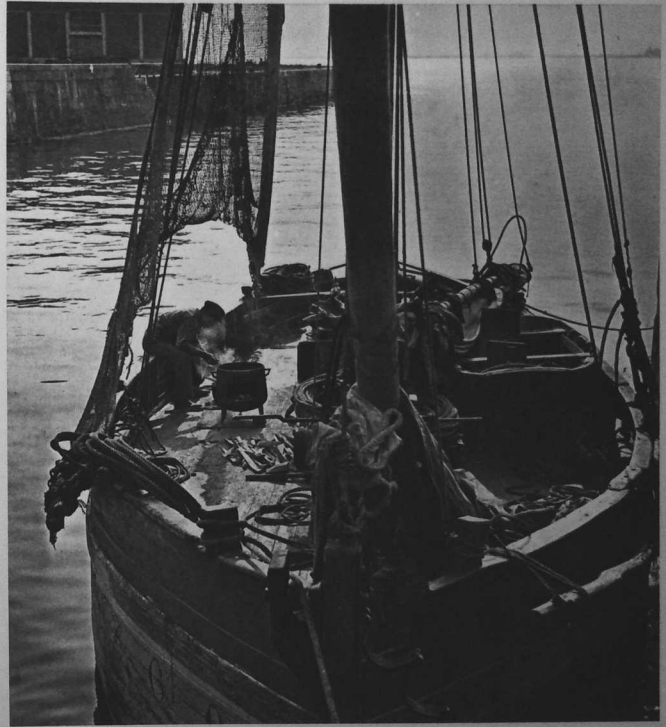
« Les environs de la Loire, au sortir de Nantes, sont agréables. On suit des yeux pendant longtemps encore la colline sur laquelle une partie de la ville a l'honneur d'être bâtie; elle s'étend en ligne droite, toujours couverte d'arbres, et s'éloignant du fleuve ». Cette description

de Stendhal, touriste nonchalant, a un peu cessé d'être vraie. Ce n'est qu'à quelque distance de Nantes que l'on rencontre ces plaisantes collines couronnées de moulins à vent, ces champs coupés de haies ou de murettes. Les environs immédiats de Nantes sont noircis par la fumée des usines métallurgiques : Chantenay, Basse-Indre sont des cités industrielles.

A Coueron, les ducs de Bretagne possédaient un manoir aujourd'hui détruit, où François II mourut d'une chute de cheval, peu après la signature du désastreux traité du Verger. Toujours plus loin, voici Savenay à qui échut un funeste accident : cette ville perdit en 1869 son sous-préfet et son tribunal ! Pareille mésaventure est survenue depuis à bien des petites cités françaises. A l'époque ce fut presque une catastrophe dont profita Saint-Nazaire, la rivale brusquement éclatante. Comme Paimbœuf, Savenay fut la victime du grand port océanique. L'une lui abandonna sa prospérité économique, l'autre ses avantages administratifs. Et, tribunal vide, sous-préfecture délaissée, Savenay est retombée au rang modeste de chef-lieu de canton.

Le nom de cette ville évoque naturellement le terrible désastre qui accabla les Vendéens en décembre 1793. On sait comment la masse des paysans révoltés, abandonnant son terroir, s'était portée au delà de la Loire dans l'espoir fou de conquérir sur les bords de la Manche un port qui permit d'établir une liaison régulière avec l'Angleterre. La Loire passée, les malheureux n'avaient récolté qu'échecs et déboires. Après un tragique exode, cette foule immense de combattants, de vieillards, de femmes et d'enfants fut peu à peu refoulée vers la Loire. Le fleuve opposait à leur passage une infranchissable barrière. Vainement les Vendéens tentèrent de le traverser à Ancenis. Chassés de cette ville, ils remontèrent vers Nort et Blain. Mais les colonnes républicaines commandées par Kléber et Marceau les talonnaient. Ils se réfugièrent donc à Savenay où on les encercla comme rats en leur tanière ; le 23 décembre 1793, la bataille fut livrée : véritable massacre de ces malheureux que l'on exécuta sans pitié. Bien peu purent s'enfuir et trouvèrent abri dans la forêt du Gâvre. « Au soir de ce combat, l'armée vendéenne n'existait plus. Elle avait perdu à Savenay dix à quinze mille hommes, les républicains seulement trente morts et deux cents blessés. Les cadavres, couchés par tas, couvraient une vaste étendue de terrain. Il fallut des semaines pour enterrer ces restes contagieux ». (E. Gabory)

Un canal fangeux, le Brivet, pénètre, après Montoir-de-Bretagne, dans la Grande Brière. Depuis qu'un célèbre écrivain lui consacra une de ses meilleures œuvres, ce pays jouit auprès des visiteurs d'un prestige extrême. Il n'est point de baigneur qui ne veuille se détourner de son



SAINT-NAZAIRE. LA SOUPE À BORD D'UN BATEAU DE PÊCHE.

chemin pour en faire le but d'une excursion et lui donner quelques heures. Au reste, il est assez désappointé, et sa déception deviendra chaque année plus vive. D'abord la Brière ne se livre pas à tout venant ; puis la visiter au milieu de l'été est la pire des erreurs. « Ce n'est plus — et nous empruntons ce jugement à Alphonse de Chateaubriant lui-même — que de fausses étendues de pâtures, nues comme le désert, courtes d'herbes et brûlées, sans un arbre, piquetées de quelques bouquets



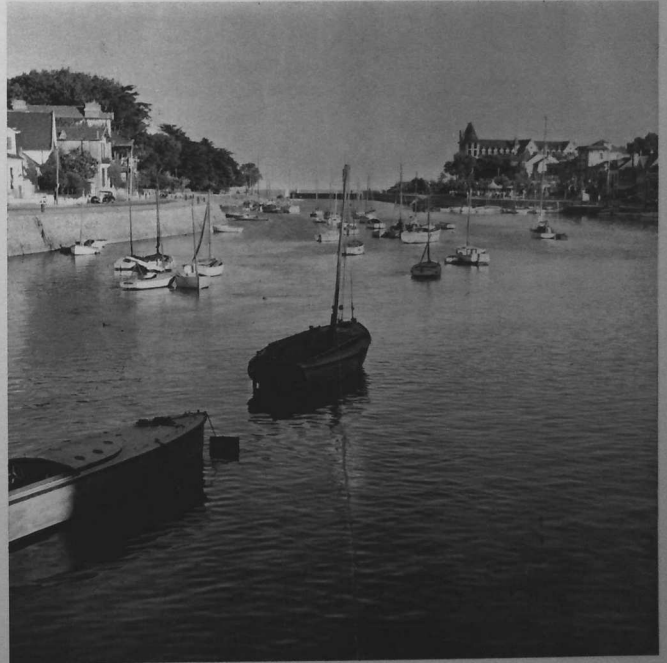
LA BAULE. VUE VERS PORNICHET PRISE DE L'HÔTEL ADRIANA.

d'ajoncs ». C'est en hiver qu'apparaît le véritable visage de la Brière. Alors, grâce aux canaux qui la réunissent à la Loire, elle reprend son ancienne physionomie. Les trous des marécages se remplissent d'eau; les bas-fonds d'herbe et de fange sont complètement inondés; et d'îles en îles, ces cinq îles de Brière, Fédrun, Pendille, Brais, Errand et Menac on ne peut plus communiquer qu'au moyen de lourdes barques plates. « Au centre de la pâle étendue que sillonne le fleuve dormant des curées, elles sont là, toutes groupées, ces îles de poissonneux, de braconniers de terre noire et d'eau trouble groupées cinq comme de petites Antilles » (Alphonse de Chateaubriant).

La tourbe fit longtemps la richesse du pays briéron. Son exploitation en commun par les habitants de ces villages était le seul revenu de cette terre ingrate. Des privilèges concédés par le duc de Bretagne François II, renouvelés à différentes époques, avaient abandonné aux seuls Briérons cette exploitation. Mais hélas, la terre noire diminue insensiblement. Isolée du reste de la Bretagne la Brière fut peu à peu conquise par les étrangers. Quand A. de Chateaubriant écrivit son roman

(récit de drame paysan entre le vieil Aoustin, le dur Briéron qui veut défendre sa terre et sa fille contre l'envahisseur) elle maintenait encore intacts ses privilèges et son autonomie. Aujourd'hui, c'est bien fini : des routes coupent la Brière; un chemin de fer (à voie étroite) la traverse et déjà sont constituées des sociétés qui se proposent de l'assécher. Un des coins les plus étranges de France aura vécu : la Brière du romancier ne sera plus que du passé, et c'est dommage...

De la Brière, on regagne aisément les bords de la Loire. Nous l'avions quittée à Montoir. Dans ce dernier bourg, de grosses fonderies alimentent les chantiers de construction navale de Saint-Nazaire.



LE PORT DU POULIGUEN À MARÉE HAUTE.



LA BAULE. LEÇON DE GYMNASTIQUE.

Un peu plus loin, des hauts fournaux, des cheminées élancées surgissent dans ce paysage plat et leur masse puissante semble jaillir de terre; groupe industriel isolé dans la campagne, les usines métallurgiques de Trignac sont liées également aux chantiers du grand port voisin. Cet établissement, un des premiers de l'ouest, fut créé en 1879. Il pouvait employer près de cinq mille ouvriers. L'usine actuellement fermée produisait des tôles à l'usage de l'artillerie et de la marine.

Peu à peu des fumées de Saint-Nazaire qui embrument tout l'estuaire de leurs épaisses volutes se dégagent les grues aux bras rigides, les structures énormes des navires en construction.

Il est d'usage d'accoler au port de l'Atlantique des qualificatifs invariables : on le surnomme la « ville-champignon » et aussitôt l'on songe à ces cités qui poussèrent brutalement dans le ciel américain.

Rien de plus inexact cependant. Car Saint-Nazaire a un passé : c'était depuis des siècles un village assez peuplé qui abritait les fameux « pilotes de Loire » chargés de guider les navires dans l'estuaire jusqu'à Paimbœuf ou à Nantes. Saint-Nazaire n'était qu'une bourgade de peu d'avenir : « C'est un petit port assez fréquenté, quoiqu'il ne puisse contenir

que des barques à cause des rochers qui en défendent l'accès aux bâtiments de commerce », écrit négligemment un vieux guide en 1860. La barque a grandi et est devenue la *Normandie*!... On peut mesurer le prodigieux essor pris depuis cette date par le « petit port »!

Toutefois Saint-Nazaire ne ressemble guère aux cités américaines. Les faubourgs, petites maisonnettes d'un étage, n'annoncent pas une grande ville. Les rues du centre elles-mêmes ne sont pas précisément parsemées de gratte-ciel ! Demeures banales, sans caractère, sans richesse. Un seul quartier est moins décevant : celui qui touche à l'océan; du boulevard qui suit la côte, on a une jolie vue sur l'entrée de la rade. Le reste n'est qu'agglomération industrielle et ouvrière.

L'industrie règne en maîtresse : les ateliers de Penhoët fournissent aux grandes compagnies transatlantiques leurs plus belles unités. Les Ateliers et Chantiers de la Loire travaillent plus spécialement pour la marine de guerre; leur effort n'est pas moindre. Mais il n'est pas à Saint-Nazaire que des industries maritimes; l'industrie métallurgique est également représentée. Le groupe nazairien complète celui de la région nantaise.

En outre, à la belle saison, Saint-Nazaire devient le centre de toutes les stations balnéaires qui, de Sainte-Marguerite au Croisic, sont échelonnées le long de la Côte d'Amour. Plages de création récente. Il y a un siècle Sainte-Marguerite, Sainte-Marie n'étaient que des hameaux de pêcheurs. Aux extrémités de la baie, Pornichet et Le Pouliguen n'avaient aucune prétention; et La Baule n'existait pas. La côte paraissait un vrai désert de dunes, et celles-ci envahissaient le rivage. Le bourg d'Escoublac n'avait-il pas été obligé d'abandonner à la fin du XVIII^e siècle sa situation primitive pour s'établir plus loin du rivage ? Là où s'élèvent aujourd'hui les plus luxueuses productions de l'architecture contemporaine, les dunes occupaient toute l'étendue : « *Leur aspect*, écrivait Pol de Courcy en 1865, *éveille dans l'âme les impressions les plus tristes. C'est en petit l'image complète du désert avec son silence, sa solitude et sa stérilité* ».

Pour fixer les sables, on eut alors l'idée de faire des plantations de pins et ces admirables bois de pins poussèrent leurs frondaisons jusqu'à la grève et permirent la transformation du désert en une cité balnéaire, la plus aimable et la plus florissante. A travers les bois de pins, des avenues furent tracées. Des demeures avenantes les bordèrent. Un magnifique boulevard longea la baie. Et, dernière création, la Baule-les-Pins offre la parfaite image de la nature humanisée.

On peut reprocher cette « civilisation » d'une terre restée si longtemps



SAILLÉ. LES MARAIS SALANTS.

à l'état sauvage. On peut déplorer ces allées trop peignées, cet acclimatement des fleurs de serre chaude : camélias, mimosas, bégonias, plantes méridionales qui, grâce à la merveilleuse exposition de la Baule, s'épanouissent comme sur la Côte d'Azur. Mais ce reproche n'est-il pas mérité par toutes les plages à la mode ? Et du moins La Baule a gardé ses bois de pins qui lui confèrent un cachet rare.

Le Pouliguen, à l'extrémité de la baie, a également des bois de pins. Son petit port, animé, plaisant est garni de boutiques bariolées. Des barques aux voiles multicolores se balancent dans le bassin. Le vieux

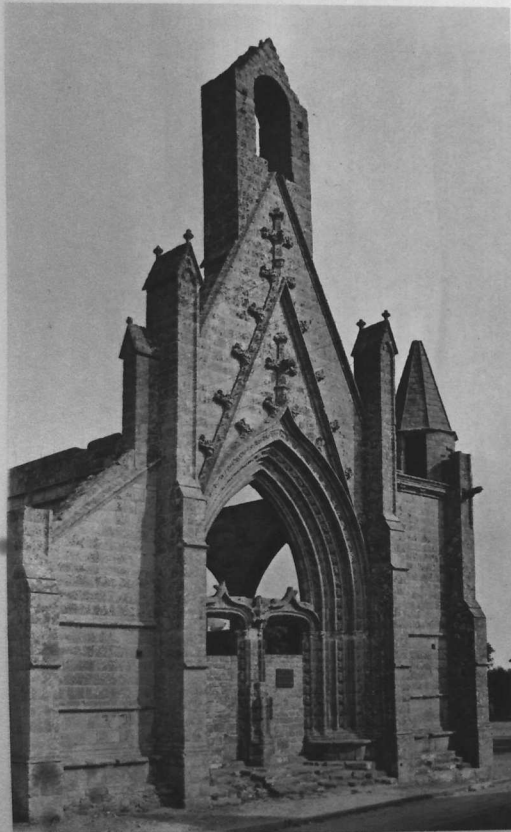


DANS LES MARAIS SALANTS, SAULNIER MUNI DE LA « LOUCHE »
POUR CONSOLIDER LES SENTIERS DU « COBIER ».

bourg possède quelques logis anciens ; car le port du Pouliguen (en breton la baie blanche et jamais nom ne fut plus expressif) fut de toute antiquité

fréquenté par des pêcheurs et pratique depuis longtemps le fructueux commerce du sel.

A la sortie du Pouliguen, la structure des terres et de la côte se transforme. La campagne, jusque là assez médiocre, faite de prairies coupées de quelques vignobles, est remplacée par les salines qui s'étendent sur des centaines d'hectares autour de Guérande et de Batz.



Autrefois, Batz et Le Croisic étaient des îles que la mer séparait encore du continent. Le cartulaire de Redon composé au IX^e siècle cite l'île « *quae vocatur Batz* ». Puis les ensablements refoulèrent l'océan. Le Bourg-de-Batz et Le Croisic furent peu à peu rattachés à la terre ferme.

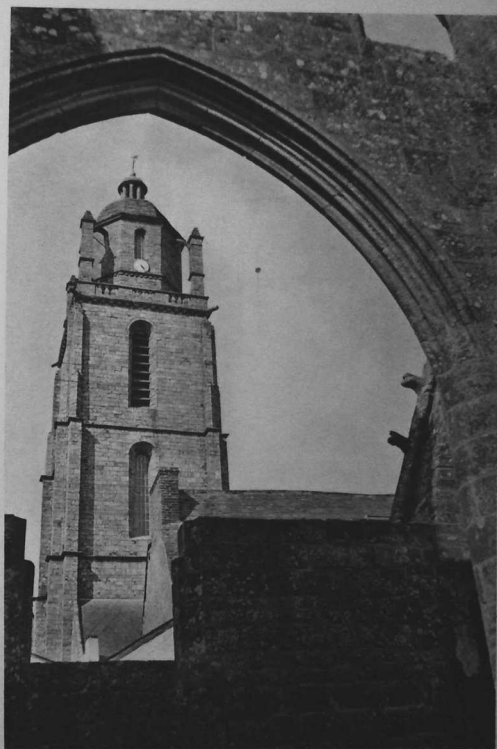
Mais la mer en déposant le sel dans des bassins artificiellement constitués contribue toujours à la prospérité du pays. Rien de plus curieux

BATZ.
NOTRE-DAME DU
MURIÉ, FAÇADE
(XV^e SIÈCLE).

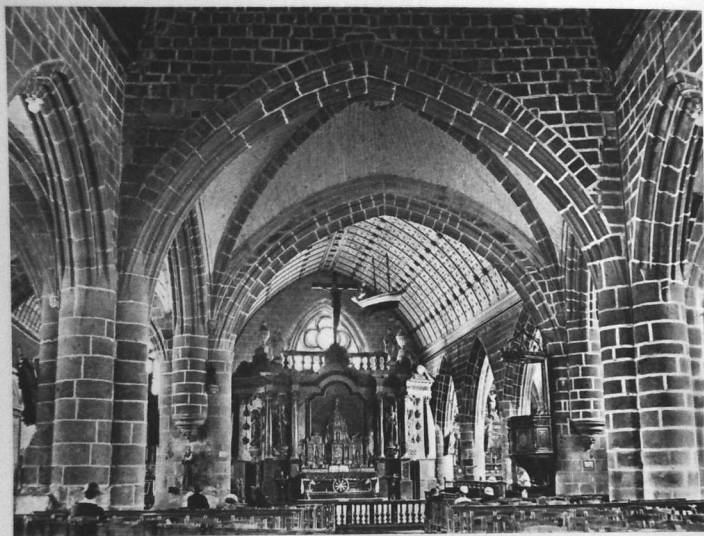
que ces milliers de monticules blancs séparés les uns des autres par d'étroites murettes, pareils à un immense quadrillage.

Pour avoir vécu d'une existence indépendante (la ville du Croisic — comme Saint-Malo — ne se gouvernait-elle pas en état autonome pendant plusieurs années ?), la population des marais salants a conservé un caractère assez sauvage. Jules Janin prétend même que « l'enfant des salines

révèle tout de suite son origine saxonne » ! On a fait bonne justice de ces légendes. Que les habitants de Batz, de Guérande ou du Croisic soient les descendants d'une colonie de Bas-Bretons, conduits en cette contrée à la suite de la donation du prieuré de Batz à l'abbaye de Landévennec, on peut l'admettre. On parla breton dans la presque île jusqu'au siècle dernier.



BATZ. CLOCHER DE L'ÉGLISE SAINT-GUÉNOLÉ (XVII^e S.).



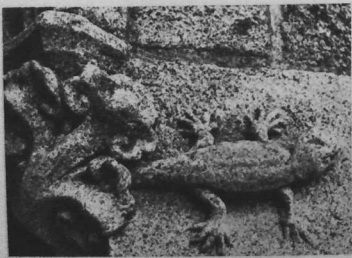
BATZ. INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE SAINT-GUÉNOLÉ (XV^e SIÈCLE).

Mais le fameux orgueil des saulniers de Batz, l'isolement farouche des paludiers ont vécu. Et la principale préoccupation des filles de Saillé est de vendre à bon prix leur pâtisserie aux « estivants » de La Baule. C'est au musée (au musée de Batz ou à celui de Nantes) qu'il faut rechercher ces beaux costumes si complaisamment décrits par le même Jules

Janin : le haut-de-chausse large et plissé, les gilets de toutes les couleurs superposés par étages et le chapeau à bords fièrement relevés. Les paludiers qui portent encore ce costume sont l'exception.

L'église Saint-Guénolé de

BATZ. ÉGLISE SAINT-GUÉNOLÉ. DÉTAIL DU PORTAIL LATÉRAL : SALAMANDRE.



Batz se rattache par ses principaux caractères architectoniques aux édifices de style breton des XV^e et XVI^e siècles. Seuls le carré du transept et les collatéraux sont voûtés d'ogives ; les clefs de voûtes sculptées ne manquent pas de saveur. Un beau retable, des stalles, quelques statuette complètent un ensemble intéressant.

Toute voisine de Saint-Guénolé, la chapelle du Murié, du XV^e siècle, avec son clocher-mur plat amorti par un pignon aigu, tombe en ruines. Elle fut construite par les saulniers enrichis et non comme le veut la légende par un seigneur de Guérande qui aurait échappé par miracle à une effroyable tempête.

Le Croisic est une curieuse petite ville. Le long de son quai établi par le duc d'Aiguillon accostent les barques des sardinières aux voiles blanches ou rouges. Les maisons de ce quai sont souvent de remarquables logis aux portails sculptés, d'ordonnance classique. On sent que la vie fut aisée au Croisic sous les règnes d'Henri IV ou de Louis XIII. Le plus riche de ces logis est actuellement occupé par l'Hôtel de Ville. L'église du Croisic s'apparente étroitement à celle de Batz. Elle est un peu antérieure (fin du XV^e).



BATZ. CHAPELLE NOTRE-DAME DU MURIÉ. STATUE DE LA VIERGE.



BATZ. ÉGLISE SAINT-GUÉNOLÉ. CLEF DE VOÛTE : LE VOILE DE VÉRONIQUE.

Par sa large nef aux colonnes dénuées de chapiteaux, son chevet plat orné d'une magnifique verrière elle rappelle les églises du style ogival breton.

Au reste tous ces édifices se rattachent assez à ceux de Basse-Bretagne, et cette ressemblance montre une fois encore l'origine populaire de l'art breton. Transplantés en Haute-Bretagne, les Bretons de Cornouaille qui peuplèrent la presqu'île amenèrent avec eux leurs habitudes et leur art. C'est ainsi qu'aux environs du Pouliguen, de Batz, du Croisic,



AU CROISIC. PÊCHEURS RACCOMMODANT LEURS FILETS.

on peut rencontrer, perdues dans la campagne, ces petites chapelles gothiques, charme du pays de Léon ou de Quimper ou ces manoirs de granit dissimulés sous des arbres touffus.

Il n'est pas jusqu'à la côte elle-même qui, en se modifiant, ne rappelle la Basse-Bretagne. Le changement apparaît à la pointe de Penchâteau qui ferme la baie de La Baule et l'abrite si heureusement contre les vents d'ouest. Aux rivages près desquels la mer vient mollement expirer succèdent des récifs, des rochers entassés, des grottes. C'est la « Grande Côte », la « Côte Sauvage », dit-on un peu pompeusement. Et certes, à côté de la Pointe du Raz ou du Cap Fréhel, la pointe du Croisic ou les



SARDINIÈRE AU CROISIC.

rochers taillés de Batz font assez modeste figure. Ils suscitent pourtant l'admiration ou l'émoi des innombrables baigneurs qui, chaque année, séjournent sur la Côte d'Amour et au fond n'est-ce pas, tout est question de mesure.

La ressemblance avec la Basse-Bretagne s'arrête au bord de la mer; la campagne diffère profondément. Alors que, dans le Finistère ou les Côtes-du-Nord, les abords de la côte sont coupés de ravins étroits, de vallées abruptes où courent des ruisseaux tout ce pays de salines est plat, d'une platitude désolante. Aussi le piton de granit sur lequel est bâtie la ville de Guérande à une lieue de la mer, apparaît-il de fort loin, dominant le pays de sa ceinture de murailles.

Nul n'a mieux évoqué cette cité guérandaise que Charles Le Goffic dont la sensibilité percevait si finement le caractère des gens et des pays de Bretagne. Dans une œuvre d'imagination attachante, *L'Abbesse*

« TROP ABSORBÉ...
LE PÊCHEUR EST
EXEMPT DES SEPT
PÉCHÉS CAPITAUX »





LE CROISIC. PLACE D'AIGUILLON.

de Guérande, il décrit aux premières pages les abords de la ville : « Il y a des mails ailleurs qu'à Guérande; mais ce mail-ci n'a point son égal au monde et c'est bien le chef-d'œuvre du genre que cette haute levée circulaire plantée d'ormes magnifiques qui s'appuie aux admirables remparts bâtis par Jean V avec les revenus des fouages de la presqu'île. Ce bon duc rêvait de donner à sa ville préférée un corset de bataille qui défiât la rouille du temps. Il y a réussi, pardieu ! et l'armure a survécu au corps qui l'habitait. Après cinq siècles les remparts en pierre de grand appareil, faussés, cabossés, troués même, sont encore solides ».

On eût pu faire observer à Charles Le Goffic qu'au demeurant les remparts de Jean V ne furent jamais à rude épreuve : et c'est pourquoi ils ont conservé, malgré l'injure des temps, leur jeunesse. Guérande avait participé aux guerres de succession de Bretagne : devant le maître-autel de Saint-Aubin le 13 avril 1365, fut proclamée la reconnaissance par le roi de France du duc Jean IV qui luttait depuis vingt ans pour la conquête de ce trône.



LE CROISIC. RETOUR DE PÊCHÉ.

Mais après la mort de Jean V, bienfaiteur de la ville, les remparts ne soutinrent plus aucun siège et leur existence donna à Richelieu si peu d'inquiétude que le terrible cardinal, démolisseur de nos plus puissantes citadelles, ne jugea pas nécessaire d'en ordonner le démantèlement. Guérande garde donc son corset de murailles qui l'égale aux plus illustres cités fortifiées de France, Aigues-Mortes ou Carcassonne. Dix tours (sur les onze primitives) flanquent les remparts qui sont percés de quatre portes : la porte de Saillé, celle de Bizienne, la porte Vannetaise et enfin la porte Saint-Michel, la plus importante, car elle est surmontée d'un véritable donjon et de tout un système de défense qui se prolonge sur les deux grosses tours voisines. Elle abrite l'Hôtel de Ville et un petit musée.

L'intérieur de la ville est morne. Des douze mille habitants qui la peuplaient au temps des ducs, trois mille à peine subsistent et trop



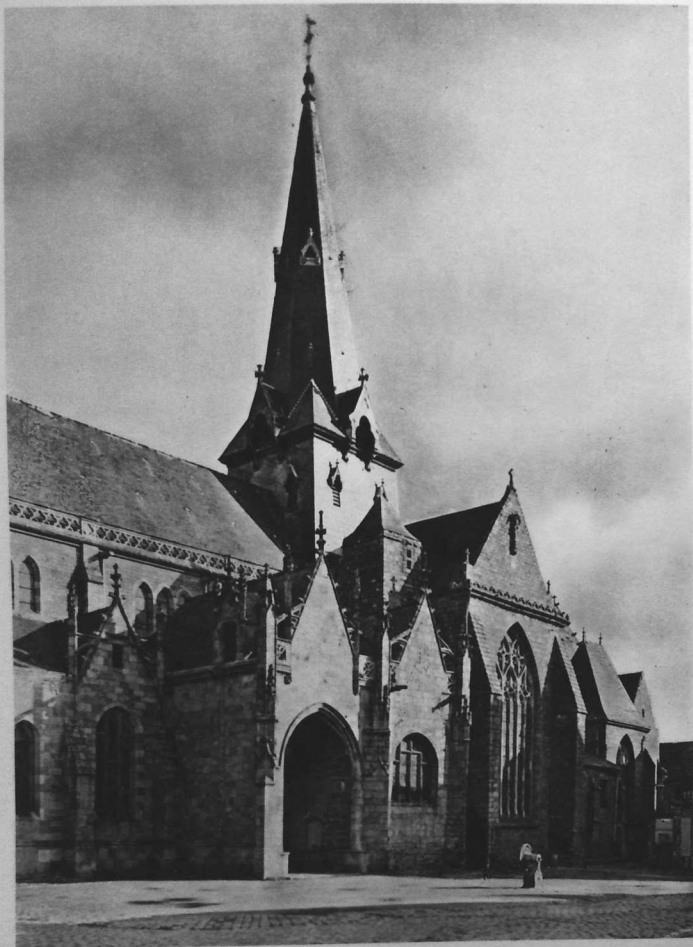
LA POINTE DU CROISIC À MARÉE BASSE.



LE CROISIC. ENTRÉE DU « GRAND TRAIT ».
AU FOND, PRESQU'ÎLE ET SANATORIUM DE PEN-BRON.

grande est aujourd'hui la collégiale Saint-Aubin pour une population aussi diminuée.

Cette église de Guérande possède plusieurs parties du XII^e siècle, rareté en Bretagne. Les chapiteaux romans des supplices de l'enfer ou des martyrs de saint Laurent et de saint Simon sont de bons morceaux, nullement indignes des sculptures de la vallée de la Loire dont ils ont subi l'influence. Le maître d'œuvre était peut-être breton; il se forma en Anjou ou dans le Poitou. La nef seule est romane; transept et chœur sont du XIII^e siècle. De nombreuses additions et restaurations ont d'ailleurs modifié l'église. Certaines furent heureuses : ne serait-ce que la construction, au XVI^e siècle, de cette délicieuse chaire à prêcher extérieure, dont les fines dentelures de pierre s'appuient sur deux têtes d'ange. Le sépulcre de Tristan de Carné constitue le type même de ces tombeaux à gisants



GUÉRANDE. ÉGLISE SAINT-AUBIN.

GUÉRANDE. CHAPITEAUX
DE L'ÉGLISE SAINT-AUBIN.

du XVI^e siècle dont la Bretagne présente plusieurs exemples. Ce Tristan de Carné qui se choisit un sépulcre aussi riche occupait auprès d'Anne de Bretagne une fonction domestique de choix : il était maître

d'hôtel de la duchesse. La chapelle Notre-Dame la Blanche, toute voisine de la collégiale, fut fondée par Jean de Montfort en 1348 : c'est un élégant édifice.



MARTYRE DE SAINT SIMON.

avec allégresse, après avoir flâné le long de ces couloirs d'ombre déserts, les bouffées d'air marin que le vent brasse contre les remparts de la ville.

De Guérande à Piriac, les salines alternent avec de rares champs. Des moulins à vent piquent le paysage de leur silhouette pansue. L'un d'eux valut au Diable fâcheuse mésaventure : Satan avait fait le pari, suivant l'usage, de bâtir ce moulin en une nuit. Le

MARTYRE DE
SAINT LAURENT.



MARTYRE DE SAINT ÉTIENNE.





GUÉRANDE. LA PORTE SAINT-MICHEL (XV^e S.) UN JOUR DE FOIRE.

paysan qui soutenait le pacte avait naturellement mis comme enjeu son âme. Le diable faillit bien réussir mais à la dernière heure, alors qu'il ne restait plus qu'une pierre de la façade à poser, le paludier malin jucha dans la cavité encore béante une statuette de la Vierge. Vaincu par cette apparition, le diable en jurant regagna son enfer.

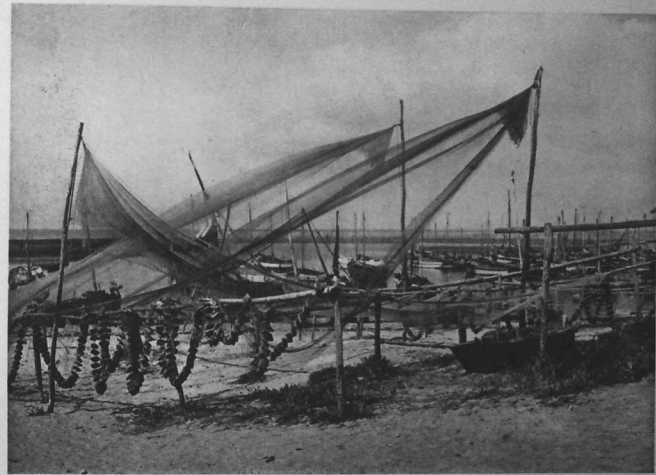
La Turballe, simple hameau dépendant jadis de Guérande, est maintenant un port de pêche animé; on y traite la sardine; on l'expédie même en avion vers Paris et les grandes villes de France. A quelque distance, Piriac a conservé des XVI^e et XVII^e siècles quelques logis de belle apparence. La place de l'Eglise est charmante : qui croirait que ce petit bourg paisible fut, au temps des guerres de religion, un des centres du calvinisme breton ? La maison de la Huguenoterie rappelle cette époque.



GUÉRANDE. LE MOULIN DU DIABLE.



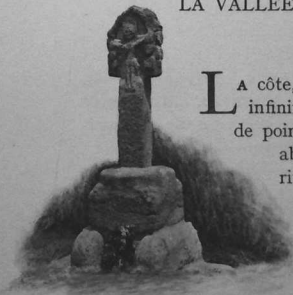
CHÂTEAU DE LA BRETESCHE (XV^e SIÈCLE).



SUR LA CÔTE. FILETS BLEUS ET BARQUES DE PÊCHE.

CHAPITRE III

LE PAYS DE CHATEAUBRIANT. LA VALLÉE DE LA VILAINE. — RENNES



VIEILLE CROIX À PENHARENG.

LA côte, de Piriac à l'embouchure de la Vilaine, est infiniment déchiquetée. C'est une suite ininterrompue de pointes rocheuses, le Castelli, Penhareng, d'anses abritées, de falaises, de grottes. L'océan bat le rivage friable et en modifie les contours.

De nombreux villages s'égrènent le long de la côte jusqu'à La Roche-Bernard. Ce sol,

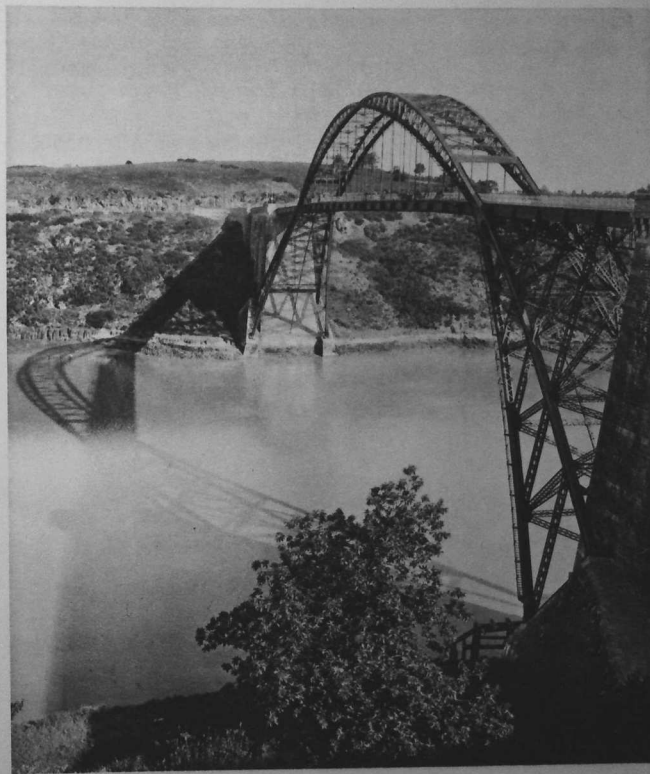
habité dès les temps préhistoriques, est couvert de dolmens, de menhirs. Camoel, Pénestin, Férel (dont l'église a quelques beaux vitraux) sont des bourgs mi-marins, mi-terriens. Les champs n'y manquent pas de fertilité, mais l'estuaire de la Vilaine qui débouche dans l'océan entre la pointe du Haliguen et celle de Penlan attire les hommes qui préfèrent la pêche à la culture.

Au contraire les habitants d'Assérac, de Saint-Molf, d'Herbignac appartiennent à la terre. Si le pays est assez peu séduisant, ses monuments du moins peuvent arrêter l'archéologue. La seigneurie d'Assérac, érigée en marquisat au xvi^e siècle, fut tenue par des gentilshommes de renom. Elle appartient aux Rieux, famille qui donna un maréchal à la Bretagne; elle passa même au xvi^e siècle entre les mains du surintendant Fouquet.

Le château de Ranrouët dont, aux portes d'Herbignac, on peut voir de médiocres ruines eut une destinée aussi brillante. Il fut place forte pendant la Ligue, possédé par Jean de Rieux qui ne rêvait rien moins que de livrer Rennes au duc de Mercœur. Protestants et Ligueurs se disputèrent le pays. Conséquence ordinaire des guerres : les églises furent détruites. Il fallut, à la paix, reconstruire, doter les édifices réparés de nouveaux vitraux, de mobilier. Voilà pourquoi on rencontre à Saint-Molf, à Assérac, ailleurs encore, de remarquables verrières du xvi^e siècle.

De même les maisons nobles furent également rebâties à la fin du xvi^e siècle. Plusieurs ont disparu depuis. L'on peut être surpris de l'acuité des luttes religieuses dans ces landes perdues de Bretagne. Au vrai il suffisait qu'un seigneur influent embrassât la cause de Calvin pour que le pays aussitôt fût en ébullition. Les vassaux les plus modestes suivaient leur suzerain; d'autres, moins soumis prétendaient rester fidèles à Rome. Les troubles éclataient bientôt. Or, au milieu du xvi^e siècle la baronnie de La Roche-Bernard, le plus puissant fief des alentours, appartient à un des chefs protestants les plus déterminés, d'Andelot. Il séjournait en son château de la Bretesche, à deux lieues de la ville, et faisait de celle-ci un des bastions du calvinisme breton. Le 10 juillet 1561 il y installa solennellement un ministre de la religion réformée. Les protestants tinrent à La Roche-Bernard un synode. Un peu plus tard Mercœur s'empara de la ville et construisit une citadelle au-dessus de la Vilaine pour commander l'entrée du fleuve.

De ces années mouvementées, La Roche-Bernard gardé quelques maisons en pierre d'une architecture sobre, car le temps n'était pas aux ornements décoratifs. Les monuments sont d'assez faible intérêt; mais le site est grandiose. La Roche-Bernard est construite sur un rocher qui surplombe l'estuaire de la Vilaine. Le paysage est austère, sauvage :



LA ROCHE-BERNARD. LE PONT SUR LA VILAINE,
LONG DE CENT QUATRE-VINGT-DOUZE MÈTRES, HAUT DE QUARANTE-ET-UN.

c'est la Bretagne des genêts et des ajoncs, la Bretagne traditionnelle qui commence au delà.

Le pont suspendu au-dessus de la rivière passa longtemps pour un ouvrage extraordinairement hardi. On a exécuté depuis des travaux

plus difficiles; mais son arche unique de deux cents mètres qui enjambe la Vilaine à quarante-et-un mètres de hauteur reste une belle réalisation.

Entre La Roche-Bernard et Pontchâteau s'élève, non loin de Missillac un des plus magnifiques châteaux de la Loire-Inférieure et même de la Bretagne : la Bretesche fut longtemps le domaine des barons de La Roche. Elle avait été construite par l'un d'eux en 1471. A cette époque



À PENHARENG.

Jean V restaurait son manoir de Nantes, Jean de Rohan édifiait orgueilleusement l'admirable Josselin. Au milieu des bois, sur les bords d'un étang qui le pare d'un cadre charmant, le château de la Bretèche est une remarquable demeure du début de la Renaissance. Incendié par les Bleus en 1793, il fut habilement restauré par son propriétaire au siècle dernier.

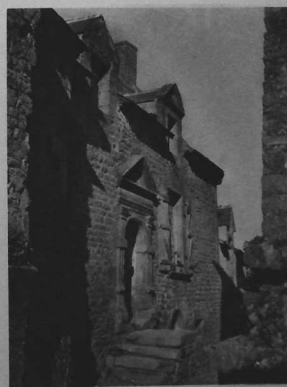
L'église de Missillac, voisine du château, décorée de beaux vitraux, renferme le tombeau d'un des plus illustres possesseurs de la Bretèche, Charles de Cambout, seigneur de Coislin. Le marquisat de Coislin dont le berceau se trouve à quelques lieues de là, dans la commune de Camp-

bon, brillait aux XVII^e et XVIII^e siècles d'un incomparable éclat. Les marquis de Coislin possédaient tous les châteaux environnants. Si la Bretèche est le joyau de leurs propriétés, Carheil, pour le style, est un beau diamant.

Ce dernier château se dérobo aux curieux. Il faut pour l'atteindre traverser Saint-Gildas-des-Bois où l'on admire une église mi-romane, mi-gothique, dont le porche est protégé par une grille en fer forgé d'un harmonieux dessin. Il faut descendre sur l'Isar qu'emprunte le canal de Nantes à Brest, remonter dans un pays vallonné, entre Guenrouet et Plessé. Il faut



LA ROCHE-BERNARD. LA MAIRIE.



LA ROCHE-BERNARD. VIEILLE MAISON.

abandonner la route, s'enfoncer dans des chemins cahotants, traverser toute une forêt. Mais à l'orée du bois, le spectacle est exquis. Une clairière verdoyante vient mourir au bord de la rivière que traverse un vieux pont moussu. Au delà, à mi-côte, surgit tout rose, dans sa robe de pierre, le château de Carheil. L'élégante sobriété du XVIII^e siècle y domine et cette noblesse s'allie à une grâce très française. Des pelouses soigneusement peignées, un troupeau dont les clochettes tin-



PONTCHÂTEAU. LE CALVAIRE. DÉTAIL. LE CHRIST ET LE MAUVAIS LARRON.

tinnabulent gaiement : c'est Versailles, ou les Trianons. Carheil ne fut-il pas propriété royale ? On l'acheta pour M^{me} Adélaïde, sœur de Louis-Philippe qui le légua aux princes de Joinville. Il resta longtemps entre les mains de la famille d'Orléans.

De Carheil il est aisé de rejoindre Pontchâteau, petite ville agréablement située sur une colline que contourne le Brivet à l'extrémité du Sillon de Bretagne. Pontchâteau est un gros centre agricole que font vivre les jours de foire ou de pèlerinage, car on y vénère un calvaire célèbre. Ce n'est pas un de ces calvaires bretons qui enthousiasment les artistes, mais un Chemin de Croix de grandeur naturelle qui a remplacé le monument édifié par le bienheureux Grignon de Montfort au XVII^e siècle.

Toute la région qui se déroule à l'est de Pontchâteau, au delà du Sillon de Bretagne est vouée à l'agriculture : gras pâturages, larges champs de céréales se suivent avec monotonie. Le canal de Nantes à Brest, destiné jadis à assurer une voie d'eau facile entre Nantes et la Bretagne du sud, traverse ce pays en empruntant çà et là d'humbles rivières. Mais il a perdu depuis quelques années tout trafic et le développement des transports automobiles achève de le reléguer parmi les créations humaines dénuées d'utilité. Les bords, plantés de saules et de peupliers, offrent çà et là des paysages aimables. Hormis le canal toute cette région manque de rivières. C'est pourquoi les moulins à vent sont nombreux et beaucoup restent, si l'on peut s'exprimer ainsi, en activité. Rien n'anime mieux l'horizon que ces grandes ailes qui tournent au vent et quand plusieurs moulins sont construits — cas fréquent — à peu de distance les uns des autres, ils semblent de leurs bras échanger entre eux de longues conversations muettes.

Ce pays sans altitude, sans vallées, aux horizons à peine relevés, possède une des plus belles forêts domaniales de Bretagne. Cette forêt s'étend au nord de Blain sur près de cinq mille hectares, derniers rameaux de Brocéliande. Les essences les plus rares, les plus diverses, y croissent. Les feuillages tachent les massifs de teintes sombres ou claires. Cerfs et sangliers peuplent la forêt; avant la guerre les chasses à courre étaient fréquentes, car les belles propriétés abondent dans tout le pays. Après la curée on se donnait rendez-vous au rond-point de l'Étoile où dix routes dessinent sur le sol une fantastique étoile.

Le Gâvre, qui a donné son nom à la forêt, est une petite commune plantée à l'orée des bois. Elle fut fondée en 1226 par Pierre Mauclerc qui voulait couvrir sa frontière d'une solide bastille sur la route de Nantes à Rennes. Du château, il ne reste pas actuellement pierre sur pierre. Il fut en effet volontairement démoli au XV^e siècle par Olivier de Clisson, le futur connétable. Le duc Jean IV, allié des Anglais, avait fait don du Gâvre à un seigneur d'outre-Manche, Robert Knolles; Clisson entra en fureur quand il apprit cette nouvelle : « Que le diable m'emporte ! s'écria-t-il, si jamais Anglais devient mon voisin ! » En une rapide chevauchée il fonça sur le Gâvre, ruina la forteresse de fond en comble et fit transporter les pierres à deux lieues de là, à Blain, où il possédait un château.

Les ruines du Gâvre furent ainsi utilisées pour la construction d'un magnifique donjon qui se dresse encore aux portes de la ville et que l'on appelle à juste titre la tour du Connétable. Le château de Blain n'est plus habité et abrite aujourd'hui — ô déchéance — des provisions



CHÂTEAU DE BLAIN. LA TOUR DU PONT-LEVIS (XIII^e S.) ET LES REMPARTS.

de fourrage. Il a gardé du XIII^e et du XIV^e siècles des tours massives et hautes, percées seulement d'archères ou de baies étroites : constructions militaires élevées en un temps où les châteaux étaient avant tout des refuges et des points d'appui. Mais en 1407 Blain passa des mains d'Olivier de Clisson à la Maison de Rohan. La guerre de Bretagne était terminée et le bon duc François régnait paisiblement. La charmante façade du château de Blain qui fut érigée par la suite, rappela un peu

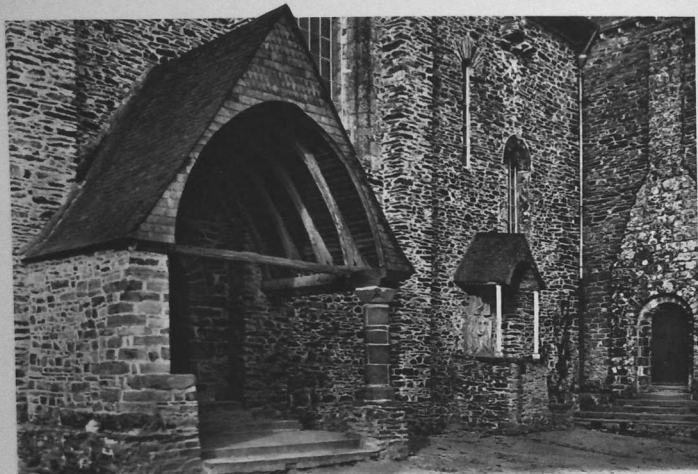
la luxueuse ornementation et l'élégance des fenêtres et des lucarnes de Josselin. Les deux manoirs n'étaient-ils pas l'œuvre du même possesseur ?

Malheureusement, un siècle plus tard, le château se trouva sur le passage des bandes ligueuses et calvinistes : Henri de Rohan était en effet un des chefs de la religion réformée. Blain paya sous Richelieu cette participation aux luttes civiles. Sept des neufs tours d'enceinte qui ceignaient le corps de logis furent démantelées. La tour du pont-levis, contemporaine de saint Louis, et le donjon du Connétable subsistent seuls. Le château se dissimule maintenant sous les ramures d'une épaisse forêt où les Rohan jadis entretenaient d'abondants troupeaux de daims ou de cerfs. Le domaine est traversé par le canal de Nantes à Brest. Celui-ci creuse son lit depuis Nort, à quelques lieues de Blain. Il empruntait auparavant le cours de cette jolie rivière d'Erdre, toute bordée d'anciennes demeures dont certaines, comme La Gâcherie, berceau de la famille de Charette, s'enorgueillissent d'avoir reçu des hôtes royaux.

L'Erdre est un peu la Marne des Nantais. Les bateaux-mouches la remontent pendant l'été, permettant aux habitants de la ville de se donner durant toute une journée l'illusion de la campagne. La navigabilité de la rivière s'arrête à Nort, gros bourg mi-agricole, mi-industriel. Au delà, l'Erdre sinue dans une grasse terre qu'elle irrigue et enrichit. Elle passe auprès de coquets villages : Joué, Riaillé, Saint-Mars-la-Jaille, la Chapelle-Glain, et longe les parcs ombragés de belles propriétés, la Lucinière, la Chauvelière ou cette admirable Motte-Glain qui reçut Charles VIII, Anne de Bretagne et Charles IX.

Ce n'est pas cependant sur les bords de l'Erdre, mais auprès d'un étang paisible que s'élève la célèbre Trappe de La Meilleraye. Cette antique abbaye, fondée en 1145 par des moines de Pontron (en Anjou) abrite toujours les religieux. Les bâtiments conventuels datent pour la plupart du XVIII^e siècle. Adossée à un bois de sapins, mirant son clocheton dans les eaux calmes de l'étang, l'abbaye offre l'image parfaite de la paix dans la sérénité : cela ne diminue pas le mérite des Trappistes dont on connaît la règle austère. Mais il faut avouer que les moines de Cîteaux savaient choisir, pour établir leurs maisons, les situations les plus heureuses.

Les routes, les voies ferrées convergent toutes vers Châteaubriant. De cette petite ville qui devint, vers la fin du XIX^e siècle, le centre de tout un réseau de voies ferrées, Robida écrivait : « Elle est devenue une petite bourgeoise qui dédaigne ses atours de jadis et change peu à peu chaque pièce de sa toilette, mais pas souvent au bénéfice de sa beauté ». L'auteur de la *Vieille France* serait maintenant rassuré. La petite bour-



SAINT-JEAN-DE-BÉRÉ. PORCHE DE L'ÉGLISE.

geoise ne s'est pas entièrement mise à la mode du jour et elle a eu la bonne idée de préserver, à côté de ses voies nouvelles, quelques rues où se pressent les vieilles maisons. Sur l'emplacement de ses anciens fossés, elle a tracé des avenues ombragées et elle entretient jalousement ses châteaux qu'à grand tort les touristes dédaignent souvent. Châteaubriant fut fondée au x^e siècle par un seigneur du nom de Briant évidemment. La citadelle qu'il édifia sur les marches de Bretagne était, comme Clisson, Ancenis ou Vitry, une ville frontière. Elle fut assiégée plusieurs fois jusqu'à la réunion du duché au domaine royal. Après chaque assaut les seigneurs la restauraient soigneusement. Mais en 1488, quelques mois avant la défaite de Saint-Aubin-du-Cormier, le vieux château de Briant reçut le coup fatal. Le donjon, les tours furent si abîmés que les seigneurs de Châteaubriant ne se sentirent pas le courage de les relever à nouveau.

Jean de Laval se contenta de boucher les crevasses, de panser quelques plaies béantes et voilà pourquoi des fenêtres à meneaux apparaissent au milieu de ces constructions du XII^e et XIII^e siècles.

Aidé par sa femme, la jolie Françoise de Foix, il entreprit d'élever un nouveau château. Un architecte des bords de la Loire exécuta donc

ce délicieux logis où la dame de Châteaubriant passa de si plaisantes heures en compagnie de son royal amant. Car nul n'ignore qu'infidèle à Jean de Laval, Françoise devint la maîtresse de François I^{er}. On voit encore dans le château la chambre luxueuse où elle recevait le roi. Au mur, son portrait dessiné par Clouet rend sa présence plus proche de nous : la dame de Châteaubriant était ravissante et le fin profil de François s'harmonise admirablement avec les traits de ce délicat visage.

Le seigneur de Châteaubriant qui n'ignorait rien de sa disgrâce ferma les yeux aussi longtemps qu'il retira de l'infidélité de son épouse profits et charges. Le jour où le roi se lassa de sa belle maîtresse, Jean de Laval résolut brusquement de venger son honneur outragé et, dans cette même chambre, il fit proprement assassiner Françoise de Foix. Les drames passionnels, au XVI^e siècle, n'avaient pas beaucoup plus d'importance qu'au XX^e. Jean de Laval, après la mort de sa femme, continua à diriger les travaux de son château. Ceux-ci étaient terminés en 1538 ainsi qu'en témoigne la célèbre inscription qu'il fit placer à l'entrée de la colonnade :

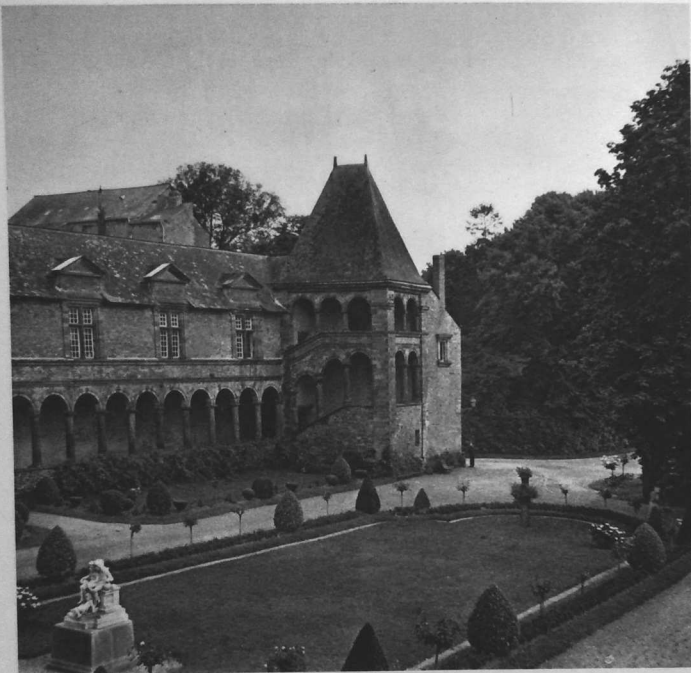
*De mal en bien, de bien en mieux
Pour l'achever, je deviens vieux.*

Cette colonnade, avec le charmant escalier extérieur qui la clôt est du meilleur style Renaissance. Et les lucarnes aux pignons encadrés de guirlandes, les loggias de l'entrée du château, le Pavillon des Champs confirment la maîtrise de l'architecte.

Dans un des faubourgs de Châteaubriant, l'église Saint-Jean-de-Béré est un excellent édifice roman. Construite en grès ferrugineux qui lui donne une teinte rouge d'un bel effet, elle possède un transept du XI^e siècle, de curieuses colonnes géminées, un chœur et des absidioles de même époque; peu de sculptures, car le maître d'œuvre breton était malhabile; le porche occidental s'orne seulement d'étoiles taillées en pointes de diamant. Le portail méridional, sous son toit en bâtière du XV^e siècle, n'est pas mieux décoré. Une petite construction voisine abrite des bas-reliefs et passe pour un autel extérieur; c'est peut-être une chaire à prêcher.

Au lieu de se diriger directement vers Redon, mieux vaut aller retrouver, en amont de cette ville, la vallée de la Vilaine que nous avons laissée à La Roche-Bernard.

Les rares villages qui s'espacent sur les deux rives, Nivillac, Tréhillac, Béganne ou Rieux sont loin du chemin de fer, loin des grandes voies de circulation. De la route de Pontchâteau à Redon, après une descente



CHÂTEAUBRIANT. GALERIE MÉRIDIONALE DU CHÂTEAU NEUF (1538).

dans la belle vallée de l'Isar (canal de Nantes à Brest) et de la Vilaine, on aperçoit ces clochers perdus dans la campagne. Mais remonter le fleuve de La Roche-Bernard à Redon est une expédition qui ne tente plus. Et pourtant les petits bourgs tiraient autrefois toute leur fortune de la rivière que grossissait la marée.

Rieux, sur la rive droite, donna son nom à la famille du fameux maréchal dont la conduite au cours des dernières années de l'indépendance bretonne déplut si fort à la duchesse Anne devenue reine que celle-ci ne lui pardonna pas et fit démanteler son château. Cette cité de Rieux était vouée au malheur : une obscure légende veut que ses habitants

aient, au temps de la prédication du christianisme, repoussé une barque montée par un ermite. Redon fut plus accueillante. La punition divine s'abattit sur Rieux. Son port jadis considérable perdit peu à peu toute activité au profit de Redon qui devint une ville, tandis que Rieux n'était plus qu'un modeste village.

Redon n'est certes pas une bien grande capitale ! Mais cette sous-préfecture est située au croisement de la Vilaine et du canal de Nantes à Brest qui, au delà de la ville, se dirige vers la Basse-Bretagne en empruntant le lit de l'Oust. Plaque tournante de nombreuses voies ferrées, de plusieurs grandes routes, Redon se trouve en outre aux limites de trois départements : Ille-et-Vilaine, Morbihan, Loire-Inférieure. Aussi est-ce un marché agricole réputé. Les pommes, les châtaignes s'y vendent en quantité massive et les acheteurs viennent à Redon de partout. Pendant tout l'ancien régime la ville ne fut pourtant qu'une cité de



CHÂTEAUBRIANT. DONJON DU CHÂTEAU VIEUX.

moines. Ne s'était-elle pas formée autour de l'abbaye de Saint-Sauveur, fondée par Conwoïon en 835 ? Le monastère était riche et puissant. Les abbés entretenaient avec les ducs de Bretagne les rapports les plus cordiaux qui se traduisaient chez ces derniers par de fréquentes libéralités.

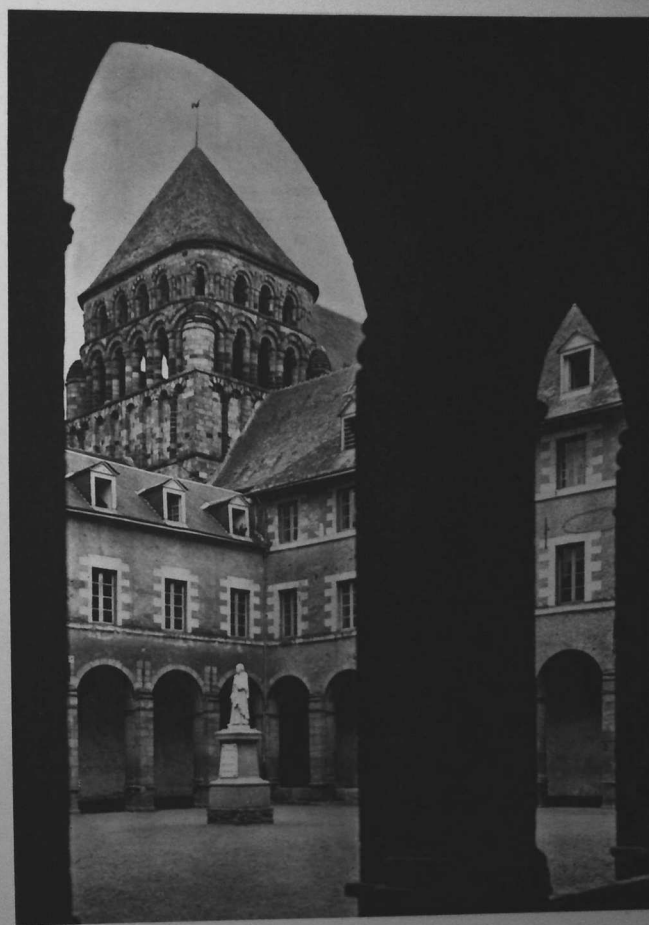
Aussi, dès le XII^e siècle, l'abbatiale était commencée. La tour trapue, faite de trois étages aux arcatures en plein cintre, appartient en effet au style roman. L'architecte s'est inspiré, pour l'élever, des tours de la vallée de la Loire, de Cunault peut-être. Et en alternant les granits clairs et foncés il a témoigné d'un souci décoratif peu habituel en Bretagne à cette époque. L'église elle-même remonte au gothique le plus primitif : les chapiteaux appartiennent à l'école anglo-normande. Le clocher constitue une des originalités de cette église : très postérieur à la tour du transept, il s'élève, isolé, à cinquante mètres de l'édifice. Sa haute aiguille de pierre peut rivaliser avec les plus belles flèches de Basse-Bretagne.

Les bâtiments de l'abbaye sont actuellement transformés en collège ecclésiastique : c'est l'architecture du Grand Siècle, lourde et majestueuse. Au reste, Redon possède quelques belles constructions, couvents ou hôtels des XVII^e et XVIII^e siècles. Les maisons à pans de bois y sont assez rares.

L'existence de la ville gravita autour de l'abbaye; elle ne connut un peu d'animation qu'au cours de la guerre de Cent Ans. L'abbé Jean de Tréal défendit courageusement Redon contre les Anglais. Il avait fait dresser d'importantes fortifications qui n'empêchèrent pas l'envahisseur de se rendre maître de cette minuscule place forte.

Ni la Vilaine, ni le canal de Nantes ne méritent à Redon longue contemplation. Leurs eaux se mêlent sans grandeur. Plus loin seulement les vallées de ces deux cours d'eau sont agréables. On peut les suivre des yeux quand on fait l'ascension de la montagne de Beaumont au pied de laquelle s'étend Redon. Au sommet de cette « montagne » le voyageur n'atteint encore qu'une cinquantaine de mètres au-dessus du niveau de la mer. Il est vrai qu'en ce pays de marais et d'étangs, la colline de Beaumont semble d'une impressionnante hauteur...

A Redon commence la vallée de la Vilaine. Auparavant, la rivière envahie par le flux appartenait au régime maritime. En amont de la ville elle possède une existence indépendante. Encore a-t-on réduit cette indépendance en canalisant ses eaux jusqu'à Rennes. La Vilaine fut une des premières rivières de France à être ainsi rendue navigable. Cette canalisation fut réalisée au début du XVI^e siècle. Mais ce n'est pas Léonard de Vinci qui fut, comme on l'a trop souvent répété, l'auteur du projet de canal. Pour avoir perdu cette nonchalance, cette liberté vagabonde,



REDON. CLOCHER DE L'ÉGLISE SAINT-SAUVÉUR (XII^e SIÈCLE) VU DU COLLÈGE, ANCIENNE ABBAYE SAINT-SAUVÉUR.

agrément des rivières qui ont l'école buissonnière à travers la campagne, la Vilaine ne mérite pas d'être accablée d'un injuste mépris. Sans doute, un chemin de halage la surveille étroitement; sans doute, de distance en distance, des écluses viennent la rappeler à l'ordre; sans doute enfin le nom même de cette rivière n'est guère engageant; eh bien! malgré toutes ces objections, nous l'affirmons, le promeneur peu pressé qui aurait la patience de suivre les contours de la Vilaine à bord d'un chaland paresseux, garderait un souvenir exquis de cette longue promenade.

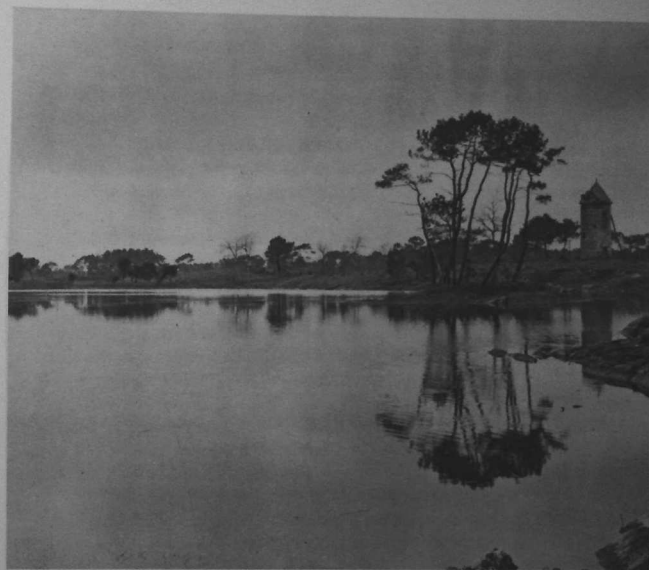
Il semble, en quittant Redon, que l'on retrouve la Brière. La Vilaine coule pendant plusieurs kilomètres entre des prairies marécageuses que l'hiver transforme en véritables marais. On en extrait aussi la tourbe. De plus, la Vilaine reçoit en amont de Redon plusieurs affluents qui alimentent ces étangs : Canut de Renac, Aff ou Don. Les Romains avaient déjà remarqué l'aspect spongieux de cette terre : un village fut par eux appelé *Aquæ Rothonæ*, les eaux de Redon. C'est maintenant la commune de Bains.

Sur le territoire de cette commune se déroula en 845 un combat célèbre dans les fastes carolingiens. Nominoë, chef reconnu de toute la Bretagne, y défit le roi Charles le Chauve qui tentait déjà de soumettre l'Armorique. Le combat eut lieu dans la plaine de Ballon, véritables champs Catalauniques de la Bretagne. N'est-ce pas à la suite de cette victoire que Nominoë proclama l'indépendance de sa terre? Quinze ans plus tard un successeur de Nominoë se débarrassa, non loin de là, des envahisseurs normands.

Toute l'ampleur des marais du pays de Redon apparaît devant la mer de Murin, dans la commune d'Avessac. Cette étendue, vaste de cent soixante-quatre hectares, ressemble durant les mois pluvieux à un lac immobile, couvert de roseaux, où les chasseurs d'oies et de canards sauvages trouvent d'amples occasions de se livrer à leur sport favori.

Toute cette contrée fut peuplée dès les temps préhistoriques. L'on n'en veut pour preuve que les consonances celtiques du nom des localités et surtout les innombrables mégalithes qui jonchent le sol. Rares sont les communes qui n'en possèdent un ou deux. On rencontre même parfois des alignements ou des allées couvertes, comme à Saint-Just ou à Langon. L'allée couverte de ce dernier village a reçu de l'imagination populaire le surnom assez inattendu de *demoiselles*. Ces *demoiselles* de Langon se dressent sur une lande nue, alignées de distance en distance comme pour une revue.

Dans le même bourg la chapelle Sainte-Agathe n'est rien moins



PRÈS DE GOVEN. L'ÉTANG DE LA ROCHE.

qu'une ancienne salle de thermes romains. Sous une peinture du XII^e siècle, on a découvert une fresque gallo-romaine représentant une Vénus anadyomène. Certaines parties de l'étrange construction qui l'abrite remontent au VI^e siècle. Dans l'ensemble, elle est plus ancienne encore. Quand le pays fut évangélisé, les premiers chrétiens s'efforcèrent d'arracher le paganisme des esprits et, suivant une méthode assez générale en Bretagne où l'obstination des gens rendait ardue cette tâche, ils substituèrent la religion nouvelle à l'ancienne. Vénus devint saint Vénier (mot formé sur le génitif *Veneris*), un saint fantaisiste qui n'a jamais figuré sur le calendrier romain. Saint Vénier remplaça donc Vénus. Plus tard, parce que les hommages traditionnels des fidèles persistaient en dépit des efforts, la chapelle fut dédiée à sainte Agathe qui passe pour guérir les maladies des seins, par un obscur et inconscient souvenir du culte primitif rendu à la déesse romaine.

La Vilaine, à Port-de-Roche, près de Langon, se glisse entre des rochers massifs. Certains, taillés à pic, dominent tout le pays. En s'écartant un peu du fleuve on ira voir le donjon du Grand-Fougeray, seul reste d'un fort château qui fut occupé pendant la guerre de Succession de Bretagne par Du Guesclin. Le hardi Breton l'enleva au chef anglais Bemborough en s'introduisant par surprise dans la cour intérieure, déguisé en bûcheron. Des bûcherons, il n'en manquait point alors, car plusieurs forêts s'étendaient autour du Grand-Fougeray, de la Dominielais, de Saint-Sulpice-des-Landes.

Le beau château de la Roche-Giffard, situé dans cette commune, a remplacé une forteresse possédée au XVI^e siècle par un seigneur fort cruel : le marquis de Coeten-Faô n'a pas cessé de troubler le repos des habitants du village. Monté sur un cheval noir, il revient chasser pendant la nuit sur ses anciens domaines, entouré d'une meute hurlante. Malheur à qui rencontre la sinistre apparition. Il a peu de chances de revoir les siens.

Le Grand-Fougeray, comme toutes les communes situées sur la rive gauche de la Vilaine, ne fut rattaché qu'assez tardivement à la Bretagne. L'on n'y parla jamais breton, alors que de l'autre côté de la rivière, à Langon ou à Guichen, l'idiome celtique fut usité, on le sait, durant le haut moyen âge. En faut-il conclure que cette région n'a rien de breton ? Ce serait excessif. Au Grand-Fougeray même, il existe dans le cimetière une croix qui rappelle par sa structure les calvaires de Basse-Bretagne. Avec son fût octogonal, ses personnages en ronde-bosse, ce n'est évidemment qu'un parent éloigné de la famille des grands calvaires bretons. Parent pauvre... parent tout de même !

Bain-de-Bretagne, coquette petite ville, est joliment située sur les bords d'un étang, entre deux collines. Au nord de Bain, au delà du Semnon, sinueux affluent de la Vilaine, se dresse une butte dont la formation a longtemps intrigué les géologues. Des fumées s'en échappent et les pierrailles qui la couvrent ressemblent étrangement à des scories volcaniques. Le Tertre-Gris — tel est le nom de cette butte — n'est pourtant point un danger pour ce paisible pays. Ce n'est qu'un gisement d'ampélites aux nuances variées qui fournit à l'industrie un excellent tripoli.

L'ascension est aisée et vaut d'être accomplie car, du sommet, on domine dans un joli panorama tous les bourgs environnants et la vallée du Semnon. Les hameaux sont nombreux; l'habitat est, en effet, extrêmement dispersé : c'est une des caractéristiques de l'Ille-et-Vilaine. Le regard se porte jusqu'au Sel et à Saulnières, deux villages dont le nom évoque le productif commerce qui s'y pratiquait jadis.

A Pléchatel, on aborde l'un des plus beaux passages de la vallée. Le calvaire, sur la place, présente des sculptures plus variées que celui du Grand-Fougeray. L'artiste, aussi naïf, a ajouté les saintes femmes et les douze apôtres le long de l'arbre monolithe de la croix. L'ensemble reste assez grossier.

Le charme de Pléchatel réside surtout en sa levée. Creusée au flanc de la colline qui porte le bourg, sur l'initiative d'un maire soucieux de donner en un hiver de disette du travail à ses administrés, elle permet d'accomplir une ravissante promenade au-dessus de la rivière. La Vilaine vagabonde en courbes gracieuses. En face de Pléchatel des bois touffus cachent l'église de Saint-Senoux perdue dans la forêt et abritent le château de La Molière. Les arbres s'inclinent jusqu'à la rivière. Plus loin, Messac avec ses carrières de lourds rochers et son port; de l'autre côté, entre des boqueteaux pointe la flèche aiguë de Bourg-des-Comptes.

L'on approche de Rennes : les belles propriétés se multiplient. Elles étaient avant la Révolution, les demeures de plaisance des conseillers au Parlement, de tous les gentilshommes de la province que leur charge obligeait à habiter la capitale de la Bretagne une partie de l'année : Le Boschet, dont le parc fut dessiné par Le Nôtre appartenait alors à Pierre de Lescouët; à La Grézillonaye séjournait la famille de Guichen; Bagatz, charmant logis caché dans un bois de buis recevait la marquise de La Vallière.

Des hauteurs de Bagatz on embrasse, sur la rive droite cette fois, un autre aspect de la vallée. Au premier plan le moulin du Boël, coiffé de son toit gris, est planté au milieu de l'eau. Ce site est célèbre; les peintres l'affectionnent. Bruyères jaunies, roches roses, masses vertes des arbres permettent un déploiement de savants coloris. Hélas ! l'industrie est venue abîmer ce décor pittoresque : le granit rose de Pont-Réan est une pierre de choix; on l'exploite, et des carrières profondes ont creusé la roche qu'enlève un bruyant Decauville.

A Pont-Réan on pénètre dans le bassin de Rennes. On suit désormais la Vilaine dans une plaine; on a franchi avant Pont-Réan la barrière qui fermait cette cuvette. Les eaux affluent sans rencontrer d'obstacle. Cuvette : l'expression convient à merveille et paraît particulièrement juste quand on se trouve sur les rochers de Saint-Samson qui surplombent Pont-Réan.

En contre-bas la Vilaine et ses affluents coulent sans bruit entre des prairies coupées d'arbres. Leur traîne argentée glisse au milieu de la campagne, apparaissant et se cachant tour à tour. Les minerais de plomb de Pont-Péan miroitent au soleil. Sur la ligne d'horizon les



LE CHÂTEAU DE CHÂTEAUGIRON.

tours des églises de Rennes et des nuages de fumée qui flottent dans l'air annoncent la grande ville. D'éclatants manoirs jettent une note gaie sur cet ensemble.

Pays fertile, riche, un des plus riches de Bretagne. Le bassin de Rennes cultive presque exclusivement blé et pommiers. La production en cidre est la plus forte de toute la province, et le beurre, les



LA PRÉVALAYE.
AILE DU CHÂTEAU ET LA
CHAPELLE.

œufs, le lait, renommés pour leur excellence, sont exportés par masses considérables.

Les fermes, en conséquence, sont cossues. Les paysans ne craignent pas leur peine. Ils emploient d'ailleurs des machines agricoles perfectionnées qu'ils achètent à Rennes où chaque année une importante foire-exposition les tient au courant des progrès les plus récents. Dans leur rude tâche, ils sont aidés par leurs épouses ou par leurs filles. Les femmes d'Ille-et-Vilaine valent les meilleurs valets de ferme; elles ne sont point belles, en général. Usées par ces durs travaux, leur visage abîmé par l'abus du cidre qui ronge les dents, elles sont vieilles avant l'âge et à vingt-cinq ans en paraissent souvent quarante. Elles ne sont pas coquettes; la catiole, petite coiffe haut perchée sur leurs cheveux qu'elles ramènent à l'arrière en un double bandeau serré dans une résille, n'est guère seyante; et leur « devantiau » noir ne les avantage pas. Mais elles sont courageuses, insensibles à la fatigue, aussi ardentes au gain que leurs époux. Elles ont contribué à la prospérité du pays.

De Pont-Réan à Rennes, quel que soit le chemin que l'on suive



LE MOULIN DU BOEL ET LA VILAINE.

(rivière ou grand'route), on est assuré de croiser maintes allées conduisant vers des châteaux. Les demeures les plus célèbres sont, au confluent du Meu et de la Vilaine, Blossac et, aux portes de Rennes, La Prévalaye.

La première fut reconstruite au XVIII^e siècle par Paul-Esprit de La Bourdonnaye, marquis de Blossac, un des bons intendants de ce siècle, émule des Turgot ou des Tourny. A Poitiers, dont il administra pendant plusieurs années la Généralité, il créa au-dessus du Clain ce magnifique parc qui porte justement son nom. La Bourdonnaye aimait les beaux jardins, les majestueuses avenues, les eaux-vives. Il en para son château de Blossac avec un goût très sûr.

Le manoir de La Prévalaye a une apparence moins majestueuse. C'est, au milieu des futaies, une simple demeure de campagne. Mais des souvenirs historiques s'y rattachent : quand en 1598 Henri IV vint en Bretagne, on sait qu'il reçut des Nantais un accueil assez froid, et c'est pourtant à Nantes qu'il signa le fameux édit; au contraire, il trouva chez les Rennais un enthousiasme qui ravit le Vert-Galant : « Voilà de belles clés, déclara-t-il aux échevins qui lui offraient respectueusement les clés de la ville, mais je préfère bien davantage celles qui ouvrent le cœur de ses habitants ! ».

Henri IV passa une semaine à Rennes et par deux fois chassa dans les bois de La Prévalaye. Il coucha même au manoir, dit-on. Au retour il s'arrêta dans une ferme qui existe toujours, se reposa sous un chêne (dont on montrait, il n'y a pas fort longtemps, les vénérables restes), but du lait et assista sous cet abri rustique à des joutes bretonnes. Anecdotes traditionnellement répétées dans les chroniques rennaises et qui témoignent de la belle humeur et de la familiarité enjouée du roi Henri.

Mais La Prévalaye rappelle également des événements moins plaisants : une trêve célèbre y fut signée entre Bleus et Vendéens en mai 1795. Elle fut aussi peu respectée d'un côté que de l'autre... La Prévalaye est aujourd'hui une des promenades favorites des Rennais car ce logis champêtre est tout près de la ville. Et remontant la Vilaine nous entrerons bientôt dans la capitale de la Bretagne.

Mais, avant de le faire, allons d'abord à deux lieues de la ville, vers l'est, jusqu'à Châteaugiron qui était jadis une seigneurie assez considérable. Le château reconstruit au XV^e siècle garde deux tours anciennes et une galerie haute. Cette forteresse défendait les abords de Rennes et dut résister à de nombreux assauts dont les ultimes lui furent donnés par le duc de Mercœur. Après un rude siège, le chef ligueur s'empara de la citadelle en 1592 et pendit sans merci le gouverneur et toute la

garnison. Ce brillant fait d'armes laissa longtemps dans le pays une impression d'horreur assez justifiée...

* * *

Il est des réputations tenaces contre lesquelles les faits eux-mêmes ne peuvent lutter. Parce qu'à la fin du XVIII^e siècle Bernardin de Saint-Pierre se rendant à l'île de France traversa Rennes et jugea la ville froide et morose, les écrivains et les auteurs de guides touristiques n'ont pas cessé de répéter ensuite que la capitale de la Bretagne était une ville sévère et dépourvue d'attrait.

Exagération d'autant plus regrettable que, depuis vingt ans, peu de cités en France se sont davantage transformées. Il est très vrai que pendant longtemps Rennes fut une ville morne, guère animée, sans perspectives. Mais on a couvert la Vilaine en masquant ce canal maussade par d'agréables jardins, le centre s'est modifié et Rennes ne mérite plus le traditionnel reproche.

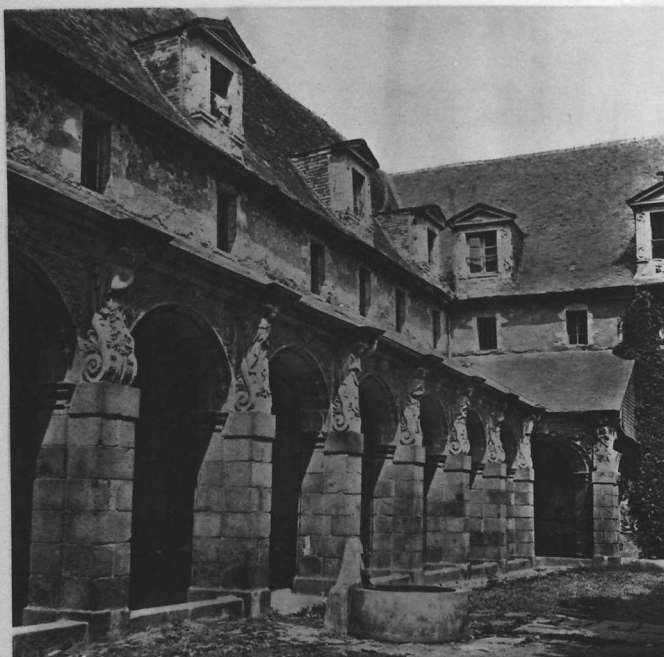
Toutes les voies ferrées qui desservent la Bretagne s'y croisent. Elle est devenue l'étape ordinaire des voyageurs désireux de parcourir la province. Aussi la ville s'est-elle beaucoup agrandie. Des immeubles neufs se sont élevés un peu partout, modifiant complètement l'aspect de certains quartiers. Quelques industries se sont même créées. Sans perdre le calme séculaire qui convient à une vieille cité parlementaire, Rennes connaît maintenant une certaine animation. Le chiffre de la population augmente d'ailleurs sans cesse : de 79.000 en 1914, il est passé à 98.000. Sans doute les rues principales gardent cet aspect rigide, dépourvu de pittoresque, qui caractérise les cités construites tout d'une pièce, dont les voies ont été en quelque sorte tirées au cordeau.

On sait en effet que le 22 décembre 1720, un menuisier de la ville, qui avait usé avec un peu trop de libéralité du cidre breton, mit le feu dans son atelier. Il habitait une rue où pullullaient les logis en bois : tout flamba et l'incendie, qui ravagea bientôt le quartier, dura six jours. « 100 morts, 850 maisons brûlées, 3.000 familles à la rue, une perte de 8.855.000 livres (estimation approximative), tel fut le bilan du sinistre » (Dupouy).

Deux architectes célèbres, Robelin, puis Jacques Gabriel, reçurent la mission de reconstruire la ville. Tâche imposante ! Il n'est pas donné tous les jours de dresser les plans et de bâtir une capitale. Les architectes s'acquittèrent habilement de leur mission. Rennes fut dotée de grandes artères, de places majestueuses. Mais les maisons en granit manquèrent

et manquent encore de beauté. La pierre du pays attriste singulièrement la ville.

Des premiers siècles de son histoire, Rennes n'a conservé qu'un

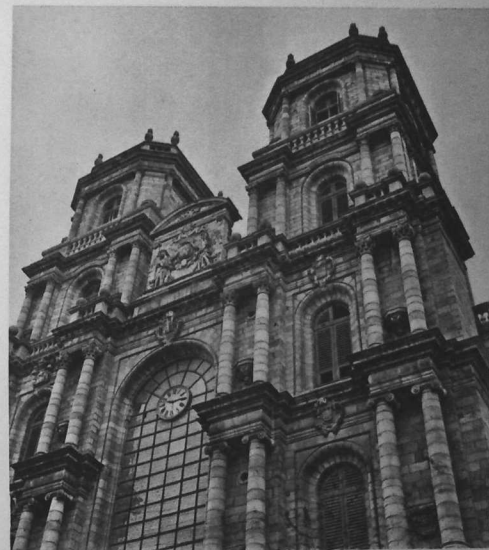


RENNES. ANCIENNE ABBAYE SAINT-MELAINE. LE CLOÎTRE (XVII^e s.).

très petit lot de monuments. On ne peut en être surpris. Jusqu'à la réunion à la France, sa dignité de capitale était restée assez nominale. Son titre même était contesté par des cités rivales. Les ducs préféraient Nantes : c'est cependant à Rennes qu'ils faisaient leur entrée solennelle par la porte Mordelaise. Celle-ci existe encore. Elle cache entre de vieilles maisons, près de la cathédrale, son arcade brisée. Les ducs traversaient la porte après avoir passé la nuit en l'abbaye de Saint-Melaine, alors

située hors des murs. Puis ils prêtaient serment et se faisaient couronner à la cathédrale.

Cette cathédrale de Rennes a subi bien des vicissitudes. Le monument actuel possède d'amples proportions. L'intérieur est lourd, trop doré. De l'édifice primitif rien ne subsiste. Il tombait déjà en ruines au XVI^e siècle. Les fondations de



RENNES. FAÇADE DE LA CATHÉDRALE SAINT-PIERRE (XVII^e s.). DÉTAIL.



la nouvelle cathédrale furent posées en 1541. Mais seul le rez-de-chaussée des tours date peut-être du milieu du XVI^e siècle. On admirera un superbe retable en albâtre, dans le style flamand : ce beau morceau sort d'un atelier anversois.

Saint-Melaine possède des parties plus anciennes : cette abbaye bénédictine fut fondée au VI^e siècle par un évêque de Rennes. L'église (aujourd'hui sous le vocable de Notre-Dame) garde quelques colonnes enga-

RENNES. PALAIS DE JUSTICE. PANNEAU DÉCORATIF À DROITE DE LA PORTE D'ENTRÉE.



RENNES. LE PALAIS DE JUSTICE (1618-1655).
Ancien Parlement de Bretagne édifié sur les plans de S. de Brosse.

gées du XII^e siècle. L'édifice appartient surtout au style gothique, mais il a souffert de telles mutilations que, dans l'ensemble, il présente peu d'intérêt. Les bâtiments monastiques furent reconstruits après un incendie au XVII^e siècle. La faculté de droit en occupe une partie. Les jardins de l'abbaye sont admirables; on les a transformés en promenade publique : c'est le Thabor auquel fait suite un joli Jardin des Plantes.

Le quartier le plus ancien entoure la cathédrale : seul il échappa à l'incendie de 1720. Quelques rues pittoresques contrastent par leurs détours avec la rectitude des autres voies de la ville. Elles sont naturellement bordées de vieilles maisons à pans de bois, à cariatides. Du Guesclin passe — mais cette tradition n'a rien de fondé — pour avoir habité l'une d'elles. Le connétable vint plusieurs fois à Rennes. Encore adolescent, il disputa sur la place des Lices de la cité un fameux tournoi d'où naquit sa réputation. Il retourna à Rennes, comme chef de guerre, lors des luttes entre Charles de Blois et Jean de Montfort; Rennes fut alors prise et reprise par les deux adversaires. En octobre 1356, le duc de Lancastre qui combattait pour Montfort assiégea la ville. Du Guesclin

résolue de la délivrer et parvint à se jeter dedans avec une petite troupe. Il tint pendant neuf mois. Lancastre le premier abandonna la partie.

C'est encore dans le quartier de la cathédrale que se trouve la chapelle de l'hôpital Saint-Yves. Humble sanctuaire à la vérité, mais le seul qui puisse rappeler à Rennes le gothique breton. Cette chapelle, à présent désaffectée, date du XV^e siècle.

Le 9 janvier 1489 la dernière duchesse de la Bretagne indépendante effectua son entrée dans la ville de Rennes. Anne n'avait que treize ans et une nuée de prétendants s'efforçait de la circonvenir. Le plus redoutable d'entre eux, Charles VIII, prétextant les clauses du traité du Verger (qui obligeait en effet l'héritière à ne se marier qu'avec le consentement du roi de France) accourut à Rennes en août 1491 et bloqua la ville. « La disette se fit bientôt sentir; pressée par tous, Anne se résigna. Elle vit Charles VIII. Ils ne se déplurent pas. Les fiançailles eurent lieu hors les murs, à la chapelle dominicaine de Bonne-Nouvelle. Le mariage fut béni le 6 décembre suivant au château du Verger. De grandes fêtes célébrèrent l'événement à Rennes » (Dupouy).

Ainsi Rennes participa étroitement au dernier acte de la liberté bretonne. Il est permis de penser que les habitants se félicitèrent hautement de cet épilogue, car il marquait pour eux la fin des luttes et donnait à leur ville la suprématie. Rennes profita particulièrement de l'annexion du duché. Le gouverneur, délégué du roi, en fit le siège de son gouvernement. Plus tard l'intendant y résida. Les états, assemblée des Trois-Ordres, continuèrent il est vrai à se tenir dans telle ou telle ville de Bretagne, sans résidence fixe. Mais la Commission Intermédiaire qui siégeait dans l'intervalle des sessions se réunissait à Rennes et, au XVIII^e siècle, c'est dans la capitale que les Etats s'ouvrirent le plus souvent.

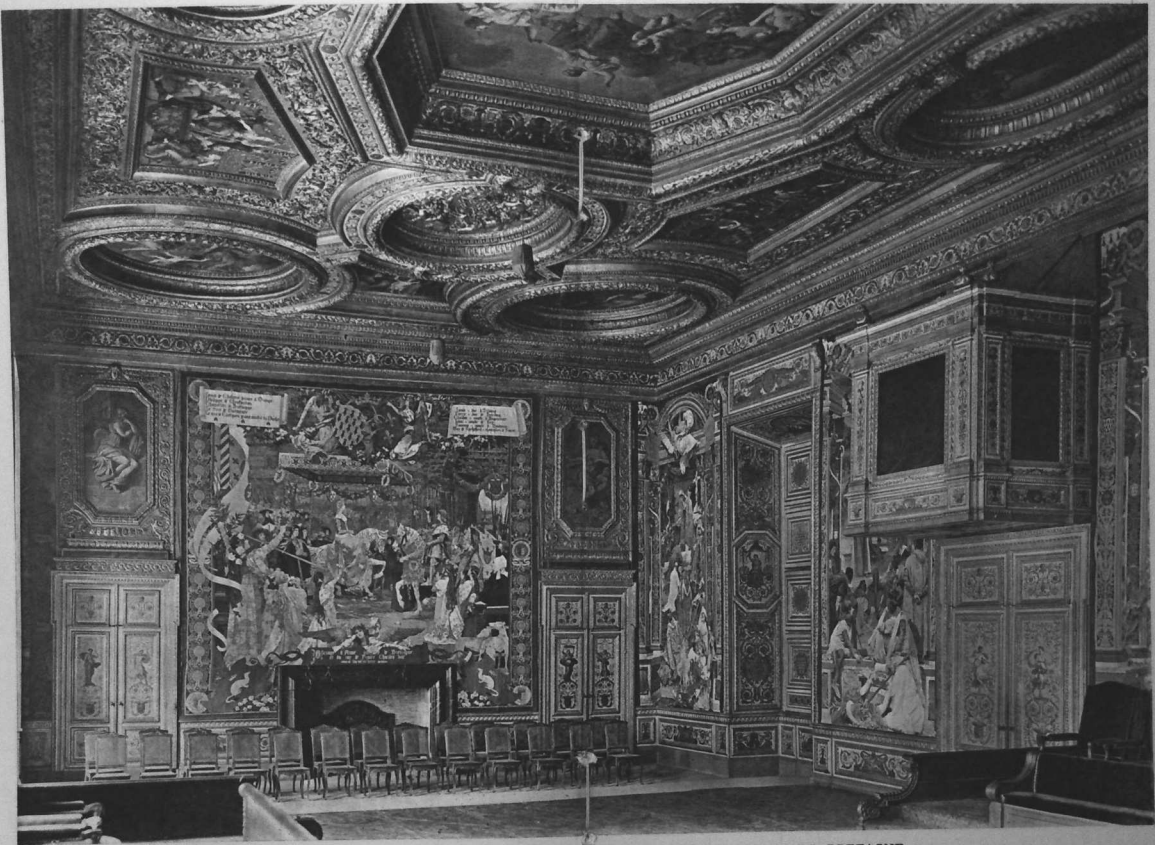
Enfin et surtout Rennes reçut le Parlement de Bretagne. La plus haute cour de justice fut réorganisée en 1559. Elle devait tenir ses assises alternativement à Rennes et à Nantes. Mais dès 1561 elle fut définitivement installée dans la première ville. Dès lors toute l'histoire de Rennes fut commandée par celle du Parlement qui, comme dans tout le reste de la France, entendit bientôt jouer un rôle politique.

Parce que, sous la Ligue, les membres du Parlement restèrent fidèles au roi, la ville ferma ses portes au duc de Mercœur qui dut l'assiéger et ne parvint jamais à l'emporter. Furieux, Mercœur tenta vainement de dresser à Nantes un parlement ligueur opposé au parlement royaliste. L'avènement d'Henri IV rétablit le bon ordre.

Mais le Parlement symbolisa ensuite l'esprit frondeur des Bretons obstinés; il résista avec acharnement aux édits qui, peu à peu, sup-

primèrent les vieilles libertés du duché. Pour passer en revue ces luttes, il faudrait retracer toute l'histoire de la Bretagne du XVII^e siècle à la Révolution.

Il était juste qu'un corps aussi puissant possédât une demeure digne de son éclat; en 1618 fut commencé, sur les plans de Salomon de Brosse, le majestueux palais dont la sobre ordonnance provoque l'admiration. Monument classique, couvert de hauts toits, percé de larges fenêtres. Il a subi depuis sa construction de notables modifications. Le spacieux escalier à double révolution qui se trouve aujourd'hui dans la cour intérieure, était jadis placé sur la façade et donnait accès à un balcon d'où l'on imagine volontiers les nobles



PALAIS DE JUSTICE DE RENNES. GRAND-CHAMBRE DU PARLEMENT DE BRETAGNE.
Boiseries de Pierre Maillé (1660), plafond de Coypel. Tapisseries modernes des Gobelins.

conseillers haranguant la foule. Le cas se produisit en janvier 1789. Mais on se les représente mieux encore, ces conseillers, dans la salle des Pas-Perdus au riche plafond caissonné et surtout en la magnifique Grand-Chambre où avaient lieu les séances solennelles. Le plafond de Coypel, les boiseries dorées des portes, les peintures s'harmonisent à merveille avec les Gobelins qui décorent maintenant cette salle. Et l'on songe à M^{me} de Sévigné qui, délaissant pour un jour les Rochers, aimait assister à ces séances dans ces charmantes loggias où, dérobées au regard des conseillers, les dames étaient admises.

Toutes les salles du Parlement, par leur richesse décorative, leur

luxueux ameublement, soulignent la haute estime en laquelle se tenaient les conseillers.

Le palais avait été achevé en 1655. Vingt ans plus tard, il devenait le centre des troubles graves connus dans l'histoire sous le nom de Révolte du *Papier timbré*. Les Bretons, prétextant les privilèges fiscaux que l'acte d'union leur avait concédés, refusaient de passer les actes publics sur un papier taxé par le roi. Les Rennais mirent à sac les bureaux de perception. Le Parlement les soutint; la révolte s'étendit à toute la province. La maladresse du duc de Chaulnes qu'irrévérencieusement on comparait à un animal peu gracieux envenima l'affaire. La répression qui suivit fut terrible. Toute une rue de Rennes fut détruite, les paysans branchés le long des chemins; et ces exécutions amenèrent sous la plume de M^{me} de Sévigné, amie du duc, une phrase d'autant plus malencontreuse qu'elle ne fut pas comprise. Le Parlement fut exilé durant quelques années à Vannes. Mais cette première incartade ne le corrigea pas. Lors de la conspiration de Pontcallec, il recommença sans plus de succès.

Les démêlés du procureur général La Chalotais avec le duc d'Aiguillon, commandant de la province, provoquèrent au XVIII^e siècle une crise non moins fameuse. Le procureur avait publié un compte-rendu sévère contre les Jésuites qui, depuis 1628, possédaient à Rennes le plus florissant établissement d'instruction de Bretagne. Ce collège comptait jusqu'à 2.800 élèves : « un monde », écrivit Chateaubriand, qui y fut élève. Le lycée occupe aujourd'hui l'emplacement de l'ancienne maison et les vastes dimensions de l'église Toussaints, sa chapelle, permettent de juger de cette affluence d'élèves. Le duc d'Aiguillon était partisan des Jésuites et le libelle du procureur ne lui fut pas agréable. Un conflit éclata. Toute la noblesse du pays se prononça pour La Chalotais. De nouvelles mesures financières exaspérèrent en outre le Parlement qui interdit le paiement des impôts. La Cour de Justice fut alors dissoute et remplacée par un bailliage, La Chalotais emprisonné. La lutte se poursuivit à Rennes où toutes les familles se brouillaient, se disputaient, s'entre-déchiraient suivant qu'elles étaient d'un parti ou de l'autre. Il ne fallut rien moins que l'avènement de Louis XVI et le rétablissement du Parlement pour calmer les esprits. Mais on a justement affirmé que ce long différend avait singulièrement affaibli l'autorité royale et préparé la Révolution.

Celle-ci connut au reste une de ses premières journées devant le Parlement en janvier 1789. Défenseurs de la noblesse et des privilèges se heurtèrent aux amis de la liberté conduits par le futur général Moreau



RENNES. HÔTEL DE BLOSSAC (1730) RUE DU CHAPITRE. L'ENTRÉE.

sur l'austère place dont les proportions symétriques encadrent si heureusement le Parlement. Cette place vient d'être intelligemment restaurée.

Les hôtels des robins, des conseillers, les luxueuses demeures qui abritaient l'Intendant, le Gouverneur et leurs auxiliaires foisonnent à Rennes. La noblesse bretonne avait accoutumé de posséder dans la capitale un logis où elle séjournait pendant la tenue des Etats ou la session du Parlement.



MUSÉE DE RENNES. DESSIN DE REMBRANDT.

La plupart de ces hôtels datent du XVII^e ou du XVIII^e siècle. Les mieux conservés sont l'hôtel de Blossac, résidence du commandant en chef de la province : le duc de Chaulnes y reçut M^{me} de Sévigné; l'hôtel de Cuillé, sur l'ancienne Motte, où se réfugia le Parlement en 1788, quand Brienne tenta de supprimer ces foyers permanents d'opposition. Dans

le même quartier, l'hôtel de Montboucher fut habité par La Chalotais; sur les Lices, l'hôtel de Molan; l'hôtel dit aujourd'hui d'Artillerie, où s'assemblait la Commission Intermédiaire des Etats...

A côté de ces

MUSÉE DE RENNES.
GEORGES DE LA TOUR.
LE NOUVEAU-NÉ.



J.-J. LEMORDANT. LA DANSE. DÉTAIL. PLAFOND DU THÉÂTRE DE RENNES

hôtels réputés, il en est bien d'autres dont l'extérieur ne paie pas de mine et qui étonnent par la magnificence de l'intérieur : larges escaliers de pierre ou de bois, où deux chaises à porteurs auraient aisément pu se croiser, plafonds caissonnés, boiseries sculptées : l'art classique règne dans la vieille cité parlementaire.

Il domine également dans la plupart des églises ou des abbayes. Seule l'église Saint-Germain appartient en partie au gothique flamboyant et conserve de beaux vitraux du xv^e siècle; les autres édifices constituent des types achevés de style Jésuite. Les façades où se marient les ordres antiques sont lourdes, l'intérieur est froid. Mais ces églises s'harmonisent bien avec l'ensemble de la ville.

On retrouve même harmonie à l'Hôtel de Ville dessiné par Gabriel,

construit entre 1739 et 1743 : deux hautes ailes entourent un pavillon central incurvé. Le beffroi qui domine le monument l'écrase de sa masse disgracieuse.

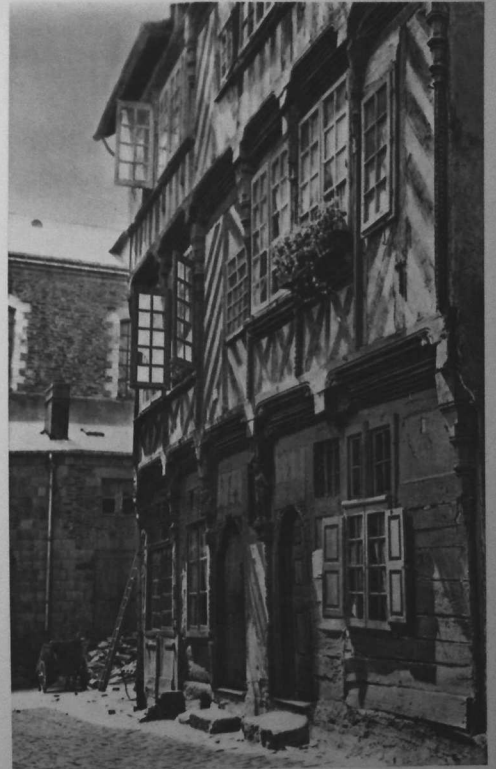
Grâce à un maire courageux, Rennes évita pendant la Révolution les méfaits de la Terreur. Leperdit — c'était le nom de ce magis-

RENNES. HÔTEL DE BLOSSAC. ÉTEIGNOIR À TORCHE.



trat — osa résister au farouche Carrier. Au vrai, si le représentant en mission avait parlé haut, Leperdit se serait sans doute incliné. Mais les habitants de Rennes intéressaient moins le proconsul que ceux de Nantes. Ces robins n'avaient point, dans l'exercice de leur charge, amassé fortune considérable. Leur pauvreté les sauva. Carrier préféra tourner ses foudres contre les négociants nantais. La Révolution passa sans éprouver beaucoup la ville. Il y eut

quelques épisodes sanglants, l'exécution des demoiselles de Renac, par exemple. Pendant les guerres Hoche fit de Rennes son quartier général. Il faillit même tomber rue Saint-Melaine sous les coups d'un assassin. Un tableau du musée rappelle cet incident.



RENNES. MAISON DE DU GUESCLIN.

L'Empire rendit à la ville ses prérogatives de capitale qu'elle n'a pas perdues depuis. Siège d'une Cour d'appel à laquelle ressortit toute la Bretagne, d'une Université florissante, d'un archevêché et, jusqu'à ces dernières années, d'un corps d'armée, Rennes est restée le centre administratif, judiciaire, religieux et intellectuel de toute la province. Nous avons déjà signalé le développement économique pris depuis quelques années par le chef-lieu de l'Ille-et-Vilaine.

Foires et marchés attirent et drainent le commerce de tout l'ouest. Cependant la ville manque d'industries considérables. Son arsenal militaire conserve une grande activité; quelques fonderies, quelques fabriques, de grosses imprimeries (des quotidiens régionaux qui rayonnent sur une douzaine de départements s'impriment à Rennes) ne suffisent pas à la transformer en cité industrielle.

Mais Rennes poursuit son rôle historique d'antan. Au milieu de ce bassin qui sert si excellemment de transition entre la Bretagne bretonnante et les provinces voisines, à la rencontre de groupes ethniques différents, elle mérite toujours son titre traditionnel de capitale.



RENNES. AU JARDIN DES PLANTES.



LES FORGES DE PAIMPONT.

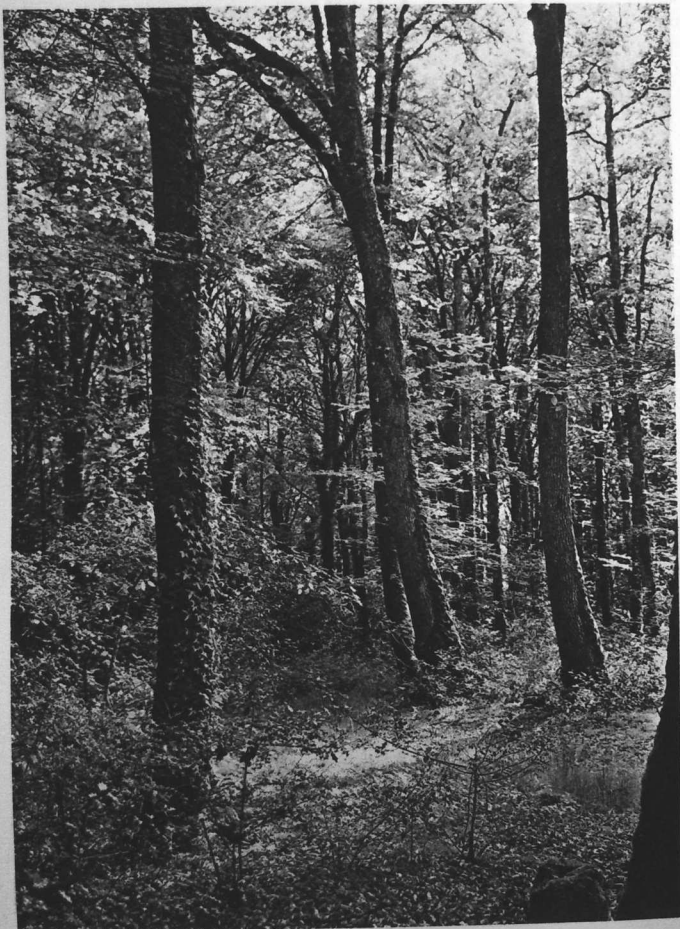
CHAPITRE IV

AUTOUR DE RENNES. — LA FORÊT DE PAIMPONT



LES environs de Rennes offrent des paysages agréables, mais monotones. La Vilaine coule au milieu des champs; le canal d'Ille et Rance monte vers Saint-Malo entre deux files de peupliers qui courent bien droits. Et toutes les bourgades peuplées de paysans enrichis ne possèdent que des maisons modernes et des églises neuves qui remplacèrent au siècle dernier les vieux sanctuaires.

LA MOTTE-BROONS. COLONNE COMMÉMORATIVE DE LA NAISSANCE DE DU GUESCLIN.



DANS LA FORÊT DE HAUTE-SÈVE.

Les plus beaux horizons autour de Rennes, c'est dans la forêt qu'il faut les chercher. Cette forêt encerclait au moyen âge presque tous les abords de la ville. Le défrichement a fait son œuvre et n'a laissé que quelques tronçons désignés de noms différents : forêt de Rennes (le plus épais), de Chevré, de Sévailles, de la Haute-Sève...

Ce massif immense était domaine personnel des ducs de Bretagne et ils aimaient à y venir chasser. Ils possédaient maints manoirs ; les communes situées à l'orée des bois ou même à l'intérieur de la forêt ont encore plusieurs hôtels de la Renaissance, rendez-vous de chasse des seigneurs, ou de vieilles chapelles.

Lorsque la Bretagne fut unie à la France, la forêt de Rennes devint forêt royale et, après la Révolution, forêt domaniale. Toutes les essences y poussent : chêne, hêtre, charme, tremble et bouleau. En forêt de Haute-Sève, certains chênes sont d'une magnifique venue. Des arbres de cent cinquante ans atteignent un mètre et demi de circonférence. Le point culminant de la forêt (cent onze mètres) est situé au lieu dit « mi-forêt ». Là, huit voies se croisent. Maison forestière, auberges incitent à la halte.

A l'extrémité de la forêt de Sévailles est située la petite ville de Saint-Aubin-du-Cormier : cette cité est de fondation ducal, exemple rare en Bretagne. En 1224 Pierre Mauclerc construisit là un fort donjon et octroya à tous ceux qui vinrent se fixer auprès du château une charte de franchise. L'acte fut solennellement ratifié par les seigneurs bretons. L'emplacement était bien choisi. Erigé à la faille d'un plateau qui domine le pays de Fougères vers la Normandie, le donjon pouvait surveiller de très loin l'approche d'un ennemi. Et de fait, la ville de Saint-Aubin-du-Cormier a étroitement participé aux destinées de la Bretagne. Dès 1231, elle arrêta une expédition dirigée par saint Louis contre son vassal félon. Le roi de France vainqueur un peu plus tard, remarqua fort bien l'intérêt stratégique de la citadelle et fit de son occupation temporaire une des clauses du traité de pacification qu'il signa avec Pierre Mauclerc.

Au moment des dernières luttes pour l'indépendance bretonne, Saint-Aubin fut enlevé d'assaut par l'armée française (1487). Un an après, les troupes royales se heurtèrent dans un combat décisif à celles du duc François II sur une lande voisine de la petite ville. La victoire resta aux Français et constitua l'épilogue de la résistance des Bretons.

Le donjon fut démantelé sur les ordres de Charles VIII. Il achève de s'écrouler lentement.

Après Saint-Aubin, on pénètre dans le pays de Fougères. Pour demeurer autour de Rennes, il convient donc de se diriger vers l'ouest. Cette région présente çà et là de grandes étendues, quelques hauteurs

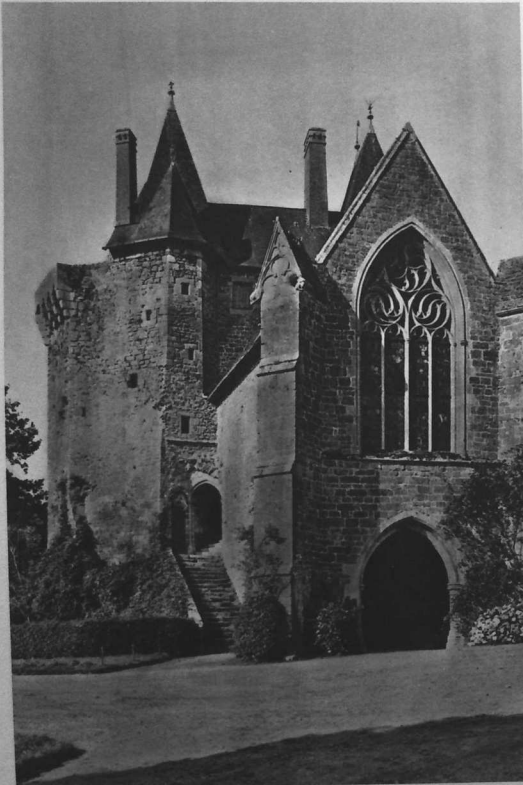
d'où l'on découvre les vallées et les bois. Les villages ont parfois (rarement) des églises anciennes; bien peu sont antérieures au XVI^e siècle. Quelques châteaux, Boisgeoffroy (qui est en ruines), Le Verger au Coq, furent construits à la fin de la Renaissance ou au XVII^e siècle. La plupart des propriétés sont modernes.

On croise à Saint-Médard-sur-Ille le canal d'Ille et Rance et l'on rejoint ensuite la route de Rennes à Saint-Malo. Et voici Hédé. Ce gros bourg est bien placé : une rude pente mène au sommet de la colline qui le porte.

L'église est en grande partie romane, assez bien conservée, mais pauvre. L'archéologue sera bien plutôt séduit par un sanctuaire voisin : celui des Iffs.

Hormis quelques grands édi-

CHÂTEAU DE MONTMURAN. LA CHAPELLE (XV^e SIÈCLE).



LES IFFS. L'ÉGLISE (XV^e SIÈCLE).

fices qui se rattachent d'ailleurs aux écoles d'architecture des régions limitrophes (Anjou, Poitou ou Normandie), la Haute-Bretagne ne possède pas — on a déjà pu le constater — cette richesse monumentale, orgueil des Côtes-du-Nord ou du Finistère; l'art breton est essentiellement un art bas-breton. Et pourtant cette petite église des Iffs est comparable aux monuments du Trégor ou de la Cornouaille. Sa flèche pointue s'orne d'arcades au cintre brisé; une galerie ajourée entoure le clocher. L'ensemble date du XV^e siècle, de la belle époque du style breton. Cet édifice assez modeste et qui arrêterait peu le regard s'il était situé cinquante lieues plus à l'ouest, vaut surtout par une admirable suite de verrières du XVI^e siècle. Le pays de Rennes a de toute antiquité produit des vitraux. N'a-t-on pas recueilli le souvenir de ce

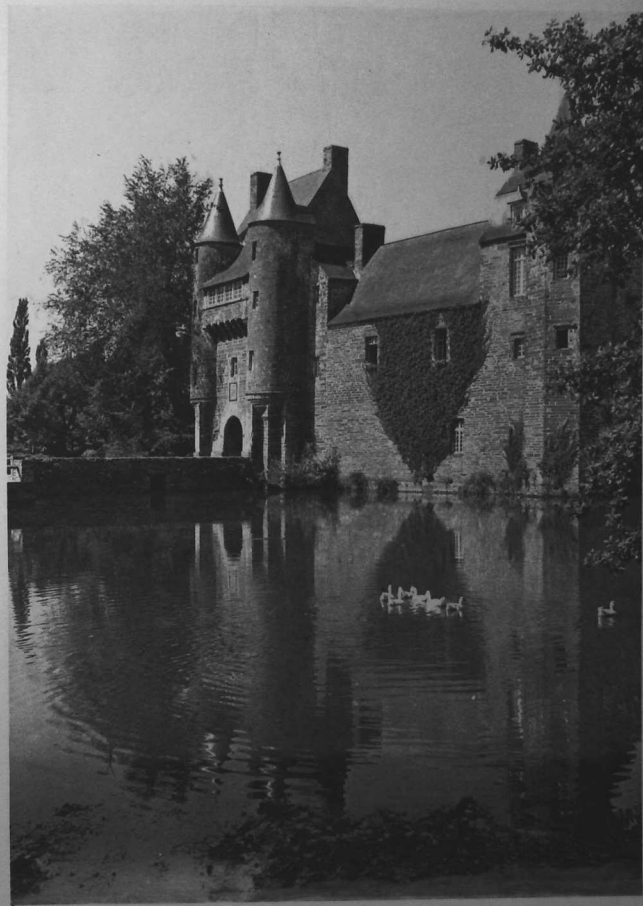
moine Valère qui, dès 1060, travaillait pour l'abbatiale Saint-Melaine ? Cet art ne s'était pas perdu et il existait au XVI^e siècle autour de Rennes de florissants ateliers. Les églises voisines des Iffs, Saint-Symphorien, Saint-Gondran, Vignoc, possèdent de bons spécimens de leur production. Mais c'est aux Iffs qu'on en peut apprécier toute la perfection. Ces neuf verrières sont d'une éblouissante variété de coloris.

Dans la même commune des Iffs s'élève sur une éminence le château de Montmuran qu'illustra Bertrand Du Guesclin. Le vaillant Breton y fut en effet armé chevalier après une nuit passée en prières dans la chapelle (1354). Du Guesclin venait d'emporter de haute main la forteresse qu'avaient conquise des routiers anglais. Un peu plus tard, il épousa Jeanne de Laval dans cette même chapelle qui malheureusement a été fort abîmée par un incendie il y a quelques années. Elle a été assez bien restaurée. Cependant la grande entrée du château, les tours fortifiées (dont l'une paraît du XII^e siècle) donnent encore à cette citadelle féodale un redoutable aspect. Le site est impressionnant : forêt touffue, rochers à pic et, au bas de l'enceinte, étang aux eaux dormantes. N'est-ce pas là un paysage romantique à souhait ? De fait, Combourg n'est pas bien loin...

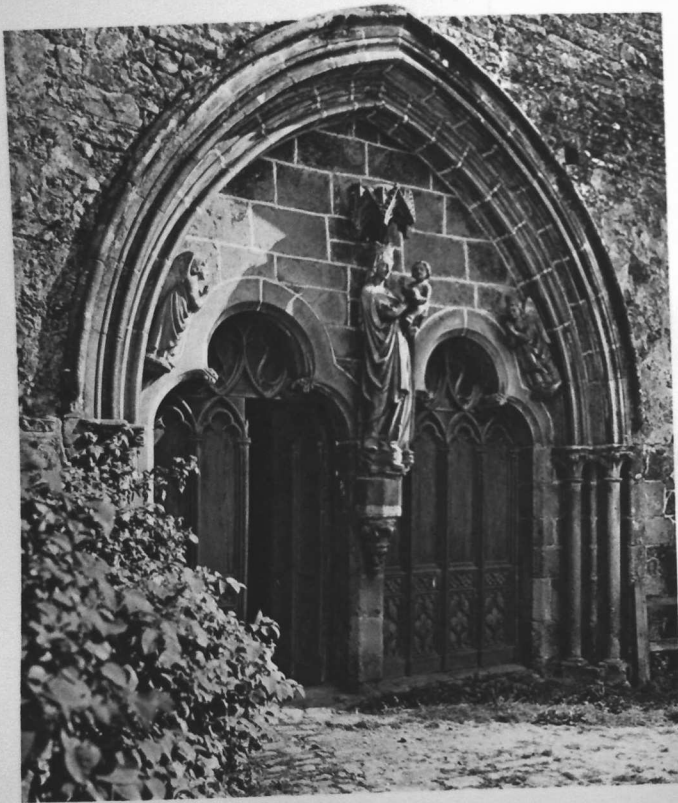
Après Bécherel le pays se transforme insensiblement : on passe dans les Côtes-du-Nord. Les vallées se font plus sauvages, plus resserrées. Des calvaires à personnages apparaissent dans les cimetières : celui de Médréac n'est pas encore très fouillé. Sur le territoire de cette commune est situé un des plus beaux alignements mégalithiques de la région. De grands personnages furent seigneurs de ces paroisses : voici Caradeuc, château du procureur général La Chalotais, plus loin le berceau de la famille de Saint-Pern ou encore celui du célèbre Beaumanoir, le chevalier du combat des Trente.

Caulnes est arrosé par la Rance qui coule déjà dans une vallée profonde. L'aspect boisé du paysage s'accroît. On approche du comté de Penthièvre. Les églises sont plus intéressantes. Celle de Trémeur est entourée d'un ossuaire et flanquée d'un porche de bonne facture. Celle de Caulnes a des parties romanes; Yvignac également, près de Broons.

A La Motte-Broons naquit en 1321 Bertrand Du Guesclin. Aîné d'une famille de dix enfants, il causait le désespoir de ses parents par sa laideur, son caractère grognon, son goût inné des coups et des combats. Mais ce goût, comment ne l'eût-il pas contracté sur cette terre où les routiers anglais et bretons se guerroyaient sans trêve ? Bertrand fit ses premières armes dans la région, à Dinan, à Rennes, à Montmuran,



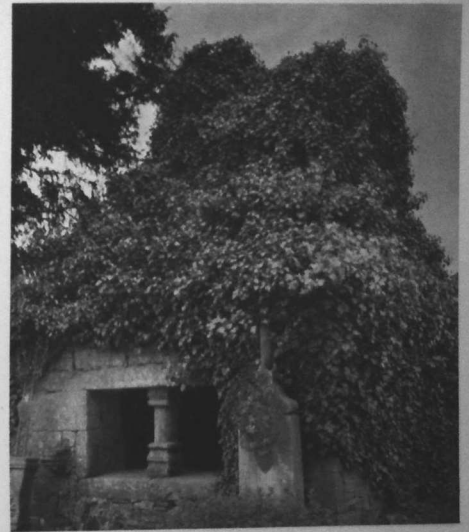
À LA LISIÈRE DE LA FORÊT DE PAIMPONT, LE CHÂTEAU DU TRÉCESSON (XV^e s.).



PAIMPONT. PORCHE DE L'ÉGLISE (XIII^e s.);
AU TRUMEAU, LA VIERGE FOULANT AUX PIEDS LE DRAGON.

autour du sol natal. Bien avant la Révolution, le château de Bertrand était entièrement démoli. Pour honorer le grand capitaine, le conseil général des Côtes-du-Nord fit élever sur son emplacement en 1840 une colonne de granit.

Une route d'une vingtaine de kilomètres ramène à Saint-Méen, soit directement, soit en passant par Merdrignac, ce qui permet de traverser Saint-Launeuc et l'austère forêt de La Hardouinais. Saint-Méen doit son nom au fondateur d'une puissante abbaye qui vivait au VII^e siècle. Enrichie par les dons des rois de Bretagne et spécialement par les libéralités



TRÉMEUR. L'OSSUAIRE.



de Judicaël qui y vint mourir, le moûtier prospéra. L'église, fort abîmée, est surmontée d'une tour aux baies romanes. A l'intérieur, des colonnettes sont également terminées par des chapiteaux romans. Le corps du cénobite est conservé dans une châsse du XIV^e siècle. Plusieurs pierres tombales gisent près de l'église. Quant aux bâtiments de l'abbaye qui furent reconstruits au début du XVIII^e siècle, ils ont été, après la loi de séparation, partagés entre une quarantaine de familles et se trouvent maintenant délabrés et en piteux état.

CAULNES. STATUE DE SAINT PIERRE EN PAPE.
GRANIT SCULPTÉ.

Le bourg possède quelques vieux logis et une croix à personnages d'une sculpture assez gauche.

La campagne environnante est agréable : des étangs poissonneux, des boqueteaux, des vallées entourent Saint-Méen. Le Meu qui naît non loin de La Hardouinais traverse l'étang du Loscouët et sans se presser, musant à travers les prés, se dirige vers Montfort où il s'unit au Garun.

Montfort-sur-Meu s'appelait jadis Montfort-la-Cane. Ce dernier surnom rappelait une curieuse légende. Au moyen âge — au moins en des temps très reculés — un seigneur cruel (naturellement) s'était emparé d'une belle jeune fille avec l'évidente intention de la mettre à mal. Pour vaincre la résistance de sa victime, il l'avait enfermée dans un gros donjon — peut-être celui-là qui domine encore la petite cité. La malheureuse, pour se soustraire aux outrages de son ravisseur, supplia saint Nicolas de la sauver. Aussitôt, elle fut transformée en cane et disparut par la fenêtre. Et depuis ce temps, et pendant plus de trois cents ans, on vit chaque année une cane escortée de ses canetons voler le jour anniversaire du miracle jusqu'à l'église et déposer sur l'autel de saint Nicolas un de ses petits en témoignage de reconnaissance. Chateaubriand a raconté cette surprenante aventure dans les *Mémoires d'outre-tombe*.

Est-ce la proximité de Brocéliande ? Les légendes, les traditions s'épanouissent dans toute cette région. Maintenant encore les jeunes époux ne manqueraient jamais d'aller au jour de leur mariage danser dans la forêt de Coulon autour du *chêne au vendeur* devant lequel s'effectuaient autrefois les adjudications des coupes de bois. Et les fées se sont longtemps promenées dans tous les environs.

Pour qui aime la marche, que de plaisantes promenades sur les bords du Meu ou du Garun. On peut aller vénérer les reliques de saint Léry qui dorment en une originale petite église du xv^e siècle assez peu connue. On peut aller à Mauron où Jeanne de Montfort en 1352 vainquit Charles de Blois dans un combat meurtrier. On doit surtout aller visiter la forêt de Paimpont.

Brocéliande, où se déroula le cycle prestigieux des romans de la Table Ronde ! Brocéliande, le domaine du roi Arthur, de l'enchanteur Merlin et de Viviane, la gracieuse fée qui venait mirer sa jolie silhouette dans les eaux endormies des étangs ; voilà donc les derniers restes de l'illustre forêt.

La forêt de Paimpont occupe aux lisières de l'Ille-et-Vilaine et du Morbihan près de huit mille hectares. C'est encore — et malgré des coupes

répétées qui ont créé çà et là de larges trouées — la plus étendue des forêts de Bretagne, la « Mère Forêt », comme on l'appelait. Des propriétaires l'exploitent, abusivement peut-être. Mais elle a gardé encore, en dépit de ces saignées, quelques beaux arbres.

La forêt des beaux arbres... Écoutons Le Goffic qui lui a consacré son dernier ouvrage : « Les hêtres, les chênes sont avec les pins les essences dominantes de la forêt. Elle a aussi en abondance des trembles, des bouleaux au tronc d'argent. Dans le sous-bois le plus souvent inextricable, vrai maquis où se cachent, non des bandits, mais des sangliers et des chevreuils, c'est une profusion bien bretonne de houx, de genêts, de fougères, de bruyères, de ronces, d'ajoncs. La fleur jaune des ajoncs répand autour des roches violettes ou roses sa fine odeur de pêche, l'aubépine son odeur d'amande amère ».

Quelle exaltante description ! Mais Brocéliande n'est pas qu'une forêt sauvage, une émanation de la saine nature : au bord des étangs, des châteaux s'élèvent encore. Leur nombre a diminué, car il a fallu, depuis qu'en lisière de la forêt on a créé un des plus vastes camps militaires de l'ouest, abattre pour permettre le tir, bien des manoirs, bien des villages.

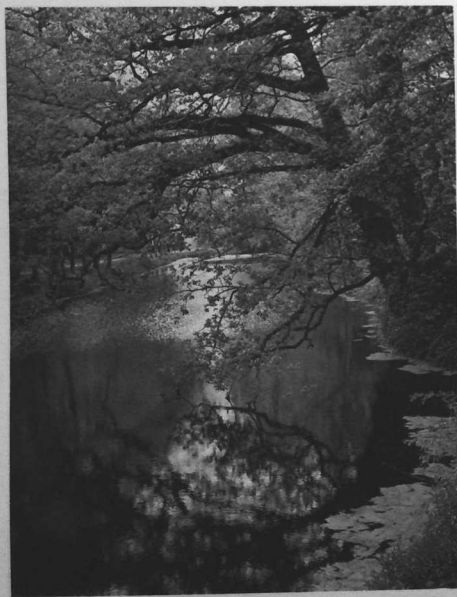
Mais voici, en Tréhourentec, La Rue-Neuve, élégant logis aux tourelles d'argent. Voici près de Concoret, le château de Comper édifié au confluent de trois étangs. Ce château-là participa étroitement à l'histoire de la forêt. Les *Usements de Brocéliande* furent rédigés en ses murs. Au xvi^e siècle, il appartient à la maison de Coligny ; un frère de l'amiral y organisa le préche ; sans grand succès auprès des fidèles de Saint-Méen ou de Saint-Léry. Trécesson, dans un autre coin, date du xv^e siècle. L'intérieur est décoré de belles boiseries de chêne.

La petite commune dont la forêt porte le nom, Paimpont, est aussi sur les bords d'un étang. Son église, jadis abbatiale, est un monument du xiii^e siècle qui possède également des boiseries sculptées et surtout un magnifique Christ d'ivoire, œuvre de quelque moine de l'abbaye, parfait dans le détail et la recherche de l'expression. Ce moine-là était un maître.

A une lieue de Paimpont, les Forges ressemblent à un village d'opéra-comique. On y travaillait jadis le fer : il ne reste plus aujourd'hui que quelques ouvriers, mainteneurs de la tradition.

Les charbonniers disparaissent, et les autres industries du bois ne nourrissent plus leur homme. N'évoquons pas la production de la toile. Il y a beau temps que les tailleurs de lin ont cessé d'approvisionner les fabricants de Bretagne et de France.

La forêt se dépeuple d'ailleurs. Brocéliande ne conservera plus bientôt que ces hôtes traditionnels, les génies et les fées; farfadets et lutins peuvent dès maintenant danser en rond autour des étangs, ils ne risquent plus d'être troublés dans leurs jeux. Si la malicieuse Viviane se plaît à enfermer son amoureux dans le Val sans Retour, un garde forestier ne viendra pas délivrer l'imprudent. Protecteur tutélaire de Brocéliande, Merlin restera le maître incontesté de cette forêt où la vie moderne n'a pas accès.



L'ÉTANG DU HAUT-BOIS PRÈS DE RENNES.



LA MOISSON À GUÉHENNO.

CHAPITRE V

PLOËRMEL ET LE MORBIHAN



Les pointes extrêmes de la forêt de Paimpont pénètrent dans le Morbihan. Et bientôt, aux champs couverts de pommiers, aux riches cultures succèdent des terres plus ingrates. La lande apparaît, semée seulement de touffes d'ajoncs; quelques sapins frileusement groupés coupent l'horizon. On sort de la forêt par Concoret ou par Tréhorenteuc, petit village aux maisons de bois, auprès duquel s'amoncellent de lourds

À MALESTROIT. POUTRE SCULPTÉE.

rochers. A Néant, on atteint la vallée de l'Yvel qu'il fait bon suivre.

L'Yvel descend sans hâte vers l'étang au Duc. Sa vallée, peu profonde, est parfois bordée de croupes rocheuses aux côtes dénudées. Mais le plus souvent landes et sapinières l'entourent. Des rideaux de peupliers longent le cours d'eau. Les prés sont clos de haies d'où émergent des chênes aux troncs drapés de lierre. L'Etang au Duc est, au voisinage de Ploërmel, une large nappe d'eau longue de près de quatre kilomètres, large de huit cents mètres. De beaux arbres ceignent ses rives.

Avant d'entrer à Ploërmel, on ne manquera pas d'admirer au Vieux Bourg de Taupont un bel exemple d'architecture bretonne. La petite église de Saint-Golven est précédée d'un porche délicatement décoré. Un vieux calvaire à personnages veille à l'entrée de cette église de pur style flamboyant.

Ploërmel, ville minuscule par sa population (cinq à six mille âmes), sans industrie, sans communications aisées, est riche d'un passé lourd d'histoire. Et cette richesse surprend un peu. On a peine à penser que les ducs de Bretagne découvriraient tant de charmes à ce séjour.

C'est que, depuis l'époque où le bon ermite Armel, fondateur de la ville, défrichait les abords de son ermitage, terrassait les dragons qui se promenaient en liberté dans la forêt voisine et faisait jaillir du sol de miraculeuses fontaines, le caractère de Ploërmel s'était assez peu modifié : elle restait perdue au milieu des bois, toute proche de Brocéliande la giboyeuse, et sans doute les ducs, grands chasseurs, prenaient-ils plaisir à venir courir non plus les dragons, ni même les loups, mais le cerf et le sanglier dans les fourrés de la forêt.

Ploërmel était leur rendez-vous de chasse. Et puis ils s'y sentaient en sécurité. Rennes, Nantes, grandes villes certes, mais villes frontières, immédiatement menacées par les guerres. Ploërmel, dans sa forêt, semblait inaccessible. Les ducs y connaissaient le repos, la tranquillité.

Et c'est bien l'impression que laisse, dans une petite rue de l'ancienne ville close, cette maison où traditionnellement habitèrent jusqu'au xv^e siècle les ducs de Bretagne. Ah ! ce n'est pas un logis luxueux, pas même un manoir. C'est la bonne demeure campagnarde où l'on devine les larges cheminées accueillantes, les solives robustes sous lesquelles on aimait à se réfugier près d'une table bien garnie après une rude journée de chasse.

A cette faveur des princes bretons, Ploërmel dut surtout sa magnifique église.

Commencé en 1511, l'édifice appartient encore dans son ensemble au gothique flamboyant. Et cependant dans le grand portail nord

(1533) (1), la Renaissance s'annonce. Ne lui appartiennent-ils pas ces motifs de sculptures assez rabelaisiens qui ornent un des contreforts voisins de ce porche ? Les ducs Jean II et Jean III avaient voulu être enterrés dans le couvent des Carmes que le premier avait fondé. Mais leur mausolée fut transporté après la Révolution à l'intérieur de l'église : c'est le monument classique de marbre noir, avec les gisants de marbre blanc, en tenue de guerriers : baudrier, cuirasse, et les mains jointes dans l'attitude du repos. De splendides verrières, la plupart du xv^e siècle, ferment les baies. Le vitrail à cette époque n'est plus que du verre peint, de l'imagerie. Mais les coloris restent chauds, chatoyants. Les scènes se lisent sans peine : la vie de saint Armel, l'arbre de Jessé. Qu'ils soient ou non sortis d'un atelier local, ils sont l'œuvre d'un maître verrier en pleine possession de son métier.

Le couvent des Carmes, plusieurs fois détruit et relevé, date principalement du début du xvii^e siècle. Les Etats de Bretagne s'y réunirent plusieurs fois. Etre enterré dans la chapelle du monastère (où reposaient deux ducs de Bretagne) constituait un honneur recherché. Quelques tombeaux demeurent dans la cour du cloître que l'herbe folle envahit : celui du sire de Montauban et de sa vertueuse épouse. Anne du Chastelier, toute duchesse qu'elle fut, est représentée avec une coiffe tombante : n'était-ce pas l'ajustement ordinaire de toutes les femmes, des princesses comme des paysannes ?

La vieille ville de Ploërmel renferme maints couvents, certains antiques, d'autres plus modernes, comme l'école des Frères, fondée par l'abbé Jean de Lamennais. Des maisons de la Renaissance, avec de plaisantes sculptures de bois ou de pierre semblent au long des rues ranimer tout le passé de la Bretagne.

Ce passé, il paraît plus vivant encore à deux lieues de Ploërmel sur la route de Josselin. Au détour du chemin, sur une large esplanade verdoyante s'élève, haute de treize mètres, la pyramide commémorative du combat des Trente (26 mars 1351). Pendant la guerre de Succession de Bretagne, une trêve avait été signée entre les deux partis : Montfort et Blois. Le pacte laissait les villes à ceux qui les occupaient au moment de la signature. Ploërmel était alors tenue par un gouverneur anglais, Bemborough, le Bembro de la chronique, tandis que Josselin était gardé par un seigneur breton, Beaumanoir. Les Anglais durant la trêve se conduisaient comme en pays conquis : pillages, exactions... Beaumanoir résolut de châtier les coupables. Il proposa à Bemborough une joute où

(1) Cf. WAQUET, *L'Art breton*, tome II, p. 20.

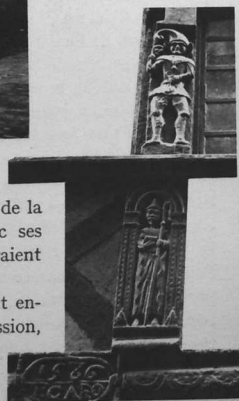


PLOËRMEL. LA MAISON BIGARRÉ.

Les trois tours massives se dressent au-dessus de la rivière : c'est bien la forteresse féodale, avec ses baies étroites et son chemin de ronde qu'égaient seulement quelques lucarnes enjolivées.

Pourtant l'antique château des Rohan fut entièrement reconstruit après les guerres de Succession,

PLOËRMEL. MAISON DES MARMOUSETS,
RUE BEAUMANOIR. DÉTAIL.



trente des siens rencontreraient trente Bretons. On sait la suite et comment, après un combat acharné, Jean de Beaumanoir remporta la victoire malgré de cruelles blessures. « Bembro » fut tué. Quelques rares Anglais survivants furent emmenés prisonniers.

Il est bon d'aborder Josselin par la vallée de l'Oust canalisé. La masse du château surgit, formidable de rudesse, de solidité sur son roc abrupt.



PLOËRMEL. CLOÏTRE DU COUVENT DES CARMES (1604) ; AU CENTRE, TOMBEAU DU SIRE DE MONTAUBAN ET DE SA FEMME.



PLOËRMEL. ÉGLISE SAINT-ARMEL. DÉTAIL DU PORTAIL NORD (1533).
Aux vantaux des portes, les apôtres; sur les piédroits, les vertus; aux voussures, anges portant des banderoles; dans les écoinçons, scènes de la vie du Christ.

au cours du XVI^e siècle, et seules les bases des tours remontent à l'édifice primitif. Mais la citadelle entre dans l'histoire dès le haut moyen âge. Elle coupait les routes qui unissaient le nord au sud de la Bretagne. La valeur de Josselin augmenta quand Olivier de Clisson en fit l'acquisition en 1370. Le connétable, possesseur de cette seigneurie située au cœur même du duché, se sentit alors de taille à braver le duc lui-même. Ses démêlés avec Jean IV ne tournèrent pas toujours à son avantage.

Olivier de Clisson mourut à Josselin en 1407. Il voulut être inhumé

en cette collégiale de Notre-Dame du Roncier qu'il avait enrichie et tint à posséder une belle tombe auprès de sa femme Marguerite de Rohan, « avec leurs figures en images représentées ». Suivant leur désir, les deux époux dorment côte à côte. Il a gardé sur lui son armure de connétable; à ses pieds, un lion est couché, emblème de vaillance; aux pieds de Marguerite veille un lévrier, symbole de fidélité.

Jean II de Rohan, héritier d'Olivier, restaura le château. La fière maison n'a jamais cessé depuis le XV^e siècle de posséder Josselin. Les tours édifiées au temps du Connétable, le donjon même, manquaient un peu trop de confortable. Toute l'opulence de l'une des plus antiques maisons de France, de celle-là qui affirmait orgueilleusement

*Roi ne puis, prince ne daigne
Rohan suis*

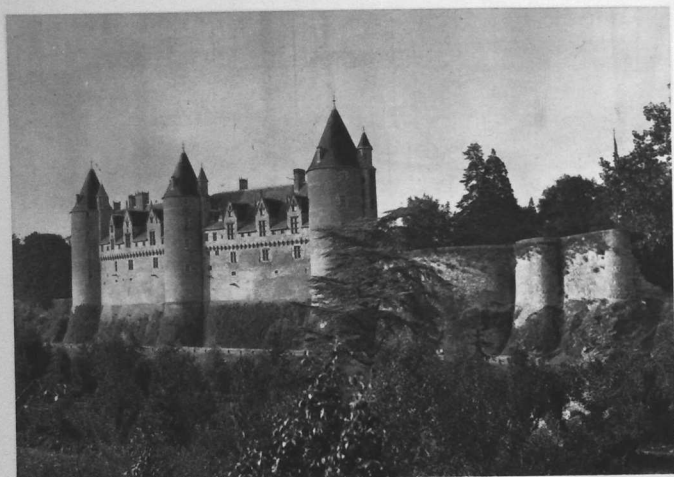
éclata alors dans cette façade intérieure due à Jean II. On avait pris pour exemple le château de Nantes. Le modèle fut vite dépassé. Et, avec une incomparable magnificence, le sculpteur ouvra le granit aussi aisément que le plus friable tuffeau. C'est un enchevêtrement de pinacles à crochets, de fleurons, de spirales, d'une grâce, d'une finesse exquises, un joyau de ciselure où dominent les deux lettres A P, la devise « A Plus » de cette famille aîtière.

La petite ville serre ses maisons autour du château, sur la colline et au bord de l'Oust, maisons rustiques et plaisantes, dans des ruelles facilement encombrées. De toutes les églises que possédait Josselin, seule subsiste en son intégrité Notre-Dame du Roncier, née de cette jolie légende de la ronce au pied de laquelle un pauvre laboureur découvrit une statue de la Vierge. Elle appartient au gothique breton qui a dispensé dans le porche toute sa richesse décorative. A l'intérieur, outre le tombeau du connétable et plusieurs vitraux, on admirera une grille en fer forgé due à un ferronnier josselinais.

De Josselin à Malestroit, la vallée de l'Oust est bordée de peupliers. Le canal coule lentement entre des collines aux inclinaisons assez faibles.

Les bois alternent avec la lande. La route continue à descendre pour rejoindre la vallée à Malestroit. De la grande route, ce chef-lieu de canton ne paraît pas digne d'un arrêt. Maisons et fermes banales, pont moderne sur l'Oust, quelques minoteries... rien de très séduisant. Mais si l'on pénètre à l'intérieur de la ville dans des petites rues aux logis vieillots, la déception s'évanouira.

Malestroit eut, en effet, l'honneur d'avoir rang parmi les neuf grandes baronnies de Bretagne. Et cette bourgade qui avait deux mille

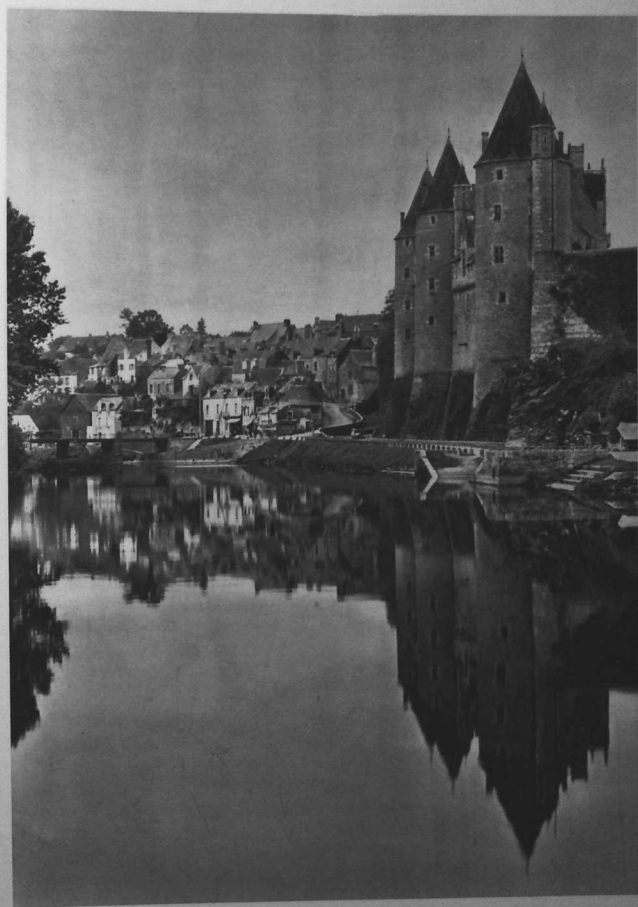


JOSSELIN. LE CHÂTEAU VU DU SUD-OUEST (XIV^e-XV^e s.).

âmes au moment de la Révolution et n'en compte plus qu'un millier, avait — en vertu de ce titre — droit de députer aux Etats, possédait un subdélégué, une Communauté de ville et deux paroisses.



PLOËRMEL. MAISON DES MARMOUSETS. DÉTAIL.



JOSSELIN. LE CHÂTEAU ET LA VILLE VUS DES BORDS DE L'OUST.

gueule à neuf besants d'or et le nombre inusité de ces besants, représentatifs en langage héraldique, de monnaie dûment nombrée, leur avait fait adopter pour devise cette phrase : *Quae numerat nummos, non male stricta domus, la maison qui compte ses besants n'est pas mal à l'étroit*, calembour facile sur le nom, peu alléchant on doit l'avouer, de leur baronnie.

Les ruelles étroites — comme le nom de la ville — aboutissent à la place du Bouffay où des maisons du XVI^e siècle ont été ornées de ces sculptures gaillardes qui plaisaient tant à nos ancêtres : une truite y file, un lapin y mène grand train et le bonhomme Malestroit tire les cheveux de son épouse et lui caresse l'échine de son bâton.

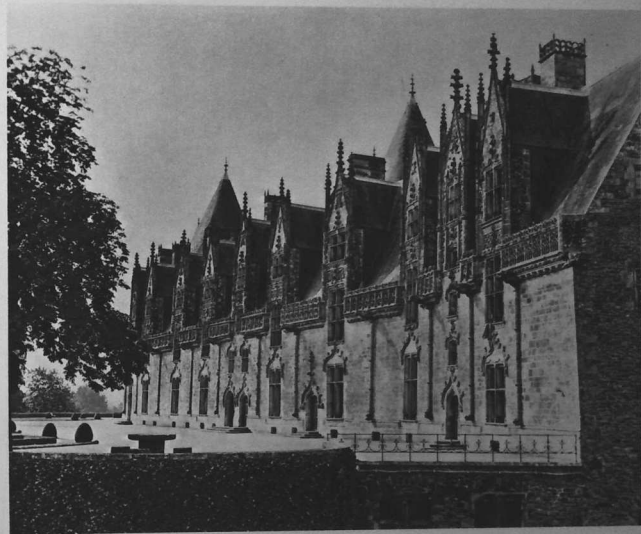
L'église Saint-Gilles est du XV^e. Le porche latéral a reçu d'assez fines sculptures que le temps n'a malheureusement pas respectées. On y voit les symboles évangéliques, mais les gens de Malestroit, négligeant l'ange, le lion et l'aigle, ont adopté le bœuf et brodé autour de son épaisse silhouette toute une légende où saint Hervé intervient pour sortir de l'ornière le char embourbé d'un cultivateur qui l'avait invoqué.

De l'église de la Madeleine, ancien prieuré de Saint-Gildas-de-Rhuis, ne subsistent que les murs extérieurs et la façade en ruine. La vallée de l'Oust à Malestroit devient plus tourmentée. La rivière coule entre des coteaux couverts de forêts touffues; on approche des landes de Lanvaux en se dirigeant vers Rochefort-en-Terre.

Laissant le canal s'en aller vers Redon, il faut gagner ce vieux bourg, un des plus caractéristiques de la Haute-Bretagne, de toute la Bretagne même.

A cause de son site : on a qualifié ce coin de Suisse bretonne. La comparaison n'est pas tellement outrée. Entre les gorges resserrées des deux vallées de l'Arz et du Creuzon, les maisons du village se glissent le long d'un roc escarpé. La route, pour y accéder, monte en lacets avec des virages aigus qui rappellent les pays montagneux. Les bois, les landes violettes, les hauts rochers bruns et rouges pressent Rochefort de tout côté : c'est l'extrémité d'une chaîne de collines schisteuses (d'où la teinte brunâtre de la roche). On comprend que cette position ait, de bonne heure, séduit par son isolement. Au sommet de la colline, commandant le bourg et la seule route qui y aboutissait alors, un château fut bâti, véritable nid d'aigle défiant les assaillants. Possédé par les seigneurs de Rochefort, il passa ensuite aux Rieux.

Les seigneurs du Vannetais étaient des guerriers nés. Leurs châteaux ont une allure farouche, toujours prêts, semble-t-il, à résister aux coups les plus durs. Moins heureux qu'à Malestroit, les Ligueurs ne purent venir à bout de Rochefort. Ils abîmèrent sérieusement les murailles sans



JOSSELIN. FAÇADE INTÉRIEURE DU CHÂTEAU (1490-1505).

pouvoir s'emparer de la ville. Car elle était fortifiée; le rocher ne suffisait pas pour défendre la cité, ni l'étang au bas de la colline; de bons murs protégeaient les maisons; la porte Cadre ouvre toujours sur la campagne. Quant aux tours, elles ont disparu sous la végétation. Le château a été de nos jours restauré avec goût dans le style de la Renaissance; un pavillon ancien demeure, ainsi que la vieille porte couronnée de lierre et le puits tout moussu lui aussi. L'église Notre-Dame de la Tronchaye est quelque peu en contre-bas. Elle dut beaucoup au maréchal de Rieux qui l'érigea en collégiale. Sa façade méridionale est flanquée de chapelles latérales dont les toits en bâtière longent la nef. Le porche, moins sculpté qu'à Malestroit, est précédé d'un beau calvaire à personnages. A l'intérieur, un jubé est bordé d'un parapet décoré d'arcades; des stalles en chêne et un retable, dans les personnages duquel on croit reconnaître le maréchal de Rieux et son épouse, complètent cet ensemble où tout ce que l'art breton a produit de plus original est ainsi réuni.

Naturellement le vieux bourg compte encore quelques maisons du xv^e siècle ou de la Renaissance, aux portes enjolivées, aux baies garnies de meneaux. Des fleurs égaient ces vieux logis. Les paysans qui ont gardé leur ample chapeau, les paysannes vous accueillent aimablement. Cependant de vieilles coutumes s'en sont allées, comme cette pittoresque foire aux cheveux que la guerre (et les modes nouvelles) ont tuée.

Rochefort-en-Terre constitue le point extrême de la Bretagne morbihannaise. Vers Malansac ou Allaire la route devient déjà plus riante. Les cultures sont plus riches, la terre plus grasse. On retrouve le pays de Redon.

Pourtant, il existe encore entre cette dernière ville et la mer, non plus du côté de la Vilaine, mais sur l'autre versant, vers Le Guerno et Muzillac, des landes. Cette région que les touristes dédaignent ordinairement ne mérite pas cet oubli. Les ducs de Bretagne y passèrent parfois : l'abbaye de Prières ne fut-elle pas choisie par l'un d'entre eux pour recevoir sa sépulture ?

Jusqu'à Elven, la route n'est pas longue. Le château de Largoat, dans cette commune, a été rendu célèbre par Octave Feuillet. L'auteur



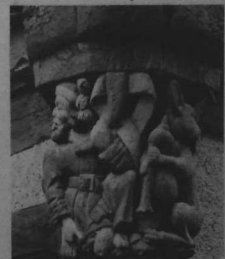
JOSSELIN. ÉGLISE NOTRE-DAME DU RONCIER.
TOMBEAU DU CONNÉTABLE OLIVIER DE CLISSON ET DE MARGUERITE DE ROHAN.



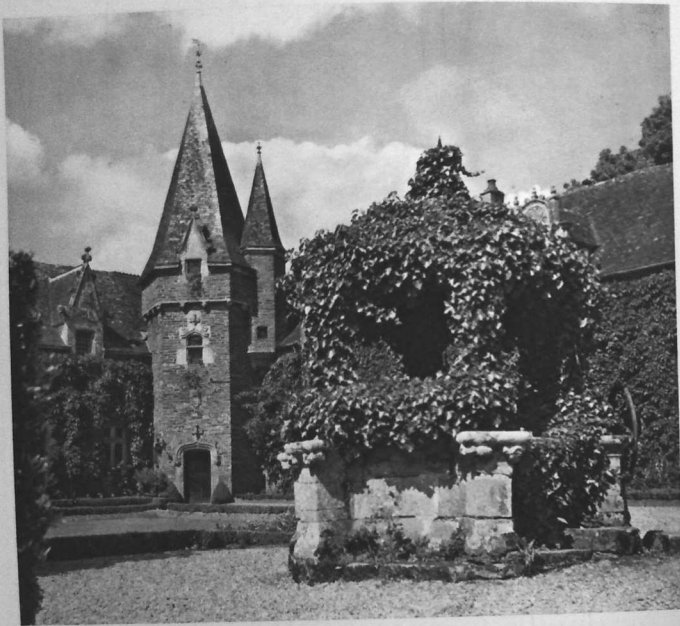
MALESTROIT. ÉGLISE SAINT-GILLES. PORCHE LATÉRAL (XV^e S.). DÉTAIL.
LE BŒUF DE SAINT HERVÉ.

du *Roman d'un jeune homme pauvre* a en effet placé le logis de son héros dans le donjon d'Elven.

Ce repaire du moyen âge appartient naturellement aux deux familles les plus puissantes de la région, que nous avons déjà rencontrées à plusieurs reprises : les Malestroit et les Rieux. Le fameux maréchal dont nous avons salué le tombeau à Ploërmel y garda prisonnier pendant deux ans Henri Tudor, réfugié en Bretagne après la bataille de Tewksbury. Il restaura le château grâce à la générosité d'Anne de Bretagne. Quelques familles nobles se réfugièrent à Largoat pendant les troubles de la Ligue. Fouquet qui s'en rendit acquéreur en 1656 ne put y habiter tant était grand déjà le délabrement des tours. Celles-ci datent du xiv^e et du xv^e siècles. Le donjon fut construit par Jean II de Malestroit avant 1350. M. Roger Grand le rapproche judicieusement de la tour octogonale d'Oudon, bâtie à la



À MALESTROIT. POUTRE SCULPTÉE.

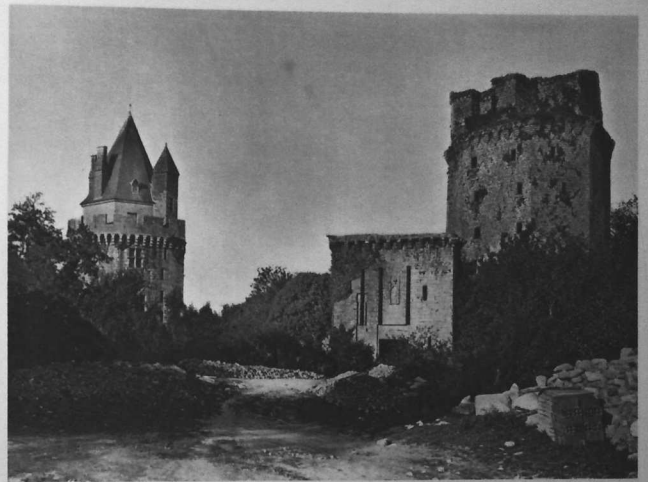


ROCHEFORT-EN-TERRE. PUIXS DU CHÂTEAU ET LOGIS RENAISSANCE.

même époque et par la même famille. La tour nord-ouest est du xv^e siècle. La tour d'entrée est due au maréchal de Rieux. Tel est Largoat qui, avec Rochefort, Josselin, Ploërmel ou Malestroit défendait l'accès de la lande intérieure.

Tout l'horizon du pays de Vannes est fermé par ces landes immenses que l'on traverse pour se diriger vers Loudéac : ces landes de Lanvaux sont constituées géologiquement par de larges bandes micachisteuses, mêlées à des bancs granitiques. Leur altitude — nous l'avons déjà indiqué — ne dépasse jamais deux cents mètres. Mais elles s'élèvent assez brusquement au delà de Vannes, s'abaissant au contraire graduellement vers le pays de Josselin.

Landes arides où fleurit l'ajonc et le genêt, où seuls des pins très



ELVEN. LE CHÂTEAU DE LARGOAT (XIV^e-XV^e S.).

droits jettent une ombre maigre sur le sol : leur âpreté n'exclut pas une certaine douceur (Vidal-Lablache). On leur reprocherait plutôt leur monotonie : toujours des bruyères, toujours des ajoncs entrecoupés de roches rosées qui jaillissent de la terre pour la bosseler : « Que de landes, que de landes ! » note piteusement Arthur Young en 1788. Et comme l'on comprend qu'il ajoute : les pauvres de ce pays sont réellement pauvres !

Certes, la superficie de la lande, depuis le passage de Young, a un peu diminué. Elle garde encore la prédominance, et l'on ne pourra jamais la faire entièrement disparaître.



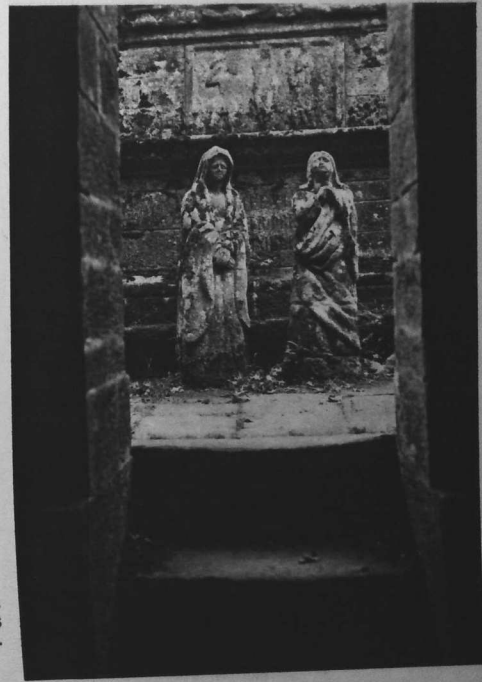
ROCHEFORT-EN-TERRE.
PORTE DE LA LEVÉE.



GUÉHENNO. LE CALVAIRE (1550).

La grande route de Vannes à Rennes longe une partie de ces landes de Lanvaux. Deux vallées seulement se fraient un lit à travers le plateau, celle de l'Arz après Meucon et celle de la Claie, avant Saint-Jean-Brévelay. La route grimpe rudement pour atteindre ce gros bourg rural puis elle se maintient sur la crête pendant plusieurs kilomètres.

Guéhenno, au passage, semble l'un de ces villages du Morbihan, composés de modestes maisons que le chaume longtemps protégea des intempéries. Nul ne soupçonnerait qu'au cimetière un admirable calvaire groupe autour de la croix ses naïfs personnages. C'est le plus oriental des grands calvaires bretons et c'est aussi le plus ancien des calvaires datés. Le sculpteur qui l'exécuta signa son œuvre : *F. Guillouic*, 1550. Toutes les scènes ordinaires de la Passion ne sont pas représentées. On trouve seulement le Portement de la Croix, une Pietà et les quatre grands prophètes. En avant du double piédestal qui supporte les personnages, un coq rappelle le reniement de Pierre. Mais



GUÉHENNO. LES SAINTES FEMMES AU TOMBEAU. DÉTAIL DU CALVAIRE.

« l'agencement parfait de cet ensemble rachète la pauvreté relative de la statuaire » (Waquet).

Non loin du bourg de Rohan, berceau de l'illustre famille, Jean de Rohan fit venir dans son château du Gué-de-l'Isle en 1484 deux imprimeurs qui composèrent pour ce gentilhomme les plus anciennes impressions connues de Bretagne. Une dizaine d'incunables sortirent ainsi des presses de Robin Fouquet et de Jean Crès. On pourrait s'étonner de voir ce coin perdu du comté de Porhoet, siège de la première imprimerie bretonne. Mais toute cette région était alors très riche. L'industrie et le commerce de la toile faisaient la fortune de toute la contrée.

Loudéac était un des principaux centres de production. Cet ancien chef-lieu d'arrondissement, placé au carrefour de plusieurs routes comptait près de 12.000 habitants. Il en reste moins de 5.000. Les métiers se sont tus et la toile de Bretagne ne sera plus bientôt qu'un souvenir. Napoléon, un instant, songea à transformer Loudéac : sa position, au centre de la province, avait séduit l'empereur. Et puis ce fut finalement Pontivy qui profita des visées impériales. Et Loudéac tomba dans une torpeur dont elle ne sort guère qu'aux jours de marché, quand affluent sur son champ de foire et sa place de l'Eglise, les paysans de tous les alentours, les forains et les nomades qui animent pour quelques heures cet humble centre.



PAYSAGE DE LA BRETAGNE INTÉRIEURE.
LA CROIX DE CAUREL ET LE LAC ARTIFICIEL DE GUERLÉDAN.



MONCONTOUR. LA VILLE ET LE CLOCHER DE L'ÉGLISE SAINT-MATHURIN.

CHAPITRE VI

LE COMTÉ DE PENTHIÈVRE



DES monts d'Arrée à la mer, de la Rance au Gouët s'étend une région d'une unité assez bien caractérisée : le comté de Penthièvre. Cette seigneurie, l'un des plus grands fiefs de Bretagne, comprenait tout l'est du département des Côtes-du-Nord, toute la partie « gallot » de l'évêché de Saint-Brieuc.

À LA FONTAINE.



NOTRE-DAME-DU-HAUT. LES SAINTS GUÉRISSEURS.

Elle avançait auprès de cette dernière ville jusqu'à la châtellenie de Cesson.

Cette châtellenie et celles de Moncontour et de Jugon constituèrent les principales forteresses du comté et de solides points d'appui pour ses possesseurs. Aussi, les comtes de Penthièvre rêvèrent-ils souvent d'occuper

en Bretagne une place prépondérante : Henri, au XIII^e siècle, prétendit même à la couronne ducale; pour éviter la menace de cet ambitieux,



ABBAYE DE BOQUEN. RUINES DE LA SALLE CAPITULAIRE (XII^e S.).



MONCONTOUR. ÉGLISE SAINT-MATHURIN. VITRAIL (1537). SAINT YVES ENTRE LE RICHE ET LE PAUVRE.

Mauclerc n'hésita pas à le dépouiller d'une partie de ses terres. De même, lors de la guerre de Succession, Charles de Blois et Jeanne son épouse tirèrent le meilleur de leur force de ce domaine florissant.

Le comté de Penthièvre était en effet protégé, vers le sud, par les chaînes du Méné, une de ces deux épines de la Bretagne : elles partent des environs de Brocéliande et s'achèvent aux monts d'Arrée. En venant de Loudéac, on en franchit les crêtes entre Plouguenast et Plémy. S'agit-il bien de chaînes ? Cette longue succession de croupes, de sillons n'atteint jamais quatre cents mètres. Et pourtant des sommets on embrasse un horizon toujours immense : des cirques s'arrondissent autour de ces pitons, *ménés* ou *créachs*, faits de prairies aux haies coupées d'arbres, d'étangs qui se dissimulent entre les forêts.

De loin ces chaînes font illusion : l'impression, a-t-on écrit, est la même que dans les plus sévères solitudes des hauts lieux. Ce sont des échappées de nature stérile et sauvage, des espaces vides où les routes

d'aujourd'hui poursuivent pendant des lieues un trajet solitaire. De près les faites ne sont — comme dans le Morbihan — que landes dénudées coupées parfois de sapins élancés.

C'est à Notre-Dame de Bretagne (ou de Bel-Air) que les monts du Méné culminent; 340 mètres d'altitude! Une humble chapelle moderne, pèlerinage fréquenté par les fidèles de toute la région, signale ce haut sommet. Par temps clair la vue est admirable. Vallonnements, collines, croupes moutonnent à l'infini : les clochers pointent leur flèche et dans le nombre on peut distinguer la tour de Saint-Martin de Lamballe; au loin, presque confondue avec l'horizon, la frange bleue de la mer transforme ce panorama en un paysage de rêve. L'estuaire de la Rance et Saint-Malo qui se détache sur son rocher, la baie d'Yffiniac découpent la côte; tout le comté de Penthièvre déroule aux pieds du voyageur l'enchantement de ses sites, de ses forêts, de sa mer.

A l'est de Collinée, c'est la forêt de Boquen. Cachée sous les arbres de cette forêt, l'abbaye de Notre-Dame était un des plus vénérables monastères de Bretagne. Elle appartenait à l'ordre de Citeaux. Les Trappistes y ont récemment ramené la vie conventuelle. On reconnaît encore à travers les ruines l'ancienne disposition des bâtiments et de la chapelle où fut enterré Gilles de Bretagne en 1450.

Dans les environs, pittoresquement perché au-dessus d'un ruisseau, le château de La Moussaye, reconstruit en 1583, « est le prototype, écrit M. de La Messelière, de ce que ses fondateurs, les seigneurs de Quintin, devaient entreprendre quatre-vingts ans plus tard dans cette dernière ville ». Ce château est encore muni de tours, de murailles surmontées de mâchicoulis, d'un pont-levis. L'ensemble est malheureusement en très mauvais état.

Trois lieues à peine séparent Collinée de Moncontour. Un crochet permet de contempler La Touche-Trébry, autre beau manoir du xvi^e siècle restauré et entretenu avec soin. Puis on passe auprès de la chapelle Notre-Dame-du-Haut consacrée à sept saints et tout voyageur se doit d'invoquer au moins l'un de ces pieux thaumaturges. Les saints vont souvent par sept en Bretagne. Ils sont sept à Plestin-les-Grèves, près de Lannion, et sept aussi à Moncontour. Chacun d'eux est chargé d'une spécialité que le sculpteur naïf a matérialisée de touchante façon : saint Livertin qui guérit la migraine passe la main sur son front; saint Hourinaule qui dissipe la peur vous rassure d'un bon sourire. Quant à saint Mamert qui soulage les maux de ventre, il expose sans fausse honte ses entrailles.

De ce petit sanctuaire, on aboutit bientôt à Moncontour. Bastion



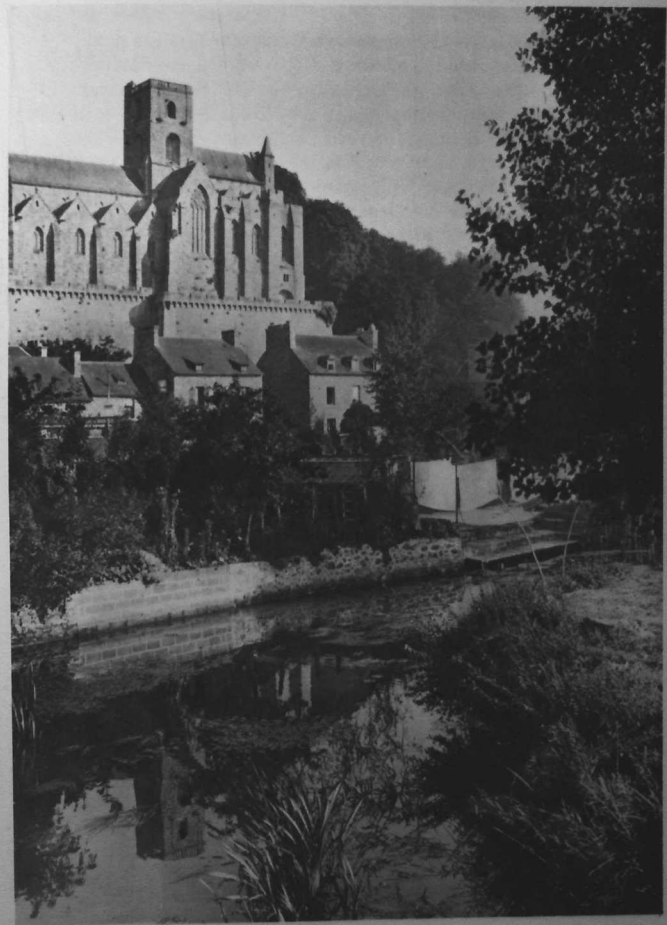
LAMBALLE. ÉGLISE NOTRE-DAME. BAS-CÔTÉ NORD. BOISERIES PROVENANT D'UN ANCIEN JUBÉ ET BUFFET D'ORGUES RENAISSANCE.

— et non des moindres — du comté de Penthièvre, cette vieille cité s'avance en éperon sur une colline, à la rencontre de deux vallées, position très solide qui, plus d'une fois, découragea l'assaillant. Jean IV, en 1394, chercha vainement à pénétrer dans la ville et s'éloigna dépité. Mercœur, à deux reprises, donna l'assaut et finalement leva le siège. Une ville aussi forte constituait un danger dans une Bretagne pacifiée par Henri IV. Aussi Louis XIII enjoignit-il de démanteler la place. Le château fut rasé; quelques tours échappèrent par bonheur, ainsi que des fragments de murailles que percent une ou deux portes. Si l'on consent à abandonner la grande route pour pénétrer dans la ville, des ruelles étroites, des escaliers aux marches inégales et glissantes donnent accès à la place de l'église dédiée à saint Mathurin.

La façade a été sérieusement abîmée par un placage du XVIII^e siècle. L'église elle-même, du XVI^e, vaut moins par son architecture que par un splendide ensemble de verrières de la même époque où l'on distingue un arbre de Jessé, des vies de saint Jean-Baptiste, de sainte Barbe, de saint Yves... Enfin la légende de saint Mathurin dont les reliques apportées à Moncontour au IX^e siècle sont en grande vénération dans le pays :



DANS LE BOIS DE LA VIEUXVILLE-SAINT-CAST.



LAMBALLE. LE GOUessant ET L'ÉGLISE NOTRE-DAME.

magnifique imagerie d'un art consommé, sortie vraisemblablement d'un atelier trécorrois. Dès le xvii^e siècle toute cette région tirait sa prospérité de sa situation économique. La toile ! Nous l'avons déjà dit, elle constitua pendant des siècles la richesse de cette contrée. Un commerce extraordinairement actif se pratiquait sur tous les marchés, toutes les foires de ces villes. On venait de Bretagne, de France acheter à Quintin ou à Uzel la toile de Bretagne, cette bonne toile rugueuse, large, solide, fleurant bon la lavande, orgueil des jeunes épousées qui en contemplaient les lourdes piles dans la grande armoire familiale.

Les métiers tournaient gaiement puis, aux jours de foire, c'était la cohue, l'agitation habituelle. Les marchands parcouraient toutes les localités, à pied ou à cheval, souvent en carrioles. Des bonnes auberges étaient nécessaires pour recevoir, transactions finies, achats conclus, ces hôtes passagers.

Avec ses deux marchés, ses quatre grandes foires « considérables



LE PORT D'ERQUY.

par la quantité de toiles larges et de fils qui s'y vendent », Quintin était le centre de la région. Une antique seigneurie y a laissé de rares traces de fortifications. Mais la fortune de la ville date principalement du xvi^e siècle. Les bons bourgeois enrichis de Quintin se firent alors construire de confortables logis moins élégants que r-bustes; et ils n'hésitèrent pas à signer leur œuvre d'une sage réflexion ou d'une devise pieuse; car ces bourgeois craignaient Dieu et ne s'en cachaient pas. Rue du Lait, place du Martret et dans la Grande Rue, quelques-unes de ces maisons existent encore.

L'église Notre-Dame, moderne, contient une vénérable relique, un fragment de la ceinture de la Vierge. D'autres sanctuaires possèdent semblable richesse : la collégiale du Puy-Notre-Dame en Anjou, par exemple, où Louis XI allait fort dévotement en pèlerinage. Mais à la relique de Quintin s'attache une étrange histoire : en 1600, un sacristain ivrogne mit le feu à l'église; tout flamba. Seule la ceinture fut miraculeusement préservée. Et Mgr de Saint-Brieuc, sagement, fit confectionner un beau reliquaire neuf et pria la fabrique de la paroisse de veiller attentivement à la sobriété de son sacristain.

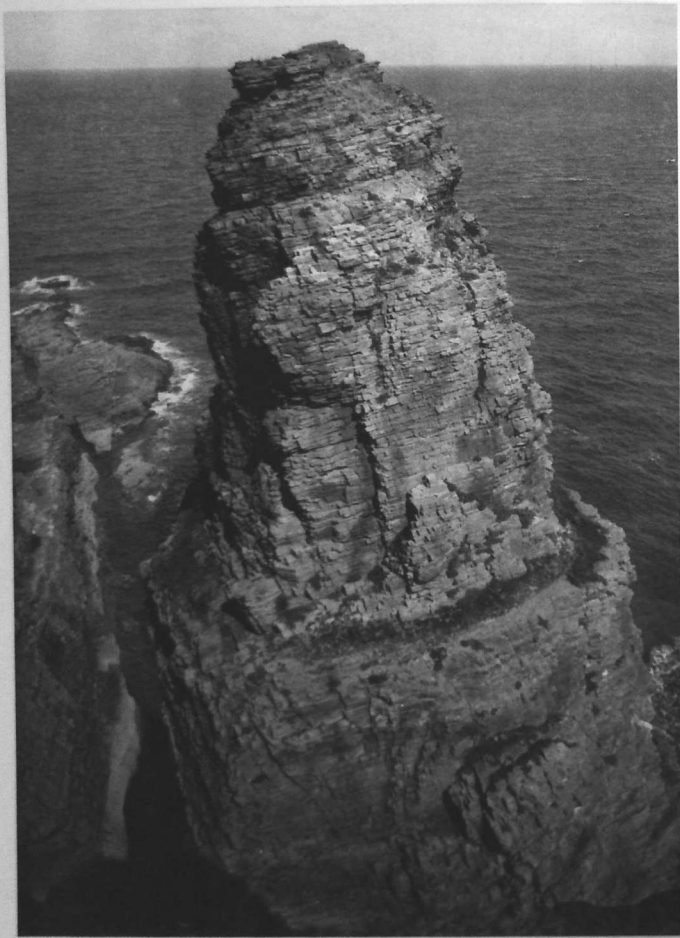
La prospérité de la ville éclate dans tous les monuments : du xviii^e siècle le grand hôpital aujourd'hui transformé en école; du siècle précédent, le remarquable château qui domine l'étang à l'entrée de Quintin : vastes fenêtres, hauts toits d'ardoises, toute la sobriété classique des architectures du grand siècle y apparaît. Le vallon du Gouédic forme auprès du château un gai décor.

Quintin fut pendant quelques jours le refuge des malheureux Chouans échappés au désastre de Quiberon. Ils s'étaient jetés dans la forêt de Lorges, se regroupèrent et, d'un assaut désespéré, s'emparèrent de la ville où ils purent, on le devine, prendre un repos dont ils avaient grand besoin.

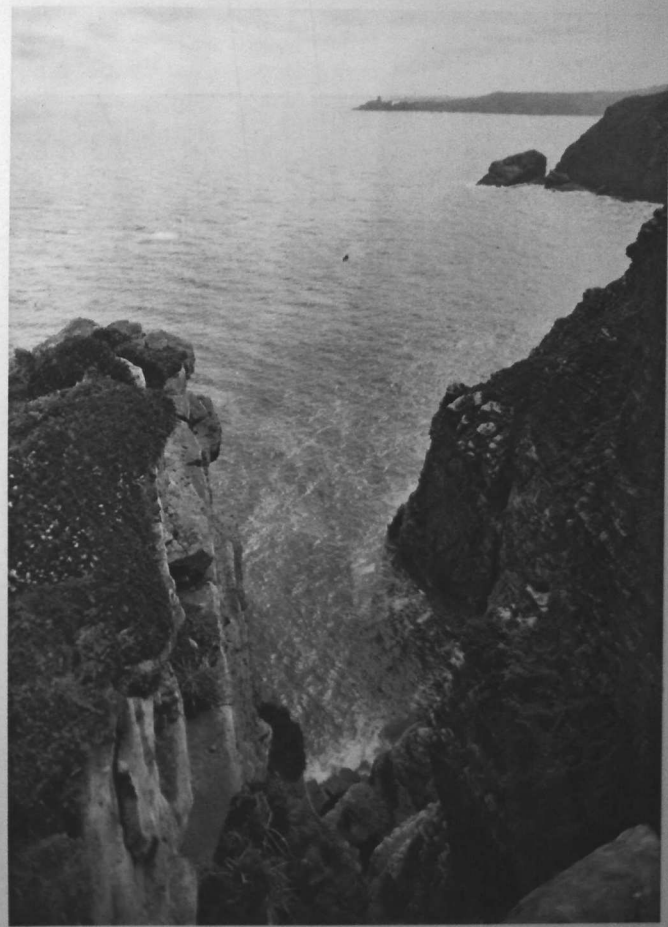
L'activité de Quintin se maintint encore sous l'Empire et la Restauration. Une banque s'y fonda même dès 1827 « pour venir en aide au commerce et à l'industrie locale ». Mais depuis cinquante ans les fabriques de toile disparaissent et cet abandon a porté un coup mortel à Quintin.

Aux alentours, l'Urne et le Gouët coulent, profondément encaissés. Les champs sont couverts de pommiers, de poiriers, les collines sont parfois couronnées de rochers où poussent seulement bruyères et genêts. Mais en général le pays est fertile et producteur de bons fruits : les poires de Quessoy n'ont-elles pas acquis une certaine notoriété ?

Près de ce dernier bourg, le camp vitrifié de Péran a souvent sollicité



AU CAP FRÉHEL. LA FAUCONNIÈRE.



FALAISES DU CAP FRÉHEL. AU FOND, LE FORT LALATTE.



LE FORT LALLATTE.

la sagacité des archéologues. C'est semble-t-il, si l'on en juge par sa situation, un camp romain muni de solides substructions faites d'un conglomérat cimenté par le feu. Il est bien probable d'ailleurs que ce camp — comme tous ceux qui se rencontrent en France — servit de retranchement pendant la guerre de Cent Ans.

Les maisons nobles, les manoirs de plaisance sont nombreux. Entre les feuillages des arbres on devine les tourelles aiguës d'accueillantes demeures. Accueillantes, ce mot prit un sens tragique pendant la Chouannerie : dans ces paisibles propriétés se cachaient, quand ils en avaient la possibilité, les chefs chouans traqués par les Bleus. Parfois, le temps leur manquait de regagner le gîte : Boishardy ne fut-il pas tué aux portes de Moncontour avant d'avoir pu rejoindre un de ces lieux hospitaliers où depuis deux ans il se terrait en cas de danger ?

A mesure que l'on approche de la côte, l'horizon s'élargit, les pentes des vallées s'affaiblissent. La Manche apparaît au large de la baie d'Yffiniac. Lointaine, une ligne bleue se dessine, irréaliste. Le petit bourg d'Yffiniac blottit ses maisons contre une église ancienne.

Dominant l'embouchure du Gouët, à l'entrée du port de Saint-Brieuc, la tour de Cesson monte toujours un perpétuel guet. Elle fut construite à la fin du *xiv*^e siècle par Jean IV de Bretagne pour défendre l'accès de sa bonne ville de Saint-Brieuc. Mais elle succédait à une forteresse plus ancienne. Elle n'a pourtant pas résisté aux guerres de Religion et Henri IV en la faisant démolir a seulement consacré sa déchéance.

Saint-Brieuc constitue l'extrémité occidentale de la Haute-Bretagne. Pour rester en Penthièvre, on doit après Yffiniac se diriger vers Lamballe, principale ville du comté.

La cité de Pol (étymologiquement Lamballe se traduit en effet par *Lann-Pol*) dut son origine, comme Redon, à un monastère dépendant de l'abbaye de Marmoutiers. Autour du prieuré de Saint-Martin érigé en paroisse au *xii*^e siècle s'établirent des maisons de torchis, le long du Gouessant. Puis les habitants occupèrent peu à peu la colline au sommet de laquelle les comtes de Penthièvre construisirent leur château.

L'histoire de Lamballe se confond donc avec celle de Penthièvre. La ville subit le sort malheureux de Charles de Blois ; quand les petits-fils de ce dernier, excités par leur mère, la dangereuse Margot, s'emparèrent par surprise du duc Jean V et l'enfermèrent à Chateauceaux (1) puis à Clisson, ce fut sur Lamballe que les Bretons loyalistes, à l'appel de l'épouse de Jean V, tournèrent leur colère. Le château fut démoli.

Réédifié en 1555, il passa à Mercœur et fut naturellement sous la Ligue une des places fortes du terrible chef catholique. Le prince de Dombes qui commandait les royaux ne parvint pas à le prendre d'assaut : au cours d'un siège plein de péripéties, le brave La Noue « bras de fer », l'ami, le fidèle d'Henri IV fut mortellement blessé : « Il est bien fâcheux qu'un si petit château ait causé la mort d'un si grand capitaine », déclara Henri.

Richelieu condamna la forteresse qui fut rasée de fond en comble. Rien n'en subsiste maintenant, hormis les douves et l'esplanade au-dessus de laquelle se dresse, à pic, l'église Notre-Dame, ancienne chapelle du château.

Née autour d'un prieuré, Lamballe n'est guère aujourd'hui qu'une

(1) Aujourd'hui Champtoceaux.

ville d'églises. Peu de maisons anciennes, mais trois beaux édifices de styles assez mélangés.

Notre-Dame vaut surtout par sa situation, par son chœur édifié sur les ordres de Charles de Blois. Le reste de l'église appartient aux périodes les plus diverses : portail du XII^e siècle, chapelles du XV^e. Quelques détails charmants et le mobilier de l'église d'une rare richesse : enfeu, jubé, cloisonnages, orgues, exécutés de bonne façon.

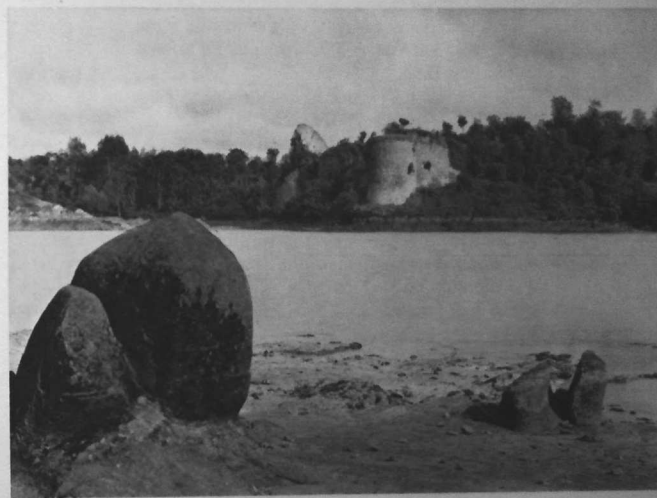
Saint-Martin est le plus vénérable des sanctuaires lamballais. L'ancienne église du prieuré se cache dans un faubourg. Un auvent de bois précède le porche du XVI^e siècle, œuvre de Jean Lainé. La nef romane est très bien conservée : piliers cruciformes, arcades à double rouleau la composent.

L'église Saint-Jean, surmontée d'une haute tour octogonale, date du XV^e siècle : c'est la moins belle des trois.

Autour de ses églises la ville respire le calme, l'atmosphère silencieuse des cités monacales. Placée sur la grande ligne de Paris à Brest, c'est pourtant un centre d'élevage. Quelques tanneries et mégisseries continuent



CHARGEMENT DE SABLE À LA BAIE DE LA FRESNAYE.



LE GUILDO. RUINES DU CHÂTEAU.

d'antiques traditions : Rabelais n'affirmait-il point que les traités de paix étaient toujours écrits sur « parchemin de Lamballe ». En étaient-ils plus durables ?

Pendant l'été, Lamballe s'éveille. C'est en effet le point d'accès de toutes les stations balnéaires qui se succèdent de la baie d'Yffiniac au cap Fréhel.

Au delà d'Yffiniac, les premières plages sont d'apparence assez modeste. Hillion, sur la falaise, a une église ancienne, et aussi Saint-Alban où l'on admire surtout la jolie chapelle gothique de Saint-Jacques-le-Majeur. La campagne est peu accidentée. De grands espaces s'abaissent graduellement vers la mer. Le port de Dahouët, bien abrité dans une anse fermée, reçoit quelques caboteurs qui transportent à l'étranger les légumes bretons. De rares voiliers y arment encore pour Terre-Neuve.

Le Val-André est la grande plage de la côte. Plage relativement récente. A la fin du XIX^e siècle, ce n'était encore qu'un hameau fréquenté par quelques familles des environs. Puis l'essor est brusquement venu. Les villas se sont construites tout le long de la baie au sable fin et doré;

les artistes découvrirent les sites voisins : la pointe de Pléneuf, Château-Tanguy et ses rochers amoncelés, l'île du Verdelet et tous ces sentiers de douaniers, chemins creux entre les haies desquels on aperçoit tantôt une échappée de mer, tantôt la campagne dont le tapis vert et brun se déroule au loin.

Pléneuf, le chef-lieu de canton, a été un peu délaissé au profit du Val-André. Construit sur la hauteur, il domine toute la côte. Mais on redescend la colline pour atteindre une autre station, Erquy, petit port entouré de falaises. C'est un bon centre d'excursions : on peut visiter aux alentours maints châteaux — quelques-uns du xv^e ou du xvi^e siècles — des grottes, et naturellement l'inévitable camp de César, retranchement fortifié comme on en voit partout.

Il n'y a pas fort longtemps, Erquy était la dernière plage avant le cap Fréhel. Depuis des hommes entreprenants ont créé une nouvelle station. La grève du Minieu, près de l'estuaire de l'Illet à côté de Plurien, offrait une immense étendue de sable jaune. On la débaptisa, et ce fut Sables-d'Or-les-Pins, au nom clinquant destiné à attirer les touristes. Ceux-ci vinrent d'ailleurs, car au milieu des pins, l'endroit ne manquait pas de charme.

De Sables-d'Or, on accomplit l'excursion classique au fort Lalatte et au cap Fréhel.

Les sires de Matignon qui, au x^e siècle, fixèrent leur repaire sur la roche avancée qu'ils appelèrent de leur nom : Roche-Goyon, pouvaient se vanter de tenir un inexpugnable château fort. Sur son promontoire escarpé, détaché de la terre ferme, c'était une vigie surveillant les côtes et l'on comprend que Louis XIV ait été séduit plus tard par cette admirable position. Il fit reconstruire la citadelle, la dota de remparts plus modernes et substitua au vieux nom féodal un peu rébarbatif celui de « fort Lalatte ».

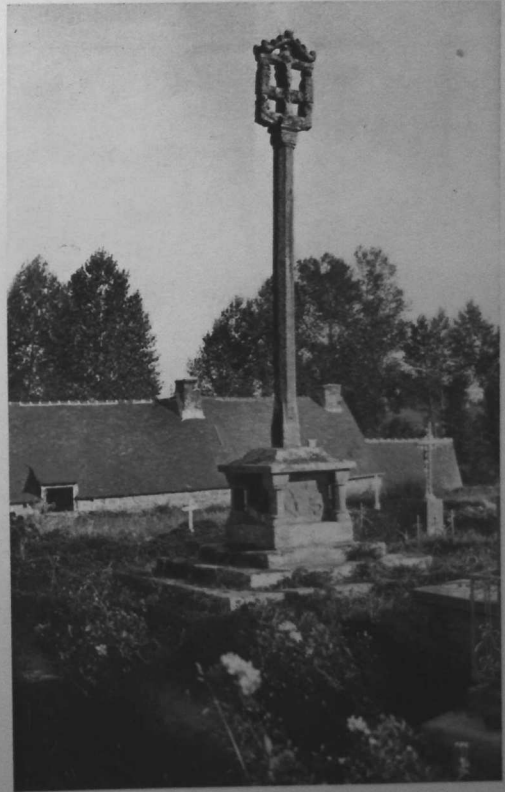
Après le Trou de l'Enfer, faille étroite dans laquelle la mer se précipite en hurlant, on atteint le cap Fréhel. C'est un des sites les plus âpres, les plus magnifiquement sauvages de l'Armorique. Il soutient la comparaison avec la pointe du Raz. Cette bande rocheuse s'avance profondément dans les flots. Elle est hérissée de rochers élevés, trouée de crevasses. La pierre semble striée, hachée par l'eau. Des courants violents s'entre-croisent en lançant des rafales sur la roche. Les récifs prennent des formes fantastiques, hallucinantes; aucune description ne peut rendre la puissance de ce spectacle.

Quel contraste inattendu quand, après avoir traversé les landes arides qui entourent le cap, on arrive à Saint-Cast. Cette station balnéaire,

longtemps familiale, est en passe de devenir une des plages les plus fréquentées de Bretagne.

Le bourg de Saint-Cast est célèbre par la bataille qu'y perdirent les Anglais pendant la guerre de Sept Ans. Avec une belle audace, un corps expéditionnaire d'outre-Manche, composé de l'élite de la Garde royale, avait débarqué près de Saint-Brieuc en septembre 1753. C'était

compter sans l'ardeur des Bretons. Aidé de quelques troupes stationnées dans la région et des milices paroissiales, le duc d'Anguillon fonça sur l'ennemi. Celui-ci n'eut pas même le temps de rallier les navires. Les Bretons, dégringolant des hauteurs de Saint-Cast, décimèrent l'assaillant et, en quelques heures, réduisirent à néant les beaux projets des Anglais. D'un moulin, le duc lui-même avait assisté



LANDÉBIA.
LE CALVAIRE.



RUINES DU CHÂTEAU DE LA HUNAUDAIE (XIV^e s.).

à toutes les péripéties du combat. Le procureur général La Chalotais, qui n'aimait guère d'Aiguillon, prononça un mot féroce à cette occasion. « Le duc, disaient des courtisans, le duc s'est couvert de gloire ! » « Il s'est surtout couvert de farine », riposta le procureur général. La réplique parvint aux oreilles de d'Aiguillon qui ne pardonna jamais cette raillerie à son adversaire.

Du sémaphore de Saint-Cast, tout le rivage se découpe admirablement. A droite, les plages dinardaises, Saint-Jacut, Lancieux, étendent leurs grèves brunes et le regard se porte jusqu'à Saint-Malo. Le cap Fréhel, de l'autre côté, allonge sa pointe usée par les vagues; de multiples flots jalonnent la côte; plus large l'île des Ebhiens, masse grisâtre en face de la baie de l'Arguenon, marque la séparation de l'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord.

Les bords de l'Arguenon sont particulièrement séduisants et il faut croire que cette séduction s'exerça dès le moyen âge car de nombreux châteaux furent édifiés dans cette vallée : La Gallinée, ainsi nommée

parce que les paysans qui dépendaient de cette terre étaient tenus d'offrir à leur seigneur une poule (geline) à l'issue de la messe de minuit; Montafilant aux sires de Dinan, et bien d'autres.

Et surtout Le Guildo! et les ruines romantiques de son château. Le Guildo qui rappelle la tragique histoire du malheureux Gilles de Bretagne. Pour avoir conspiré avec les Anglais, ce frère du duc François II fut assassiné par des sbires à la solde de celui-ci. Gilles avait fait restaurer ce château du Guildo et il y passa les heures les plus joyeuses de son existence avec ses amis d'Angleterre qui pouvaient débarquer dans l'anse voisine. En ce logis aux tours maintenant délabrées, Gilles s'amusa sans crainte jusqu'au jour où, triste épilogue, des hommes d'armes vinrent arrêter le trop insouciant propriétaire et le conduisirent en prison.

Au XIX^e siècle, Hippolyte de La Morvonnais, Maurice de Guérin chantèrent ce vallon à la suite de Chateaubriand. René passa en effet sa petite enfance tout près de là à Plancoët, en cette maison du Dôme où habitait sa grand'mère M^{me} de Bédée. Tout jeune il avait été voué à cette Vierge de Nazareth, dont l'humble sanctuaire attire encore de pieux pèlerins.

En flânant à travers ce pays où les bois succèdent aux champs bien plantés, où les routes elles-mêmes paraissent vagabonder dans la campagne, on rentre à l'intérieur des terres. Matignon est le chef-lieu où, de toute la côte, on vient s'approvisionner. Peu à peu les landes remplacent les cultures. On pénètre dans l'épaisse forêt de La Hunaudaie : chevreuils et sangliers y courent dans les taillis sauvages.

A l'extrémité méridionale de cette forêt, le château, masse énorme dont les remparts couvrent près d'un hectare, fut rebâti par un des membres de la famille Tournemine à la fin du XIV^e siècle. Bien assis, entouré d'étangs, de ruisseaux qui sourdent dans la forêt, La Hunaudaie forme un pentagone irrégulier; des tours flanquent chaque pan; les ronces, le lierre prennent d'assaut, hélas, les murs croulants et là où échouèrent Mercœur et ses troupes — car le château était du parti d'Henri IV — la nature triomphera bientôt.

Près du château, une abbaye; le pouvoir temporel n'était-il pas toujours chargé de défendre les moines? Cette abbaye de Saint-Aubin n'a pas mieux résisté. Le cœur de la chapelle, seul, est encore debout.

Au delà de La Hunaudaie, vers Dinan, le pays de Jugon est plus fertile. Le regard vole jusqu'aux monts du Méné dont les sommets arrondis se confondent avec le ciel. Des simples villages, Landébia, Noyal sont dotés qui d'une église ancienne, qui d'un vieux calvaire.

Siège d'une puissante châtellenie du comté de Penthièvre, le château

de Jugon passait pour imprenable. Le dicton souvent répété affirmait :

Qui a Bretagne sans Jugon
A chape sans chaperon.

Peut-être est-ce pour cette cause et afin d'éviter tout motif de perturbation que le Parlement de Bretagne en 1616 fit démolir ce château qui fut impitoyablement rasé.

Entre deux longues crêtes boisées aux flancs abrupts, le bourg s'est placé. Dans ce cirque naturel, une nappe de belle largeur a envahi la dépression. L'Arguenon et la rivière de Beaulieu l'alimentent et font de cet étang un petit lac recherché par les amateurs de bonne pêche.

Les archéologues ne manqueront pas de pousser jusqu'à Corseul : c'est l'antique *Fanum Martis*, la cité des Curiosolites. L'abondance des objets gallo-romains trouvés sur ce territoire, les substructions mises à jour, l'importance des voies gallo-romaines qui y aboutissent ont largement établi que Corseul était plus qu'un camp de stationnement des troupes, une ville riche et peuplée. Dans l'église, dans les châteaux voisins, cippes, milliaires proviennent des fouilles de Corseul. Le musée de Dinan conserve également de nombreux vestiges de la cité disparue.



CORSEUL. RUINES GALLO-ROMAINES.



DINARD. LES RÉGATES.

CHAPITRE VII

LA COTE D'ÉMERAUDE

« FÈREMENT posée sur sa rude colline de granit, Dinan s'élève entourée de sa ceinture de murailles que surmontent les hauts clochers de ses vieilles églises, dominés à leur tour par les créneaux de l'antique citadelle; mais aujourd'hui les vestiges guerriers ne sont plus que l'ornement des villes heureuses et libres; elles sont



DINAN. ÉGLISE SAINT-SAUVEUR.
MONUMENT CONTENANT LE CŒUR DE DU GUESCLIN.



DINAN. PLACE SAINT-SAUVEUR ET TOUR DE L'HORLOGE (XV^e SIÈCLE).

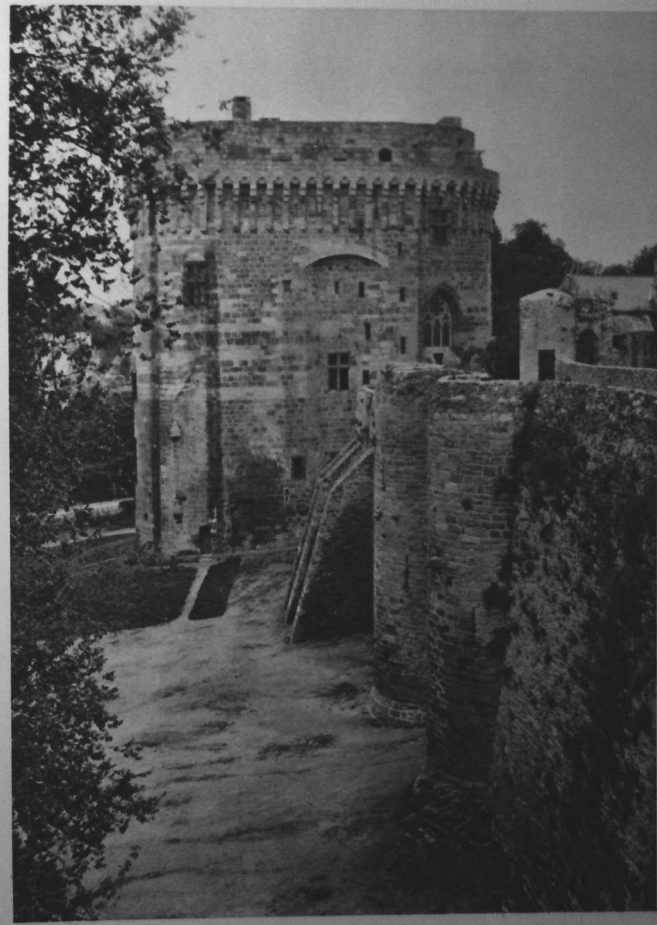
murailles que cerne une exubérante floraison d'arbres et de jardins au-dessus de la Rance confère à Dinan une physionomie exceptionnelle. Ces murailles frappent d'abord l'esprit du visiteur. En les contemplant le long de la promenade des

DINAN. ÉGLISE SAINT-MALO : BÉNITIER.

fières de leurs créneaux comme une jeune femme est heureuse de porter les vieux bijoux de son aïeule ».

Ainsi s'exprime avec un peu d'emphase Jules Janin, et après lui, Souvestre, Pol de Courcy et bien d'autres qui parlèrent avec passion de cette exquise petite ville de Dinan ont repris la comparaison de la jeune femme parée de ses bijoux en l'agrémentant même de métaphores plus hardies.

Il est vrai que cette ceinture de



DINAN. LES REMPARTS ET LE CHÂTEAU (XV^e S.) VUS DE LA TOUR DE COETQUEN.

Grands ou des Bas-Fossés, on songe invinciblement au lourd passé de gloire de cette cité bretonne.

Le rôle de Dinan n'apparaît guère avant les luttes pour la succession de Bretagne au *xiv^e* siècle. Auparavant le château fondé par Hamon de Dinan n'avait pas été appelé à de hautes destinées. La situation de la ville, toute proche du comté de Penthièvre, lui fit prendre parti pour Charles de Blois.

En 1359, le duc de Lancastre assiégea donc Dinan; la cité était défendue par un capitaine breton dont on vantait l'habileté mais qui n'avait pas encore fait ses preuves : c'était Bertrand Du Guesclin. Le futur connétable démontra prestement aux Anglais sa valeur. Pour une atteinte aux règles de la chevalerie (ce droit des gens des combats féodaux) Du Guesclin provoqua en lutte singulière un des chefs assiégeants,



DINAN. PLACE DE L'APPORT UN JOUR DE MARCHÉ.



DINAN. RUE ET PORTE DU JERZUAL (*xiii^e* SIÈCLE).

Cantorbery. Lancaster fut l'arbitre du duel qui se déroula dans les fossés de la ville et s'acheva naturellement par le triomphe du Breton. Après quoi les Anglais ne tardèrent pas à déguerpir.

Quelques années plus tard, Charles de Blois était tué à Auray et Jean de Montfort pénétrait en vainqueur à Dinan.

Après la bataille de Saint-Aubin-du-Cormier, en 1488, un corps de troupe française assiégea Dinan qui se rendit sans éclat. L'heure des résistances était passée; la Bretagne devenait française; au cours de son triomphal voyage à travers l'Armorique, Anne séjourna au château qui, en souvenir, a gardé son nom.

Pendant les guerres de Religion, Dinan se prononça pour Mercœur; par ruse une bande de Malouins, avec la complicité du prieur de Saint-Sauveur, parvint à reprendre la ville aux ligueurs.

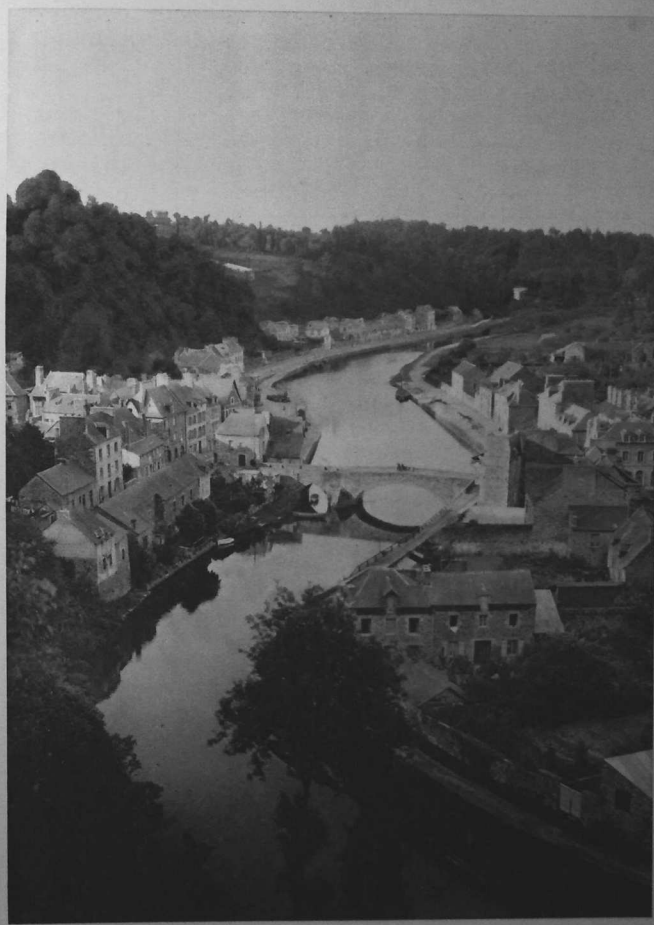
Derniers feux de gloire sur Dinan qui ne connut ensuite que l'animation provoquée par les Etats de Bretagne quand ceux-ci se réunissaient en cette bonne cité.

Les remparts courent toujours à travers les douves et les jardins; ils cernent la colline, surplombant la Rance. Une quinzaine de tours subsistent d'où l'on domine un superbe paysage. Le plus magnifique panorama se contemple du haut de la tour Sainte-Catherine, au-dessus du port : on l'a justement comparé à un tableau de Nativité flamande. Les tonalités sont adoucies, légères : les prés, les collines sont d'émeraude; les toits, le fleuve couleur d'argent. Et un calme, une sérénité planent sur ce panorama et en font valoir toute la rareté.

Le château, rude donjon bâti sur la face opposée de la rivière, est formé de deux tours jumelles allongées, au chemin de ronde porté par des corbeaux à triple voussure, suivant un mode de construction cher aux Bretons : il fut l'œuvre de François II qui le reconstruisit dans la seconde moitié du xv^e siècle.

Quatre portes percent les murailles, toutes quatre creusées sous des tours protectrices : portes de Saint-Malo, de Saint-Louis, de Brest, et surtout, la plus ancienne, la porte du Jerzual.

La rue du Jerzual est sans doute une des rues les plus étonnantes que l'on puisse voir en France : véritable coulée de demeures médiévales qui se glissent le long de la colline abrupte en une pente rude aux promeneurs, cette rue du Jerzual avait pour mission de réunir la ville haute au port. Tandis que les quartiers habités s'arrêtaient aux remparts, elle continuait de pousser ses maisons le long de l'escarpement de la colline, sans se soucier de la dégringolade. Aussi tous ces vieux logis sont-ils vénérables à souhait. Pans de bois, étages en encorbellement,



DINAN. LES BORDS DE LA RANCE, VUS DE LA TERRASSE DU JARDIN PUBLIC.

toits bicornus, c'est à chaque tournant un émerveillement nouveau.

La rue est coupée par la porte du Jerzual. Cette poterne du XIII^e siècle s'ouvre sous une arcade brisée : au-dessus deux baies donnent jour dans un réduit d'où les hommes d'armes surveillaient le passage.

L'intérieur de la ville n'est pas négligeable : l'église Saint-Sauveur possède une façade romane, bien mutilée, qui rappelle l'art poitevin. Roman également le mur méridional de la nef épaulé par des contreforts colonnes comme en Poitou. Le reste de l'église appartient surtout au XV^e siècle ainsi qu'en témoignent les fines crédençes sculptées dans le mur. C'est en cette église qu'est gardé le cœur de Du Guesclin. On sait que le connétable mourut à Châteauneuf-de-Randon, en Gévaudan. Son corps fut dispersé à travers la France : la cathédrale de Clermont-Ferrand en garda une partie; Saint-Denis, une autre que la Révolution jeta au vent avec les cendres des rois de France. Mais Dinan que Bertrand avait défendu, Dinan eut le cœur qui repose en un cénotaphe de marbre.

L'église Saint-Malo, qui date de la fin du XV^e siècle, n'a été terminée qu'au XIX^e siècle. A l'entrée, un diable accroupi sous un bénitier grimace étrangement : ce diable paraît autant souffrir que s'il était dans le bénitier; position intolérable — comme chacun le devine — pour le prince des démons.

L'horloge du beffroi donnée en 1507 par Anne de Bretagne égrène toujours son carillon au-dessus de la ville.

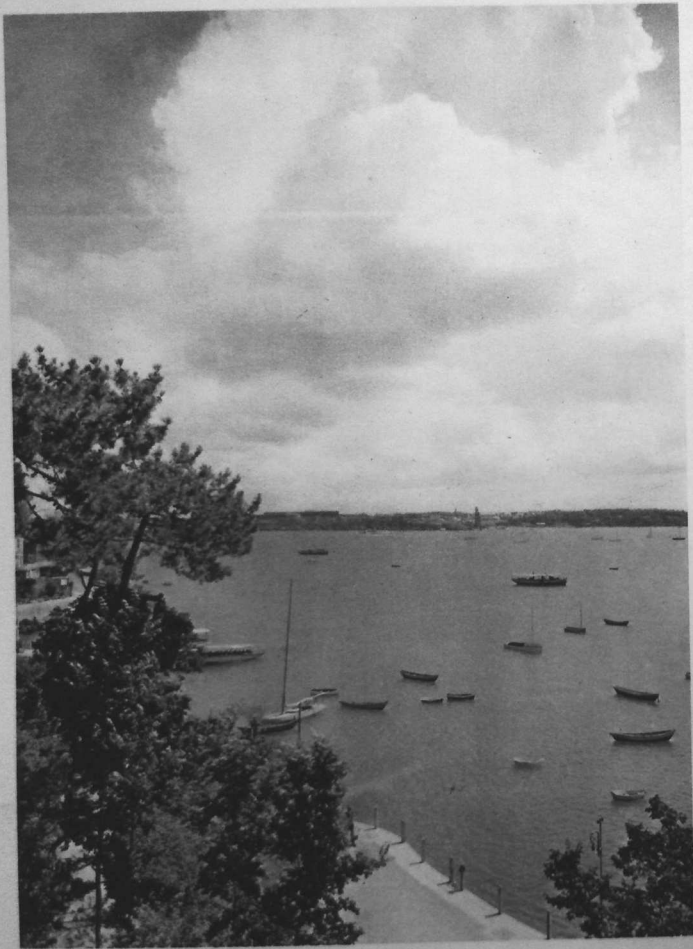
A côté du vieux Dinan, intact dans ses atours médiévaux, des quartiers neufs se sont construits. Autour de la place Duclos, qui porte le nom d'un académicien né à Dinan au XVIII^e siècle, des rues nouvelles ont été percées. De rares industries — corroiries, toiles — se sont réfugiées sur le plateau.

Plusieurs buts d'excursions incitent à prolonger un séjour à Dinan : le château de La Conninnais, demeure Renaissance au donjon épais décoré de gracieuses lucarnes; le val d'Argentel où, sous l'ancien régime, d'aimables dames escortées de galants gentilshommes se pressaient pour prendre des eaux qui semblent avoir perdu leur valeur curative; un peu plus loin, voici le prieuré de Léhon sur les bords de la Rance. Ce prieuré fondé au IX^e siècle en l'honneur de saint Magloire reçut les libéralités de tous les princes de Dinan. Le réfectoire appartient au style gothique; l'église a été restaurée; elle renferme de magnifiques stalles et les pierres tombales des familles d'Avaugour et de Dinan. Au delà du village et du prieuré, les tours ruinées du château de Léhon sont perdues dans la forêt.

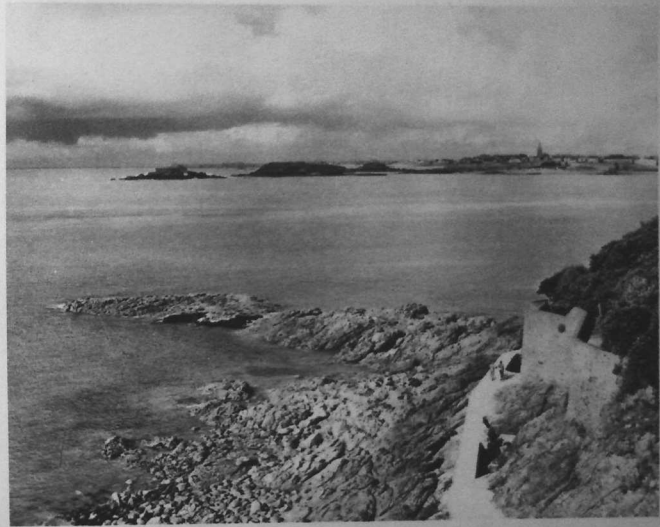
Mais l'excursion la plus célèbre — promenade classique même —



DINAN. ÉGLISE SAINT-SAUVEUR : FAÇADE LATÉRALE NORD (XII^e s.) ET CHAPELLE (XV^e s.) GOTHIQUE FLAMBOYANT; CLOCHER (XVI^e s.) ET FLÈCHE (XVIII^e s.).



DINARD. LA RANCE À LA VICOMTÉ. AU FOND, SAINT-SERVAN.



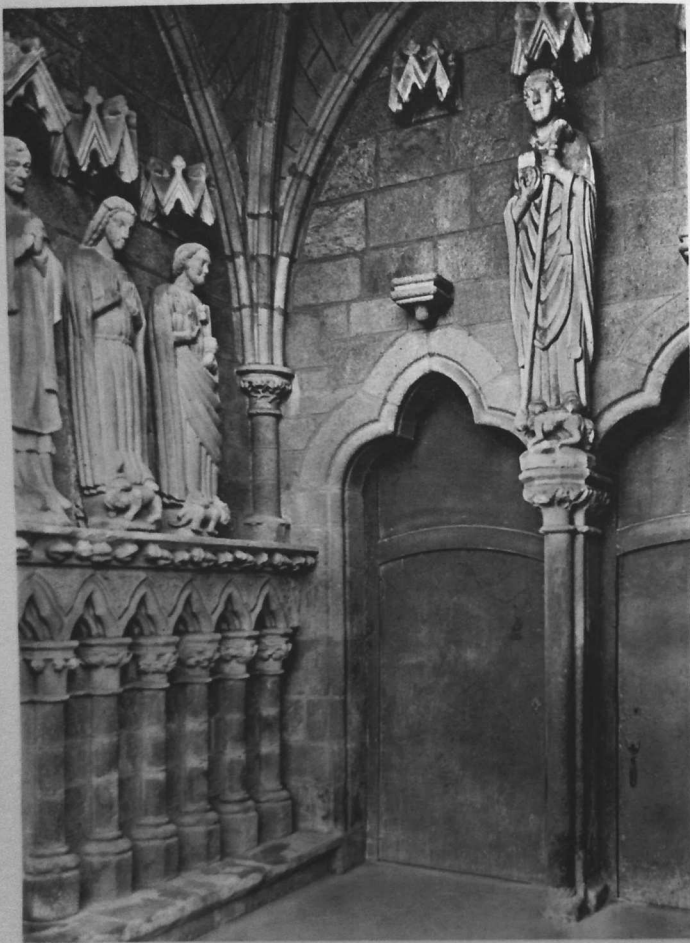
L'ESTUAIRE DE LA RANCE ET SAINT-MALO VUS DE DINARD.

est celle qui mène le touriste, en descendant la Rance, de Dinan à Dinard

La descente de la Rance ! Tant d'écrivains ont déjà chanté ce voyage exquis le long des rives vertes qu'on a, en vérité, scrupule à refaire après eux cette description : le départ, quand le fleuve encore canalisé se resserre entre les



SUR LA PLAGE DE DINARD.



SAINT-SULIAC. PORCHE DE L'ÉGLISE.

collines, puis les premières nappes d'eau après l'écluse du Châtelier, la plaine de Mordreuc où déjà le fleuve prend une incomparable majesté : le flot s'étend à perte de vue et l'on imagine avec peine qu'à marée basse cette large étendue d'eau se réduise à un mince filet qui coule entre des vasières grises.

Ici ou là, sur les côtes teintées de mille couleurs, des châteaux, des maisons de campagne disparaissent sous la verdure. Les corsaires aimaient jadis à se retirer au-dessus de la Rance dans ces demeures fleuries : le clapotis des eaux, le bruit des navires en construction — car sur les bords du fleuve les chantiers de réparation des trois-mâts étaient nombreux — leur donnaient un peu l'illusion de revivre l'existence passée. C'était un remède à l'ennui.

Après le viaduc qui unit le Port-Saint-Jean au Port-Saint-Hubert, la Rance n'est plus qu'un immense lac. Le bateau à vapeur longe les rives en décrivant de larges courbes. Des villages sont nichés au creux des collines : voilà Saint-Suliac, vieux bourg aux rues montueuses dont l'église gothique est consacrée à l'un de ces pieux ermites qui traversèrent la Manche dans des auges de pierre pour christianiser le pays. D'autres sont plantés sur la hauteur : Le Minihic-sur-Rance, La Richardais, Saint-Jouan-des-Guérets. On contourne la pointe de la Vicomté; on longe le rocher de Bizeux que domine une Vierge et tout à coup l'horizon s'élargit, la houle saisit le bateau, la tour Solidor semble toujours garder la passe; enfin les hautes maisons de Saint-Malo émergent au-dessus des remparts de la ville et Dinard, de l'autre côté, offre l'éblouissement de ses jardins qui se prolongent jusque dans la mer.

En 1850, Dinard n'était qu'un hameau dépendant de Saint-Enogat, un petit port où venaient accoster les navires chargés de marchandises. Des bateaux plats vous passaient pour un sou à Saint-Malo. Vingt ans plus tard, Dinard devenait le centre d'une véritable colonie anglaise. Séduits par la beauté du rivage, la douceur d'un climat que le gulf-stream tempère, le duc d'Audiffred-Pasquier, MM. Coppinger, Roederer, le baron Féard se fixèrent en ce coin et y construisirent de superbes demeures. A cette époque, la vogue des bains de mer lancée par l'impératrice Eugénie se répandait à travers toute la France. Dinard devint une station à la mode et se classa bientôt parmi les plages les plus coquettes de France. La faveur des Anglais n'y contribua pas en vain.

La plage est peu étendue; mais elle s'arrondit en un hémicycle parfait. Les pointes qui l'enserrent sont couvertes de somptueuses villas. Boulevards, avenues parent la ville neuve d'une élégance de bon aloi.

Plus simples, les plages voisines se partagent les baigneurs que le

luxe de Dinard effraie. Saint-Enogat s'orne d'un parc gracieux; quelques grottes entourent la plage. Saint-Lunaire, fleurie de jardins, possède l'étrange pointe du Décollé, jeu de la nature qui a creusé une faille dans la roche : le trou du chat paraît détacher de la terre l'extrémité de la pointe; une vieille église abrite des pierres tombales et rappelle que le pays, avant de devenir station balnéaire, fut peuplé de rudes marins : les seigneurs qui y vécurent dorment dans leurs enfeux un sommeil que ne trouble pas le touriste bruyant.

Saint-Briac enfin, avec sa Garde-Guérin d'où l'on embrasse toute la côte, et Lancieux ferment la presqu'île de Dinard et ramènent à l'Arguenon, en face du Guildo.

Par des routes de terre, on rejoint facilement l'embouchure de la



À SAINT-LUNAIRE.



VAGUES À SAINT-BRIAC. AU FOND LA GARDE-GUÉRIN.

Rance : une vedette rapide qui a remplacé le vieux pont roulant permet d'admirer, tassée sur son rocher, la ville de Saint-Malo.

On l'a souvent répété : « Saint-Malo semble un vaisseau de granit prêt à s'élançer vers l'inconnu; cet îlot est un véritable navire à l'ancre, bercé par les tempêtes ». Ilôt, le terme n'est plus vrai; depuis un siècle, des bandes de terre ont rattaché au continent le noir rocher sur lequel s'est élevée la ville. Des bassins ont réuni Saint-Malo à Saint-Servan. Mais jadis, quand l'île n'était reliée que par une étroite chaussée, le

Sillon, l'image était parfaitement juste. Elle frappait tous ceux qui, pour la première fois, débarquaient à Saint-Malo. Quand aujourd'hui encore on y accède par la mer, elle conserve sa valeur. En revanche, par les voies de terre, il n'en va plus de même; et c'est pourquoi la cité des corsaires mérite d'être d'abord contemplée du large; on saisit mieux sa splendide beauté de ville maritime, baignant presque entièrement dans les flots.

Et l'on comprend que, même au VI^e siècle, des moines aient hésité à s'y fixer et au rocher désert aient préféré la grève d'Aleth plus riante, moins secouée par les vents. Aaron et son disciple Malo, venus tous deux de Grande-Bretagne, convertirent au christianisme les frustes habitants de la côte. A la suite de quelques troubles, las des perpétuelles dissensions qui éclataient entre ces peuplades brutales, Malo se réfugia à Saintes, où il mourut. Bientôt après, les fidèles remplis de repentir, supplièrent le roi franc Childebert III de leur rendre le corps du saint. Bon prince, Childebert leur accorda la tête et la main droite que les Bretons triomphalement rapportèrent chez eux. Pour être à l'abri des invasions, ils transfèrent le centre de leur cité sur le rocher qu'on fortifia bientôt : il prit alors le nom de Saint-Malo.

Telle est traditionnellement l'origine de la cité malouine et dès ces temps lointains apparaissent déjà les traits saillants des habitants — leur ombrageuse indépendance — et de leur ville, son caractère religieux.

Au cours des siècles, ces deux traits se perpétuèrent. Indépendants, les Malouins ne se soumirent jamais qu'à des pouvoirs locaux : l'évêque, le Chapitre, la Communauté de ville, trois puissances rivales qui souvent s'affrontèrent, mais toujours s'entendirent pour défendre la cité, l'enrichir et protéger jalousement son autonomie.

Les ducs eux-mêmes durent s'incliner; on le vit bien pendant les guerres de Succession : alors que toutes les villes du duché soutenaient qui Jean de Montfort, qui Charles de Blois, Saint-Malo affecta de ne se point prononcer. Cette indifférence irrita fort les Anglais. Lancaster bombarda les remparts. Mais ses boulets éraflèrent inutilement les murailles : la flotte ennemie s'en retourna bredouille. Les Malouins rancuniers ne pardonnèrent pas à Jean IV, allié des Anglais. Ils refusèrent de le reconnaître après sa victoire d'Auray. Pour les punir, Jean fit bâtir à Saint-Servan une rude bastille, la tour Solidor qui surveilla la mer et gêna le commerce de la cité.

Plus tard, Saint-Malo ouvrit bénévolement ses portes aux troupes de Charles VIII. L'évêque et le Chapitre restaient avec le Corps échevinal les seuls maîtres de la cité. Et ils se rebellèrent quand Anne de Bretagne



LÉHON. CHAPELLE DE L'ANCIEN PRIEURÉ. DÉTAIL DES STALLES.
De gauche à droite : saint Benoit, la Vierge, saint Norbert.

prétendit, de sa seule autorité (et sans avoir consulté les pouvoirs locaux), remettre en état le château assez délabré et continuer ainsi les travaux entrepris par le duc François, son père. Le mécontentement fut grand. Anne passa outre et, pour marquer sa volonté, la petite duchesse fit graver sur la tour réparée par ses soins cette ligne moqueuse. « Qui qu'en grogne, ainsi sera, car tel est mon bon plaisir ». La tour qui qu'en grogne... le nom lui resta. Avec *La Générale* et le donjon, cet ensemble robuste semblait tourné contre la ville autant que sur le large!

Qu'importait, au fond, pour ces marins aventureux ? Au moment même où la reine abaissait ainsi l'orgueil de l'évêque, naissait à Saint-Malo Jacques Cartier. Trente ans après, l'audacieux navigateur découvrait le Canada et traçait ainsi la voie à cette lignée de corsaires, gloire



SAINT-MALO. MAISON NATALE DE DUGUAY-TRUIN.

neur, un partisan sans finesse d'Henri IV : Honorat de Bueil. La garnison fut massacrée; le gouverneur aussi. Pendant *quatre ans*, Saint-Malo s'administra en république indépendante. Tout simplement. Puis elle daigna se soumettre à Henri IV qui, trop heureux de voir la fin du schisme, pardonna généreusement aux meurtriers de ce pauvre Honorat.

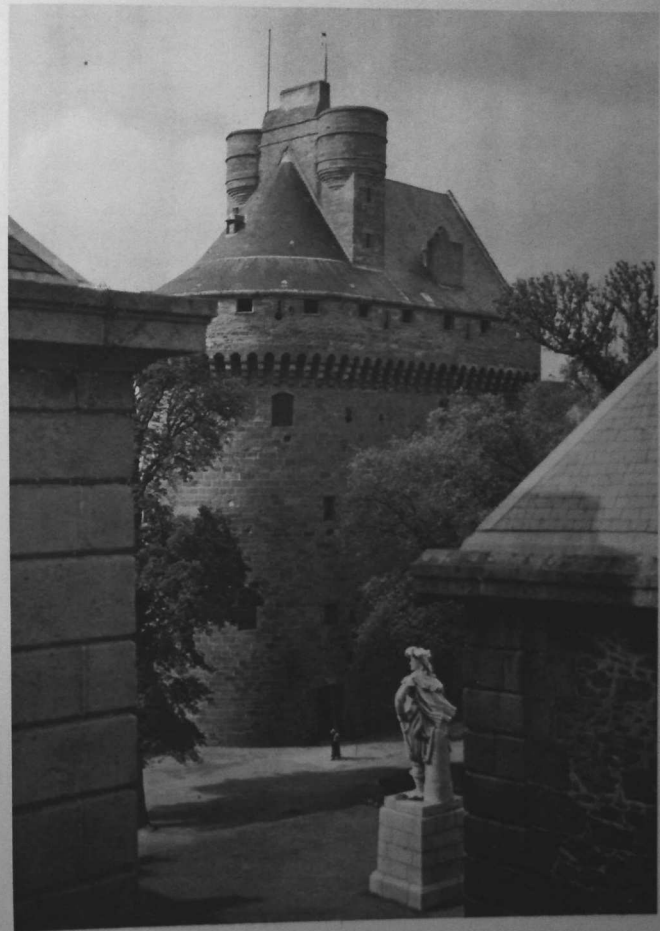
À SAINT-MALO.



— 180 —

de la ville. Et certes, d'autres marins sont nés ailleurs qu'à Saint-Malo; des corsaires se sont élancés d'autres rivages. Mais il n'est sans doute pas de ville dont le caractère ait plus fortement marqué l'âme de ses habitants.

Les exploits de Jacques Cartier inaugurèrent l'intense développement de Saint-Malo. Activité dont toute la France profita. Mais les habitants n'en gardaient pas moins leur farouche indépendance. Les guerres de Religion en fournissent un nouvel exemple. Episode vraiment sensationnel : en 1590, la ville qui s'inclinait pourtant depuis un siècle devant l'autorité royale se souleva contre son gouver-



SAINT-MALO. LA TOUR QUI QU'EN GROGNE (XV^e SIÈCLE); AU PREMIER PLAN, STATUE DE DUGUAY-TRUIN.



SAINT-MALO. CLOCHER DE LA CATHÉDRALE SAINT-VINCENT, HÔTELS DU XVIII^e SIÈCLE, PLACE CHATEAUBRIAND, VUS DU CHÂTEAU.

La ville resta ensuite fidèle : elle arma une flotte pour aider Louis XIII à reconquérir la ville de La Rochelle. Le siècle de Louis XIV fut le grand siècle de Saint-Malo. Ce fut celui des Duguay-Trouin, des Porcon de la Barbinais, des Magon. Les corsaires harcelèrent sans relâche les navires ennemis et leur livrèrent de rudes coups. Toutes les prises étaient bonnes. Par deux fois, les Anglais essayèrent de s'emparer de la ville. En 1693, ils firent exploser une machine infernale qui causa aux Malouins beaucoup plus de peur que de mal.

Outre la Course, cabotage et grande pêche profitèrent à Saint-Malo. La prospérité se manifesta dans les constructions ; les compagnies coloniales édifièrent ces vastes maisons qui surplombent les remparts et transformèrent les rues étroites en des couloirs d'ombre. Des doubles fenêtres croisillonnées de petits carreaux protégeaient ces hôtels contre

les coups du vent d'ouest. La plupart ont conservé leur disposition primitive : larges escaliers de bois, plafonds sculptés, boiseries ouvrées.

Les monuments reflétèrent également cette prospérité. Ces puissants armateurs qui, sans gêne, pouvaient prêter à Louis XIV désargenté pendant la guerre de Succession d'Espagne trente millions de livres, voulurent embellir leur ville de nobles édifices. Ils dotèrent la cathédrale Saint-Vincent d'une façade classique ; déjà au XVI^e siècle, cet édifice avait subi de notables agrandissements. Mais les Malouins eurent le bon goût de respecter les voûtes angevines de la nef qui remontaient au XII^e siècle et le chœur du XIII^e, imité du gothique normand.

Richesse de Saint-Malo : elle persista au XVIII^e siècle. De 1708 à 1737, on restaura les fortifications d'après les plans laissés par Vauban. Les remparts furent mis en l'état où ils demeurent actuellement, car le XIX^e siècle se contenta de les maintenir intacts. Les guerres de Louis XV entravèrent considérablement le commerce. La grande époque des corsaires était passée et Saint-Malo qui a consacré, dans son Hôtel de Ville, une salle à ses « grands hommes » — ils sont nombreux — n'eut guère, en ces années, d'autre célébrité que l'abbé Trublet — de l'Académie française, s'il vous plaît — ce brave homme d'écrivain qui, au dire de Voltaire, ne savait que « compiler, compiler, compiler... »

Cependant, le 4 septembre 1768, dixième enfant d'un armateur malouin, le chevalier François-Auguste de Chateaubriand venait au monde en une maison de la sombre rue des Juifs. L'enfance de Chateaubriand se déroula un peu à Saint-Malo. Lui-même nous a conté comment il se plaisait à vagabonder avec les polissons de la ville autour de la porte Saint-Vincent, près de l'hôtel où sa famille était venue résider peu après sa naissance. Il construisait des forts sur la plage, en face du Grand-Bé. Et « après avoir vu s'écrouler tant de châteaux bâtis pour l'éternité », Chateaubriand est revenu dormir dans cette tombe nue qu'entoure une simple grille, en face de la ville close, théâtre de ses premières années.

Six ans plus tard, dans une rue voisine, Félicité de Lamennais naissait également à Saint-Malo. Et ce fils illustre de la Bretagne passa lui aussi d'heureux jours autour des remparts de sa ville natale.

Ces grandes ombres, celles des corsaires, celles des romantiques, accompagnent invinciblement la flânerie des visiteurs ; ici Duguay-Trouin, là Jacques Cartier, plus loin Chateaubriand. Sur ces remparts, dont une promenade inoubliable vous incite à faire le tour, Lamennais est venu méditer. Il faut ignorer les boutiques modernes du Saint-Malo des touristes, négliger ce casino, épais pâté qui a remplacé un des forts



SAINT-MALO. « BOUT-DEHORS » D'UN TERRE-NEUVAS.

de Vauban, ne plus songer qu'à cette ville fière de tant de gloires passées.

Il n'y a plus de corsaires ! Surcouf fut l'un des derniers. Mais Saint-Malo continue à armer pour la grande pêche et chaque année plusieurs dizaines de navires quittent ses bassins et s'en vont vers Terre-Neuve. Le port reste actif et s'est depuis la guerre beaucoup amélioré. Et les

milliers de touristes qui traversent Saint-Malo pendant l'été lui donnent une vie étonnante.

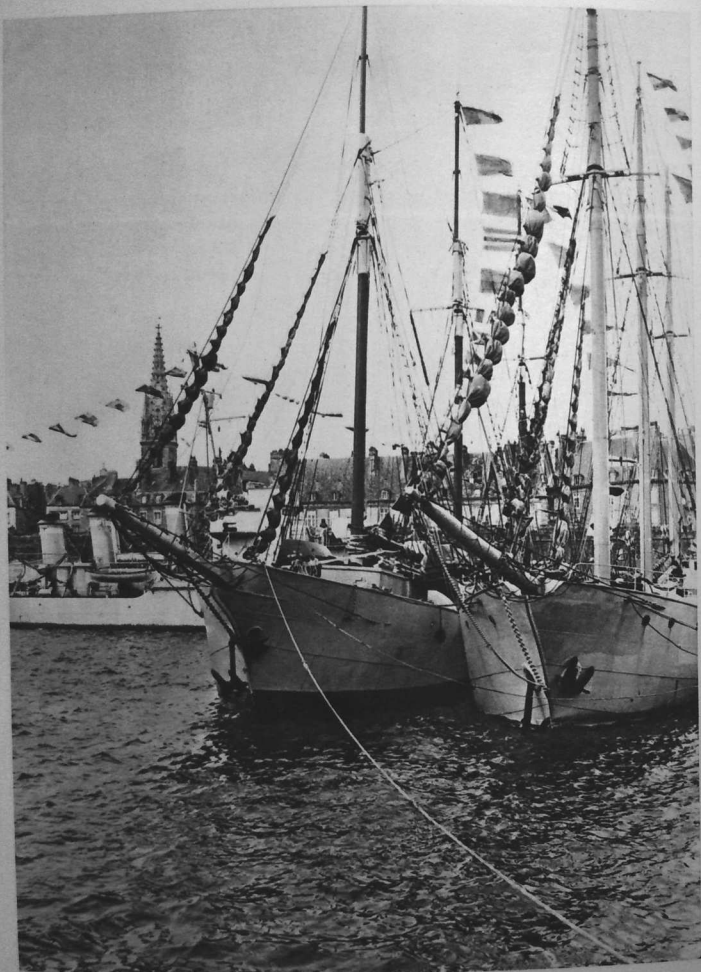
Paramé et Saint-Servan complètent l'agglomération malouine. On gagne la première en suivant le Sillon le long de la *Grande Grève*. Cette longue jetée permet de jouir d'une vue d'ensemble sur la côte d'Émeraude.

Le tourisme, soucieux d'affubler les rivages de France d'appellations sonores, les a souvent baptisés de noms assez mal choisis : la mer est bleue ailleurs que sur la Côte d'Azur et elle n'est pas toujours d'argent à Biarritz. Plus étrange encore, ce vocable de Côte d'Amour accolé aux plages bauloises... Mais le nom de Côte d'Émeraude est vraiment mérité : les flots y sont verts, d'un vert glauque, que rompt seulement la blancheur de l'écume.

Paramé, comme Dinard, souffre un peu d'avoir été une des premières stations balnéaires de Bretagne, sinon de France. De Rocabey à Rochebonne, les villas se pressent, d'une architecture souvent luxueuse, mais ancienne. Une digue-promenade suit la plage jusqu'à la pointe. La ville elle-même n'offre qu'un assez mince intérêt.



TOMBE DE CHATEAUBRIAND SUR LE GRAND BÉ.



SAINT-MALO. LE GRAND PAVOIS DES TERRE-NEUVAS POUR LEUR PARDON.

Très différent est Saint-Servan. La capitale des Curiosolites n'a pas conservé grand'chose de son histoire : elle fut bientôt détrônée par Saint-Malo. De la cathédrale primitive bâtie au x^e siècle ne subsistent sur la presqu'île que quelques parements de petit appareil. Le reste n'est que maladroite reconstitution. Le fort de la cité occupe l'emplacement du camp gallo-romain.

De Paramé à Cancale, entre des pointes rocheuses s'abritent quelques plages sans prétention : Rothéneuf, La Guimorais. La pointe du Grouin ferme la baie.

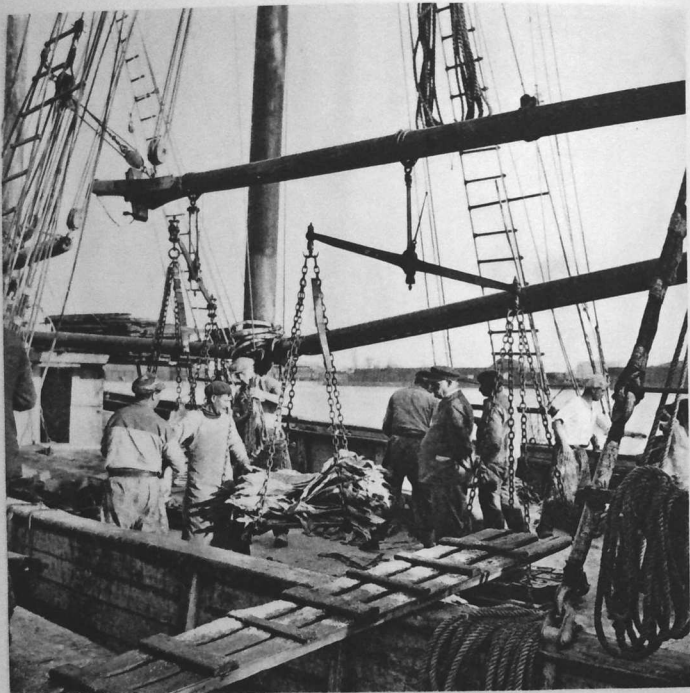
Le rocher de Cancale est célèbre dans l'histoire de la gastronomie. Il s'élève à quelques centaines de mètres de la côte, masse énorme détachée du continent. Au port de Cancale, La Houle, on vous invitera sans doute à déguster des huîtres; invite bien tentante : ce petit port ruisselle de lumière et de couleurs chatoyantes. Une flottille l'emplit de ses mâts et de ses voiles brunes, car Cancale n'est pas seulement un centre ostréicole, il arme aussi pour la grande pêche.

Plus banal, avec son église blanche, le bourg couvre la colline. Il a remplacé, dès le haut moyen âge, deux villages côtiers, Thoman et Porz-Piquan, que la mer engloutit. Accidents fréquents : les contours du rivage étaient assez mal fixés. Cancaven devenu Cancale connut une vie exempte de troubles, si l'on excepte l'intempestif débarquement du duc de Malborough en 1758, lors d'une tentative malheureuse sur Saint-Malo.

Cette côte qui unit Cancale à Pontorson est plate et monotone. C'est le pays des marais de Dol. Jadis la mer recouvrait toutes ces terres : seul piton granitique au milieu des grèves mouvantes, le mont Dol émergeait; la mer s'est peu à peu retirée, non sans tenter au cours des siècles des retours offensifs et désastreux pour les habitants. Jusqu'au xvii^e siècle, des villages furent encore assaillis par les flots. Puis l'homme finit par conquérir définitivement le territoire et opposa aux attaques de la Manche une digue infranchissable. Sur le sol ainsi récupéré poussent de maigres touffes d'herbe que broutent les troupeaux de moutons. Les marais sont progressivement desséchés et donnent une terre d'une remarquable fertilité. Dans certaines communes, ces marais subsistent encore, qui se gonflent d'eau en hiver et rappellent par leur aspect noirâtre la Brière nantaise.

Abandonnant ce rivage, on doit rentrer dans l'intérieur des terres : des pèlerinages littéraires complètent en effet la visite de la côte d'Emeraude.

Par Châteauneuf dont le beau château construit auprès des ruines



SAINT-MALO. LA PESÉE DES MORUES SUR UN TERRE-NEUVAS.

du manoir primitif surplombe la Rance, on s'éloigne de la mer. Cependant, des étangs gardent à tout ce territoire une apparence maritime. La mare de Saint-Coulman, en Miniac-Morvan, est un vaste marais où foisonnent les plantes aquatiques. En Plerguer, la Grande Rosière est un autre témoin de l'envahissement des eaux. Ces marais disparaissent d'ailleurs peu à peu.

La crainte de la mer n'empêcha pas les moines de s'établir dans ces terres dangereuses. L'abbaye de Tronchet qui existait dès le XII^e siècle fut réédifiée au XVII^e et les moines de Saint-Maur y demeurèrent jusqu'à la Révolution.



SAINT-MALO. LE QUAI DUGUAY-THOUIN
VU À TRAVERS UN CRÉNEAU DES REMPARTS.

Premier pèlerinage littéraire : c'est en Plesder que se trouve le manoir de Lamennais. Tel le vit Maurice de Guérin, tel il existe encore, dans ses hautes futaies, au bord de l'étang :

« La maison est coiffée d'un toit aigu à mansardes. Elle est blanche; on l'aperçoit à travers les bois. A l'occident est un étang encaissé comme une rivière entre deux bois qui le dominent. La chapelle est située vis-à-vis de la maison au fond du jardin; elle est toute petite et toute simple. Le jardin est vaste, bien cultivé et percé de larges allées bien sablées; quelques-unes sont plantées d'arbres verts ».

En cet ermitage isolé, Félicité de Lamennais, « Monsieur Féli » comme se plaisaient à l'appeler ses amis, passa les heures les plus douces de son existence. Il aimait à se promener sous les arbres, à méditer au bord de l'étang, en compagnie de ses disciples qu'il hébergeait à La Chesnaie. Il y reçut Montalembert, l'abbé Gerbet, Lacordaire, Berryer et combien d'autres! Quand il eut rompu avec Rome, en 1836, il quitta pour toujours son « paradis terrestre », avec quel déchirement de l'âme... Et combien souvent dut-il rêver à sa terre bretonne, au milieu des luttes qu'il soutint jusqu'à sa mort.

La maison blanche, les hauts arbres, la petite chapelle, l'étang... rien n'a changé. Sur un chêne, un médaillon sculpté fait revivre le profil tourmenté de Féli. Cet hommage discret convenait à l'auteur de *l'Essai sur l'indifférence*.

Lamennais, Chateaubriand : les deux écrivains, qui se connurent plus tard, eussent pu se rencontrer sur le sol natal, tant étaient proches leurs demeures. Mais quand Lamennais se retira à La Chesnaie, Chateaubriand avait depuis longtemps quitté Combourg. Après tant d'auteurs qui, de Maurice Barrès à Albéric Cahuet, s'en furent frapper à la porte des descendants de René, on ose à peine renouveler la description.

Alors ne vaut-il pas mieux recourir à Chateaubriand lui-même ? *Les mémoires d'outre-tombe* s'offrent à nous :

« Si la tristesse était grande sur les bruyères de Combourg, elle était encore plus grande au château. On éprouvait, en pénétrant sous ses voûtes la même impression qu'en entrant à la Chartreuse de Grenoble (1). Pendant la mauvaise saison, des mois entiers s'écoulaient sans qu'aucune créature humaine frappât à la porte de notre forteresse... ».

Chateaubriand a longuement décrit la disposition intérieure du château. « La chambre à coucher de mon frère était placée dans la petite tour de l'ouest et son cabinet dans la petite tour de l'est. L'appartement

(1) C'est-à-dire la Grande Chartreuse.



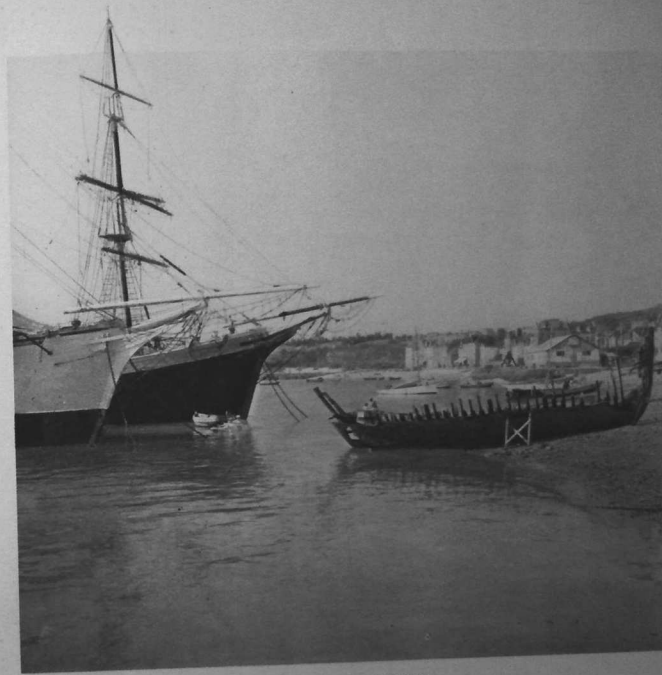
SAINT-SERVAN. CONTRE-JOUR SUR LA RANCE.

de ma mère régnait au-dessus de la grande salle, entre les deux petites tours. Ma sœur habitait un cabinet dépendant de l'appartement de ma mère... Moi, j'étais dans une espèce de cellule isolée, au haut de la tourelle de l'escalier... ».

René insiste complaisamment sur cette cellule : « La fenêtre de mon donjon s'ouvrait sur la cour intérieure; le jour, j'avais en perspective les créneaux de la courtine opposée où végétaient des scolopendres et croissait un prunier sauvage. La nuit, je n'apercevais qu'un petit morceau de ciel et quelques étoiles... Des chouettes voletant d'une tour à l'autre, passant et repassant entre la lune et moi dessinaient sur mes rideaux l'ombre mobile de leurs ailes. Relégué dans l'endroit le plus désert, à l'ouverture des galeries, je ne perdais pas un murmure des ténèbres. Quelquefois le vent semblait courir à pas légers; quelquefois, il laissait échapper des plaintes; tout à coup ma porte était ébranlée avec violence, les souterrains poussaient des mugissements, puis ces bruits expiraient pour recommencer encore... ». Cette cellule se trouvait dans la tour du

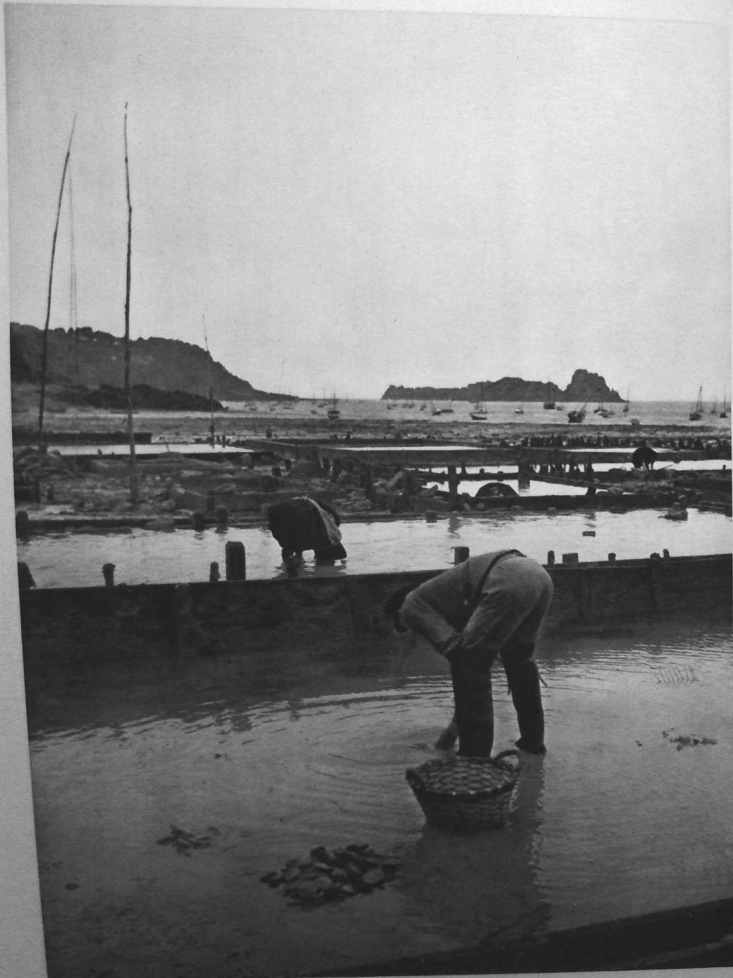


SAINT-SERVAN. PORT SAINT-PÈRE ET TOUR SOLIDOR (XIV^e SIÈCLE).

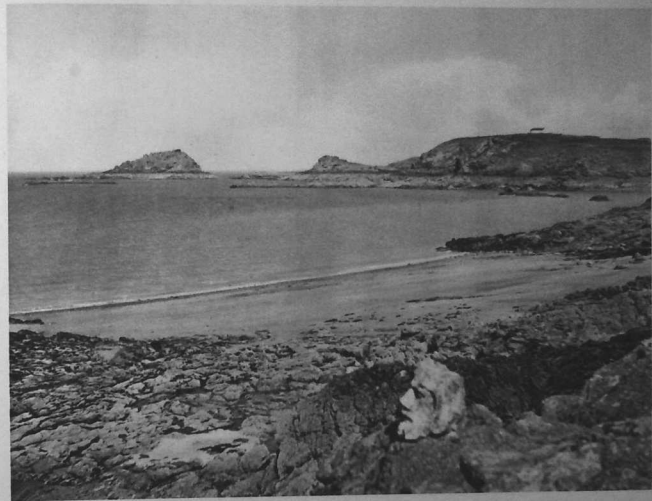


LE PORT DE CANCALE.

Chat que l'on disait hantée : un ancien possesseur du château revenait de temps à autre se promener dans le chemin de ronde sous la forme d'un chat noir. Mais il y a tout de même bien du romantisme dans ces descriptions fantastiques. Le chevalier et sa Lucile se plaisaient à s'effrayer mutuellement et nous ne sommes pas bien sûrs qu'ils aient jamais entrevu le fantôme noir, alors même qu'ils guettaient son apparition assis sur une marche de l'escalier de la grande tour, attendant anxieusement que la vieille horloge du palier sonnât minuit. Il y a bien du romantisme aussi dans les récits de courses autour du château, à travers les chênes du grand mail ou sur l'étang « quand les voix de l'automne sortaient des marais et des bois ». Peu importe ! Chateaubriand n'eut peut-être pas été le grand écrivain que nous aimons s'il n'avait vécu ces années de



CANCALE. LES PARCS À HUÎTRES; AU FOND LE ROCHER.



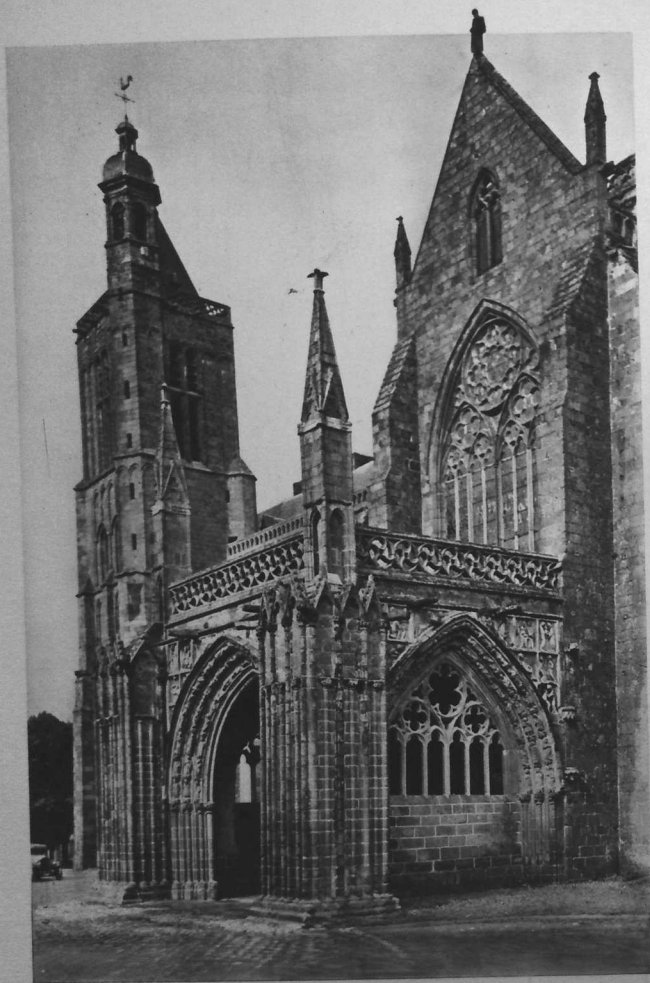
ROTHÉNEUF. LES ROCHERS SCULPTÉS ET LA POINTE DE MEIBA.

Combourg. Les impressions de l'enfance sont celles qui se gravent le plus intimement en nous : le vieux logis de Combourg, avec sa salle sombre où, au tic-tac monotone du balancier répondait seulement le pas régulier du père de René, se promenant de long en large devant ses enfants glacés d'effroi, la cellule en laquelle le chevalier, au fond, mourait de peur et cette campagne bretonne, ajoncs et genêts, forêts « où s'élevait la vapeur bleuâtre du soir », lac aux eaux dormantes, tout cet inoubliable décor inspirèrent à Chateaubriand des pages magnifiques. Qu'il ait déformé la réalité, seuls les grincheux s'en plaindront.

Le pèlerinage au pays de Chateau-

CANCALE. PÊCHEUSE D'HUÎTRES.





DOL. CATHÉDRALE SAINT-SAMSON. FAÇADE MÉRIDIONALE.

briand s'achève par Dol. La cathédrale gothique de cet ancien évêché est classée parmi les plus belles.

A la croisée des routes qui mènent vers la Normandie, tout près du Mont Saint-Michel dont l'abbaye attirait les plus illustres pèlerins, Dol connut dès le moyen âge une exceptionnelle fortune. Les auberges, les « hostelleries » y abondaient; elles portaient l'enseigne de l'Image Saint-Michel, de la Croix-Verte, du Grand et du Petit Paradis, du Pilier blanc, du Pilier rouge... Une énumération complète est impossible.

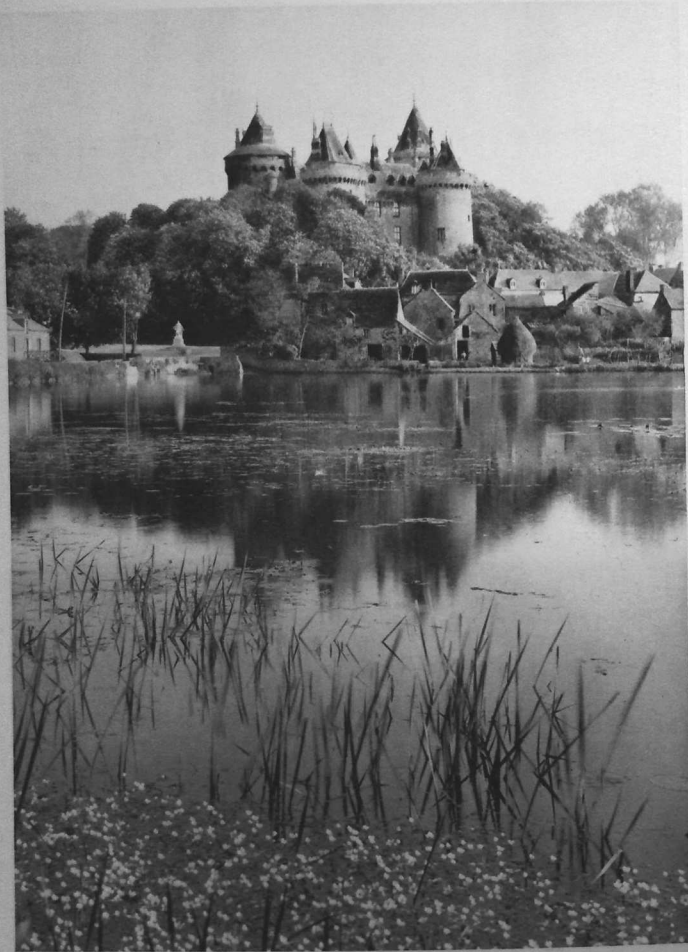
« Dol, ville espagnole de France, en Bretagne, écrit Victor Hugo, n'est pas une ville, c'est une rue. Grande vieille rue gothique, toute bordée à droite et à gauche de maisons à piliers, point alignées qui font des caps et des coudes dans la rue, d'ailleurs très large... ».

La plus curieuse de ces maisons, appelée à tort maison des Plaids « est un des rares spécimens de l'architecture civile du XII^e siècle en France » (Banéat). La façade est entièrement en granit appareillé et conserve au rez-de-chaussée les restes de trois grandes arcades en plein cintre décorées de chevrons brisés.

A côté de cette demeure particulièrement curieuse, que d'amusantes maisons, de galeries basses, de toits biscornus. Un tel ensemble était bien digne de plaire à Victor Hugo. Le poète croyait Dol incapable de soutenir un siège. La ville avait cependant victorieusement résisté à Guillaume le Conquérant, et si plus tard elle dut céder à Pierre Mauclerc, ses remparts, relevés au XIV^e siècle, restèrent en bon état jusqu'à la Révolution; on en peut voir encore quelques pans.

Le joyau de Dol, c'est sa cathédrale. En 843, Nominoë se fit couronner roi de Bretagne à Dol et deux ans plus tard il érigeait l'évêché en archevêché afin de libérer l'église bretonne de la tutelle franque. L'archevêque de Tours, qui avait jusque là autorité sur les évêques d'Armorique, protesta véhémentement. Le procès, porté en cour de Rome, dura plus de trois siècles. Il s'acheva en 1199 par la défaite de l'évêque qui dut abdiquer ses droits de métropolitain. Mais la cathédrale, commencée pourtant après cet abandon, est bien digne d'un archevêché.

La nef date du début du XIII^e siècle; nef gothique, influencée par le style normand; belle harmonie des voûtes hautes et larges, galerie au long des fenêtres, tracé aigu des arcs. Le chevet plat est un peu postérieur. Il est doté d'un grand vitrail qui narre naïvement l'histoire de saint Samson et de ses successeurs. Dans le croisillon nord s'élève le tombeau monumental de l'évêque Thomas James, un excellent morceau de sculpture Renaissance, œuvre d'un artiste italien achevé en 1507.



COMBOURG. L'ÉTANG ET LE CHÂTEAU.

A l'extérieur, la cathédrale est peu séduisante. Les deux porches sont toutefois très bretons d'aspect et de composition.

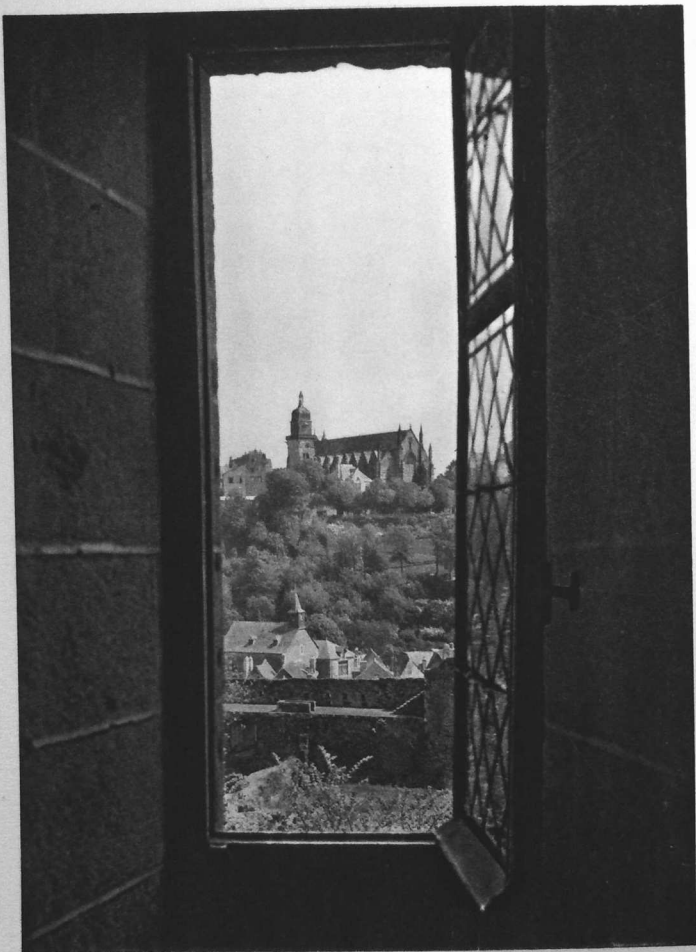
Ville épiscopale, Dol comptait plusieurs établissements religieux. L'ancien palais de l'évêque a disparu, mais l'Hôtel-Dieu de la ville a été installé à l'Abbaye-sous-Dol dans le séminaire du diocèse; et toutes les maisons de la rue Sainte étaient jadis possession du Chapitre.

Tout près de Dol, le menhir du Champ-Dolent est un des beaux mégalithes de Bretagne. De forme conique, en granit rose, il mesure neuf mètres; les bonnes gens assurent qu'il s'enfonce dans la terre d'un pouce (0 m. 02) par siècle. Quand il aura complètement disparu, ce sera la fin du monde. Voilà qui laisse quelques années à l'humanité!...

Le site le plus intéressant aux environs de Dol, c'est l'éminence naturelle du mont Dol. Cette ancienne île est de faible altitude, cinquante mètres à peine. Le village (quelques maisons et une église du xv^e siècle) s'essaima au bas de la colline. Au sommet de celle-ci, la vue s'étend de Cancale au Mont Saint-Michel. Un calvaire, un vieux moulin, une statue de la Vierge ont remplacé le temple consacré aux dieux que les Romains n'avaient pas manqué d'édifier sur cette butte sacrée.



LA CHESNAIE. L'ÉTANG ET, À GAUCHE, MÉDAILLON DE LAMENNAIS.



FOUGÈRES. L'ÉGLISE SAINT-LÉONARD VUE DU CHÂTEAU.



FOUGÈRES.
L'ÉGLISE SAINT-SULPICE ET LE CHÂTEAU VUS DE LA PLACE AUX ARBRES.

CHAPITRE VIII

LE PAYS DE FOUGÈRES ET DE VITRÉ



Nous voici revenus aux marches de Bretagne, dans cette région de Fougères et de Vitré qui en constitue au nord l'extrémité orientale.

Historiquement, ces deux pays formaient au moyen âge des seigneuries très indépendantes, assez mal soudées à la Bretagne et qui jouaient plutôt le rôle de zone intermédiaire entre la France et le duché. Pen-

VITRÉ. POUTRE SCULPTÉE RUE BAUDRAIRIE.

dant la Révolution, ils devinrent par excellence la terre de la chouannerie.

Leur isolement explique cette destination : « Cette bande de forêts sans unité, semée d'étangs et coupée de landes, était bien propre aux embûches » (Gallouédec). Aussi, quand deux grands écrivains consacrèrent un récit à la chouannerie, ils placèrent tous deux le centre de leur action dans cette région : l'un composa un livre tout imprégné d'un romantisme vibrant, et ce fut *Quatre-vingt-treize*; la plume de l'autre était moins échevelée : Balzac, dans les *Chouans*, a laissé d'admirables pages sur la terre fougeraise. « Nulle part en France, écrit-il, le voyageur ne rencontre de contrastes aussi grandioses que ceux offerts par le grand bassin du Couesnon et par les vallées perdues entre les rochers de Fougères et les hauteurs de Rillé. Là des eaux claires, limpides, courantes; des montagnes vêtues par la puissante végétation de ces contrées; tous



FOUGÈRES. LES REMPARTS ET LA PORTE NOTRE-DAME.



FOUGÈRES. COURTINE NORD ET ENTRÉE DU CHÂTEAU AU PREMIER PLAN.
AU LOIN LA VILLE HAUTE DOMINÉE PAR LE BEFFROI (XIV^e S.).
De gauche à droite : les tours de Guémadeuc, de La Haye-Saint-Hilaire;
en avant les tours de Coigny et de Guibé; en arrière la tour du Hallay.

les artifices de la lumière et de l'ombre; toutes les oppositions entre les différents feuillages; les groupes de maisons où foisonne une population active; et des places désertes où le granit ne souffre pas même les mousses blanches qui s'accrochent aux pierres... ».

Ces oppositions, qui frappaient tant Balzac, elles apparaissent dès le seuil du pays de Fougères. Aux bourgades coquettes et neuves succèdent de vieux hameaux perdus; aux cultures grasses, des landes à peine défrichées, des forêts épaisses où les mégalithes abondent.

Saint-Ouen-la-Rouërie, aux environs d'Antrain, fut le berceau du célèbre conspirateur : simple manoir, car les châteaux imposants, hormis Fougères, sont assez rares dans le pays; celui de Landal près de Trans, n'est plus qu'une ruine croulante; il fut pourtant tenu jadis par une forte garnison. La forêt de Villecartier, à l'est, est plantée d'arbres vénérables. Et partout, à Sougéal comme à La Fontenelle ou à Montault, à Bazouges comme à Saint-Germain, on est assuré de rencontrer des pierres mégalithiques : ici, une galerie couverte; là, le menhir du Diable, ailleurs un dolmen ou une pierre branlante; d'innombrables légendes s'attachent naturellement à ces vestiges. Beaucoup de villages ont conservé d'intéressantes églises; quelques-unes ont de beaux vitraux; d'autres un mobilier précieux; ainsi, à Saint-Marc-sur-Couesnon, un calice en vermeil aurait, dit-on, été donné par Anne de Bretagne. Le fait n'est rien moins que sûr.

Puis voici la terre la plus isolée de Bretagne, au moins par son vocable : il s'agit du désert lui-même! Louvigné-du-Désert, « le manoir du loup, auquel le nom du désert fut ajouté, pour indiquer sa situation dans les solitudes qui s'étendent entre le Maine et la Bretagne » (Orain). Voire... ces solitudes sont maintenant très abordables. Dans la commune, un château du XVII^e siècle renferme les pierres tombales de Raoul II de Fougères et de cette malheureuse Françoise de Foix, dont nous avons conté en son temps le tragique assassinat, et aussi le cœur du valeureux général Lariboisière.

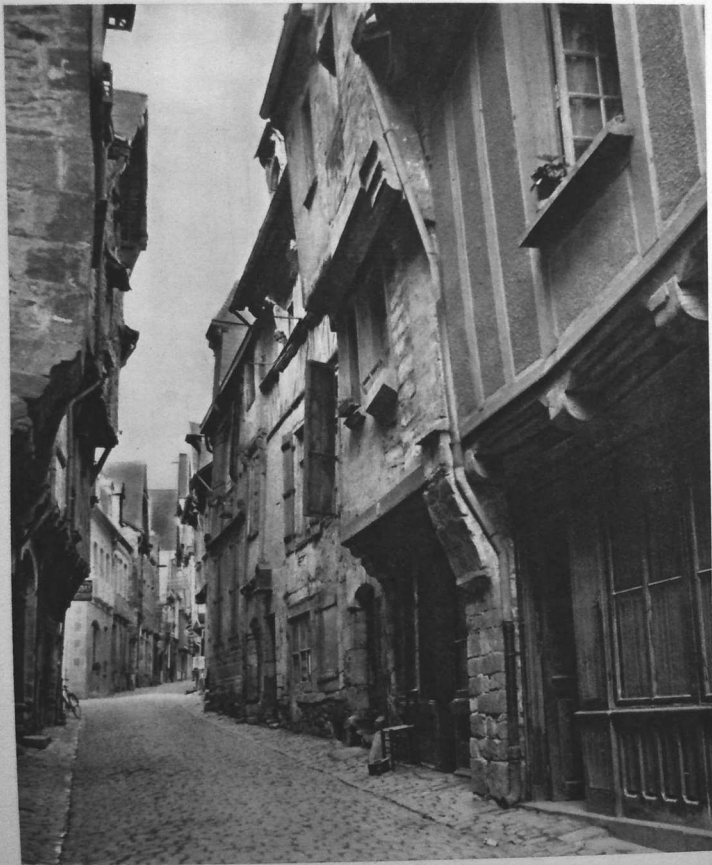
Après Le Châtelier, on pénètre dans la forêt de Fougères; à en croire Victor Hugo, c'était une des « sept horribles forêts de Bretagne », qui servirent d'auxiliaires à la révolte des chouans, car « les ténèbres s'entraident ». Seulement Victor Hugo exagère. La forêt de Fougères, où le hêtre domine, n'a rien de spécialement horrible. Outre quelques mottes féodales et des mégalithes, on y peut voir les fameux celliers de Landéan, souterrains édifiés, dit-on, au XII^e siècle par un seigneur de Fougères pour y dissimuler ses richesses (et peut-être aussi ses futailles). Il est à peine besoin d'ajouter que la légende affirme qu'on communique aisément de ces celliers au château de Fougères.

Pour rejoindre l'enceinte féodale, il est cependant préférable et plus sûr d'user de la grande route. Bientôt les tourelles apparaissent entre les collines.

Fougères, répète-t-on souvent, est la Carcassonne du nord. L'assimilation peut paraître excessive : toute une ville est enfermée dans les remparts de Carcassonne alors que l'enceinte de Fougères n'abrite plus rien. Mais cette masse de tours, de courtines, d'échauguettes, qui couvre



FOUGÈRES. ÉGLISE SAINT-SULPICE.



VITRÉ. RUE BAUDRAIRIE.

plus d'un kilomètre, est tout de même une des plus belles constructions féodales que l'on puisse voir; et, plus peut-être qu'à Carcassonne, le site est remarquable. Balzac s'était enthousiasmé : « Sur un mamelon de

granit qui domine trois vallons dans lesquels se réunissent plusieurs routes surgissent les vieux créneaux et les tours féodales du château de Fougères, l'une des plus immenses constructions faites par les ducs de Bretagne, murailles hautes de quinze toises, épaisses de quinze pieds... »

La baronnie de Fougères, une des neuf de Bretagne, n'était-elle pas une des portes les plus solides du duché ? Elle devait se défendre contre la France et aussi contre la Normandie, possession anglaise durant deux siècles. Les Plantagenets, à maintes reprises, tentèrent d'introduire leur suzeraineté en Bretagne : une telle place était bien tentante.

Il fallut tout le courage et l'opiniâtreté des sires de Fougères pour résister à l'emprise. Un moment le roi Henri II, au XII^e siècle, réalisa les desseins de la dynastie. Devant ses armées Raoul de Fougères dut capituler. Le château fut rasé; victoire sans lendemain. Les armes bretonnes triomphèrent bientôt et l'Anglais vida les lieux. Un nouveau château fut reconstruit. Au XIII^e siècle, l'héritière de la baronnie l'apporta à une grande famille poitevine et d'illustre origine : les Lusignan se flattaient en effet de descendre de la fée Mélusine. Il est toujours fort honorable d'avoir une fée (une bonne fée, évidemment) pour aïeule. Ces Lusignan-là possédèrent Fougères pendant plus de cent cinquante ans; puis le duc Jean V finit par réunir le fief à la couronne. Ce fut une fameuse acquisition.

François II améliora les fortifications de la citadelle. Mais ces restaurations n'empêchèrent pas La Trémouille de les emporter quand, en 1488, il vint donner à la Bretagne le dernier assaut contre son indépendance. L'histoire militaire de Fougères était achevée.

De ses différents possesseurs, le château porte le témoignage. Telle tour remonte, au moins dans ses fondations, aux premiers barons de Fougères; une autre fut bâtie par les Lusignan et baptisée naturellement tour Mélusine; la tour Surienne rappelle un aventurier du XV^e siècle; les remparts de François II épais de plusieurs mètres, creusés de réduits, impressionnent spécialement les visiteurs et, dans un charmant oratoire du XVI^e siècle persiste le souvenir d'Anne de Bretagne.

D'autres tours ont reçu le nom des gouverneurs qui les restaurèrent sous l'Ancien régime. Au reste, le château de Fougères n'a pas fini de réserver des surprises à l'archéologue. On a mis récemment à jour les vestiges d'une enceinte, les bases du donjon primitif. Les travaux, intelligemment conduits, permettront peut-être la découverte de constructions plus anciennes encore.

Des tours du château, de la tour Mélusine surtout, la vue sur le vieux Fougères est exquise : des vallons ombragés couronnés d'arbres



VITRÉ. L'ÉGLISE NOTRE-DAME VUE DU CHÂTEAU.

entourent les remparts qui s'étagent jusqu'au beffroi de la ville. Le paysage rappelle celui de Dinan. Mais les murs couverts de mousse sont plus délabrés que dans la cité de Du Guesclin et c'est à peine si une tour d'enceinte mieux conservée arrondit ici ou là sa courbe entre deux vergers.

L'église Saint-Sulpice paraît quelque peu écrasée par le voisinage du château. Elle est, dans ses parties primitives, de style flamboyant, mais ne fut terminée qu'au XVIII^e siècle. Deux retables sculptés dans le granit de l'autel constituent, avec la vénérable Vierge de Notre-Dame-des-Marais, les curiosités de l'édifice. Le clocher est étrangement incliné; faute de l'architecte, accident ? La cause importe peu. Mais on devine que cette inclinaison a provoqué des légendes où le diable, comme il se doit, tient la première place.

Une fois franchie la porte Saint-Sulpice, la montueuse rue de la Pinterie grimpe vers la ville haute; elle est bordée de maisons à piliers ou, parfois, de sévères hôtels à la façade classique. Saint-Léonard est



VITRÉ. LE CHÂTEAU (XIV^e-XV^e SIÈCLES).

la paroisse principale : sa triple nef est encore flamboyante, malgré des restaurations postérieures; les grandes baies conservent quelques verrières anciennes. Autour de l'Hôtel de Ville, joli logis Renaissance, on retrouve encore de beaux hôtels, car, pour avoir perdu toute valeur militaire, Fougères ne cessa pas d'être avant la Révolution une cité prospère. La proximité de la Normandie lui amenait maints clients et la fabrication des toiles, les vanneries, les mégisseries enrichissaient les bourgeois.

Vint la Révolution; les habitants vécurent des jours sombres : terroristes et chouans se disputèrent la ville; Lescure y rendit le dernier soupir; deux fois les Vendéens firent halte à Fougères. En marchant sur Granville d'abord, dans l'enthousiasme d'une victoire escomptée, après la défaite ensuite, morne cohue qui reflua en déroute.

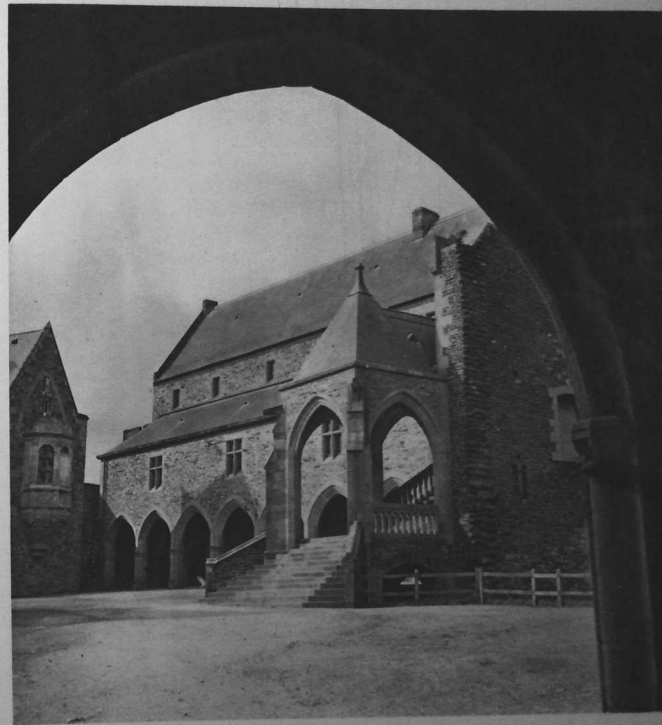
L'Empire et la Restauration effacèrent ces mauvais souvenirs. La naissance, vers 1840, de l'industrie de la chaussure transforma Fougères en une cité industrielle. Jusque là son activité économique était principalement due aux eaux vives qui l'arrosaient. Dès 1852, on commença à fabriquer le chausson de lisière; puis le chausson de feutre, enfin la chaussure de cuir. A la fin du XIX^e siècle, il existait une trentaine de fabriques, près de cinquante en 1914, plus de quatre-vingts pendant les années de prospérité qui suivirent la guerre. Les industries annexes profitèrent de cet envol. Chiffre bien réduit maintenant : la crise a durement sévi à Fougères et les maisons fermées sont nombreuses.

Les verreries de Laignelet, aux portes de la ville, exploitent les bois de la forêt : elles existent depuis plus d'un siècle. La crise a également réduit leur extension. Mais les Fougerais sont patients et obstinés. Ils vaincront le mauvais sort et, suivant l'expression de Victor Hugo dans une description fameuse, l'on reverra « fumer les toits, chanter les filles, crier les enfants, éclater les enclumes... », car voilà Fougères ! »

La route qui ramène vers Vitré traverse d'abord la vallée du Couesnon; elle longe ensuite la Cantache, petite rivière aux fertiles coteaux : pommiers, prairies, champs de blé composent une palette multicolore. Dans les bois, les pierres mégalithiques sont nombreuses.

Une des plus célèbres est située près de la Cantache, dans la commune de Dompierre-du-Chemin; deux rochers de belle taille se dressent à cent mètres l'un de l'autre : c'est le Saut de Roland; le paladin, neveu de Charlemagne, d'une envolée de son cheval bondit en effet par deux fois de l'un à l'autre pour défier le diable. La troisième fois, il roula dans le précipice. Navrée, sa fiancée se prit à pleurer; et les larmes de l'Inconsolable tombent toujours de la pierre *dégouttante*.

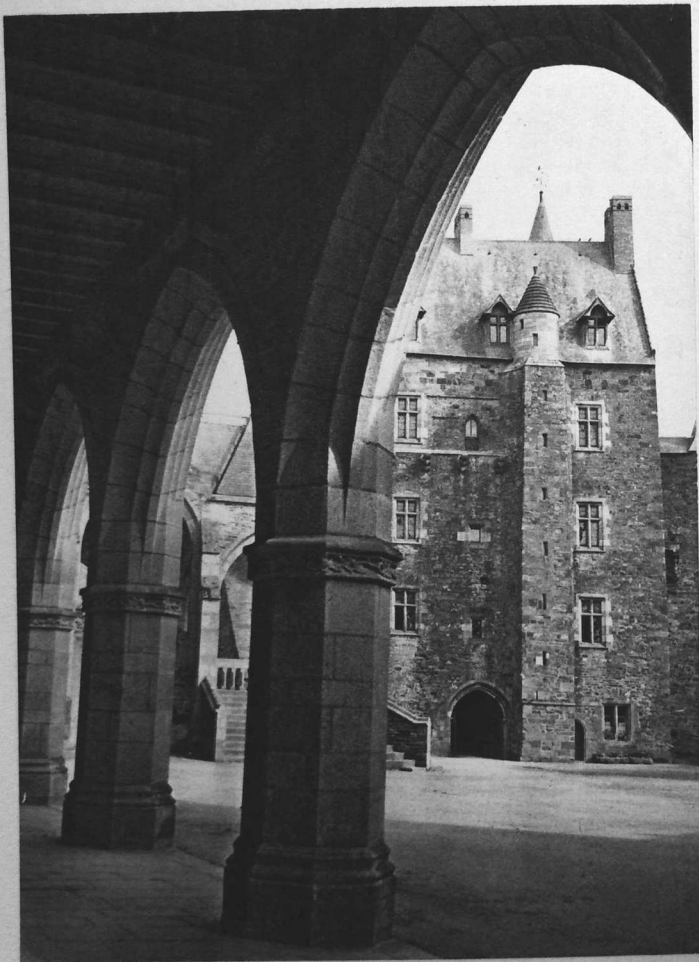
A Châtillon-en-Vendelais, sur les bords d'un étang était autrefois



CHÂTEAU DE VITRÉ. L'HÔTEL DE VILLE VU DU CHÂTELET.

bâti un de ces forts châteaux qui jalonnaient la frontière bretonne. Il fut, comme de juste, démantelé sur les ordres de Richelieu.

Humble église de campagne, la collégiale de Champeaux, non loin de Châtillon, devint par la volonté de la famille d'Espinay siège d'un chapitre de chanoines. Ceux-ci placèrent dans le cœur des stalles sculptées surmontées de baldaquins aux délicates ciselures, de boiseries aux fins médaillons. Un grand vitrail du XVI^e siècle (contemporain des stalles et de l'église) clôt le chevet. Il représente la Crucifixion. Mais on admirera



CHÂTEAU DE VITRÉ. COLONNADE DE L'HÔTEL DE VILLE. AU FOND, LE CHÂTELET.

surtout les remarquables tombeaux des membres de la famille d'Espinay, en marbre rouge et noir, édifiés de 1551 à 1553; ils sont de parfaite facture.

Vitré est souvent considérée comme le troisième volet d'un triptyque dont le Mont Saint-Michel et Fougères seraient les deux premiers panneaux. Les trois cités rivalisent en merveilles. Mais c'est à Vitré que l'on rencontre des rues vraiment intactes, tout entières bordées de logis pittoresques. Et nulle cité bretonne ne peut présenter un tel ensemble. A Fougères, à Dinan même, des quartiers neufs ont transformé la ville. Vitré ne s'est guère développée et à peine est-on sorti de la gare que l'on plonge littéralement dans ces vieilles petites rues où l'œil est constamment ravi.

Ces maisons à pans de bois sont très originales. Leur étage en encorbellement avance de façon assez prononcée sur le rez-de-chaussée. Des piliers de bois ou de pierre soutiennent donc — comme à Dinan, Fougères ou Dol — ces étages, formant ainsi le long des rues de véritables galeries couvertes, analogues à celles que l'on peut voir dans le Midi de la France.

Un autre de leur caractère, c'est leur revêtement d'ardoises. L'ardoise n'est pas ménagée dans ces logis vitréens. Non seulement elle couvre les toitures dont les pignons dégringolent presque jusqu'au rez-de-chaussée, mais elle décore les façades, se substituant ainsi au bois et à la pierre.

Le château de Vitré, dont il convient de louer le parfait état de conservation, est imposant sans doute. Le donjon, les courtines du sud et du nord coupées de grosses tours, surmontées de chemins de ronde, donnent une impression de vigueur. Mais les baies sont ornées de meneaux entrecroisés; le châtelet est plus élégant que formidable. Au vrai, s'il garde quelques parties du XIII^e siècle, il date principalement du XV^e et l'époque tardive de sa construction explique cette apparence.

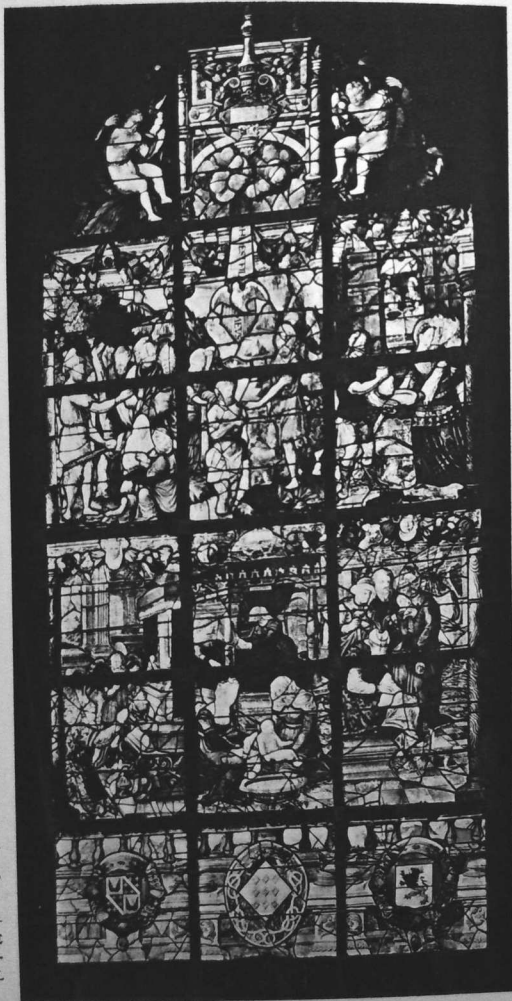
Apparence seulement, car la forteresse au temps des luttes féodales fut une bastille nullement négligeable. Comme Fougères, ce fut une place frontière, menaçant aussi bien l'agresseur venu de l'est que le duc de Bretagne en lutte contre la France. Pierre Mauclerc en fit la dure expérience qui, pour s'être brouillé avec son beau-frère, vit celui-ci s'allier à Louis IX. Le roi de France, maître à Vitré, eut la partie belle contre son vassal récalcitrant. Trois siècles plus tard, Mercœur éprouva également la solidité des remparts de Vitré. Vainement, en 1589, il tenta de prendre la ville. Après cinq mois de siège, il dut se retirer.

C'est que les fortifications étaient excellentes. On peut encore s'en

apercevoir en parcourant cette délicieuse promenade du Val qui suit les remparts au-dessus de la Vilaine. A gauche, les murs sont coupés par quelques portes de ville; à droite, on embrasse de charmants panoramas sur la rivière où les lavandières mènent grand train.

L'édifice religieux le plus notable de Vitré, c'est l'église Notre-Dame. Les chapelles transversales qui bordent les bas côtés sont couvertes de pignons ornés de pinacles à crochets. Tout l'art du xv^e siècle y a répandu à profusion ses ciselures : fenêtres aux meneaux savamment recourbés,

ÉGLISE DE LOUVIGNÉ-DE-BAIS. VIE DE SAINT JEAN-BAPTISTE. VITRAIL (1568).



bénitiers et dais sculptés; enfin, une chaire extérieure artistement fouillée s'ouvre sur la face méridionale.

A côté des maisons de bois ou d'ardoise, Vitré possède aussi quelques beaux hôtels Renaissance. D'autres datent du xvii^e siècle et c'est en l'un d'eux que M^{me} de Sévigné séjournait quand elle venait rendre visite à son amie la duchesse de Chaulnes ou assister aux réjouissances qui se donnaient à Vitré pendant les tenues des Etats de Bretagne.

Comme on la voit bien, la marquise de Sévigné, dans ces étroites rues où son carrosse pouvait à peine passer : elle s'ennuyait un peu chez les provinciales qui la recevaient, et ne se faisait pas faute dans ses lettres de se moquer gentiment de leurs petits travers; elle défigurait leurs noms : M^{lle} de Kerborgne, M^{lle} de Kerlouche, M^{me} de Launay; « bariolée comme la chandelle des rois » ! Elle se plaignait des repas trop somptueux, qui n'en finissaient pas, des beuveries peu séantes. Et avec joie, après ces réceptions, elle se réfugiait dans ses chers Rochers où, entre le Bien Bon, son aumônier, et Pilois son régisseur, elle se jugeait parfaitement heureuse.

N'avait-elle pas paré avec grâce cette demeure nullement fastueuse, bonne gentilhommière campagnarde : deux corps de logis unis par une tourelle ? Elle lui avait voué une tendresse réelle : le Mail, les orangers, le Pavillon de la Capucine, ces horizons familiers et paisibles étaient tous ses amours.

A l'extrémité du parc de Le Nôtre, le double écho répercute toujours la voix qui le hèle; en la chapelle ronde, le prie-Dieu semble attendre la dame de céans et dans le salon où elle aimait à se tenir, le livre de compte est resté ouvert, comme si la marquise, de son écriture haute et ferme, allait bientôt reprendre la page interrompue.

On retrouve encore le souvenir de M^{me} de Sévigné en passant devant le château du Plessis-d'Argentré. Là habitait M^{lle} du Plessis que la marquise n'aimait guère : « Elle parle toujours et Dieu me fait la grâce de ne l'écouter pas, elle joue la dévote, la capable, la penseuse, la petite poitrine... »

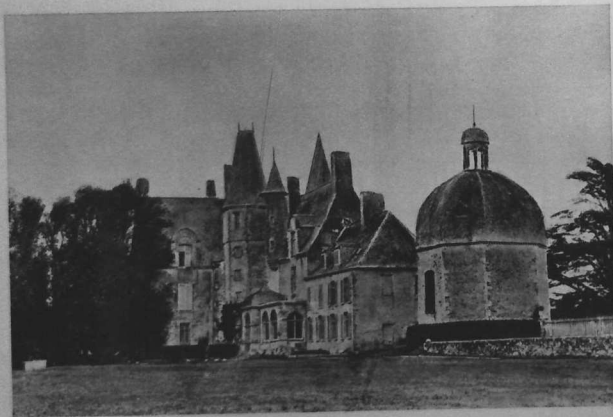
A Louvigné-de-Bais, qui n'est pas loin, il y a dans l'église une admirable suite de verrières. Elle fut exécutée vers 1540 par un artiste vitréen. On discerne la Résurrection, la Transfiguration. Deux autres verrières, la Descente de Jésus aux Enfers et la vie de saint Jean sont postérieures d'une vingtaine d'années.

L'art du vitrail était d'ailleurs florissant dans toute cette région durant la Renaissance. A La Guerche, l'église, dont l'abside remonte à l'époque gothique, renferme une douzaine de vitraux du xv^e siècle.

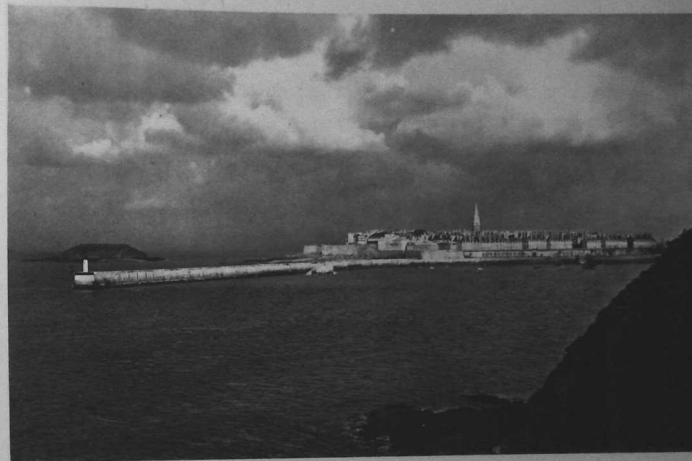
Toute cette contrée, arrosée par la Seiche, est attachante. Le préhistorien ira compter à Essé les pierres de la Roche aux Fées : c'est un alignement mégalithique qui mesure près de vingt mètres de long et atteint jusqu'à quatre mètres de haut. Les fées l'auraient édifié en allant quérir les pierres dans une lande de schiste rougeâtre, à une lieue de là.

Le géologue, lui, s'intéressera aux ardoises du pays de Retiers, aux anciennes forges de Martigné-Ferchaud. L'amateur de chasse tirera le canard sauvage dans l'étang de Marcillé-Robert. L'historien saluera à Arbrissel le berceau du créateur de l'ordre féminin le plus illustre de France : Robert d'Arbrissel qui fonda au XII^e siècle l'abbaye de Fontevrault.

Cernant enfin de ses contours cette région extrême, la forêt de la Guerche occupe près de trois mille hectares : elle pousse ses arbres robustes aux lisières de la Bretagne et de l'Anjou, conservant ainsi aux confins de l'Armorique les caractères profonds de cette « terre de granit recouverte de chênes ».



LE CHÂTEAU DES ROCHERS.



SAINT-MALO. VUE GÉNÉRALE.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
CHAPITRE I. — D'Angers à Nantes. — Nantes.	15
— II. — Le Pays Nantais.	41
— III. — Le pays de Chateaubriant. — La vallée de la Vilaine. — Rennes.	77
— IV. — Autour de Rennes. — La forêt de Paimpont	113
— V. — Ploërmel et le Morbihan	125
— VI. — Le comté de Penthièvre.	143
— VII. — La Côte d'Emeraude	163
— VIII. — Le pays de Fougères et de Vitré	201

LES PHOTOGRAPHIES ILLUSTRANT CET OUVRAGE SONT DUES

A MM. :

ARCHIVES PHOTOGRAPHIQUES, de Paris
Photographies des pages 24, 108 haut et bas.

B. ARTHAUD, de Grenoble
Photographies des pages 57, 62, 63, 64 haut,
65 bas, 66, 67 haut et bas, 68, 69, 73 milieu,
73 bas, 88, 89, 132 haut, 136.

R. AVIOLAT, de Paris
Photographies des pages 167, 195 bas.

BERTAULT, de Paris
Photographies des pages 19, 21, 25 bas, 33, 40.

BINET, de Rennes
Photographie de la page 102.

BOUCHAUD, de Nantes
Photographies des pages 18 bas, 22, 25 haut
et milieu, 28 bas, 36, 37 haut et bas, 39, 51,
101 bas.

L'ABBÉ G. BRETOCQ, de Rosay
Photographies des pages 15 haut, 46, 72,
81 haut, 86, 91, 105-106, 113 haut, 113 bas,
116, 120, 125 bas, 128 haut, 133, 137 bas,
139 haut, 141, 145, 160, 174, 196, 214.

COLLECTION MUSÉE DES BEAUX ARTS,
de Nantes
Photographies des pages 28 haut, 29 haut et
bas, 30.

PAUL COLLEMANT, de Fontenay-sous-Bois
Photographies des pages 164 bas, 166.

C.A.P., de Paris
Photographie de la page 56.

DEBARGE, de Paris
Photographies des pages 172, 173 haut, 217.

DELIUS, de Paris
Photographies des pages 173 bas, 180 bas.

DORTES, du Perreux-sur-Marne
Photographies des pages 41 haut, 42, 53, 55,
58, 64 bas, 71, 100, 101 haut, 107, 110, 111,
119, 128 bas, 129, 130, 132 bas, 163 bas,
165, 180 haut, 184, 188, 189, 191, 206, 208,
211, 212.

DUTHIL, de Nancy
Photographies des pages 163 haut, 192.

ERGY LANDAU, de Paris
Photographie de la page 6.

GOUMAIN, de Chemillé-sur-Indrois (I.-et-L.)
Photographies des pages 15 bas, 18 haut, 20,
32, 35.

R. GRUN, de Paris
Photographie de la page 171.

HAMONIC, de Saint-Brieuc
Photographies des pages 142, 144 haut et bas

HUET, de Nantes
Photographies des pages 16-17, 27.

PIERRE JAHAN, de Paris
Photographies des pages 41 bas, 65 haut,
73 haut.

KOLLAR, de Paris
Photographies des pages 52, 70, 84.

LE BOYER, de Paris
Photographies des pages 7 bas, 44, 45, 48,
49, 143 haut et bas, 147, 148, 152, 153, 154,
156, 157, 159, 162, 182, 198, 201 bas, 209.

MONGLOND, de Seyssins
Photographie de la page 199.

POIRIER, de Rennes
Photographies des pages 93, 96 haut, 97, 112.

POLISSARD, de Paris
Photographies des pages 13, 194.

CHARLES ROBIN, de Nantes
Photographies des pages 60, 61, 74, 75, 76,
77 haut et bas, 79, 80, 81 bas, 82, 117, 121
haut et bas, 137 haut, 138, 139 bas, 169,
179, 181, 219.

ROD-RIEDER, de Paris
Photographies des pages 149, 186.

JEAN ROUBIER, de Paris
Photographies des pages 7 haut, 185, 193.

SAUVEGRAIN, de Flers-de-L'Orne
Photographies des pages 176, 200.

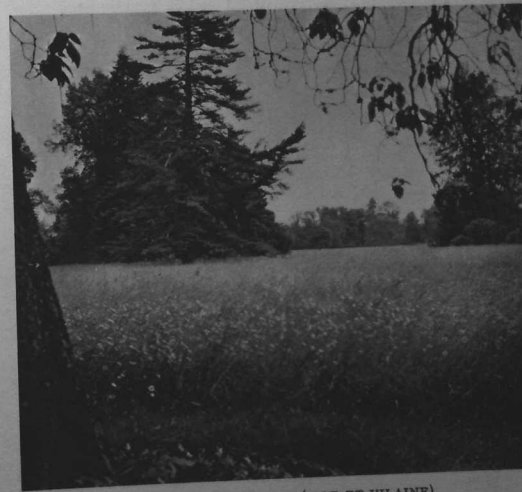
SCHULZ, de Saint-Mandé
Photographies des pages 125 haut, 140.

SUBRENAT, de Rennes
Photographies des pages 10, 96 bas, 109, 114,
124, 164 haut, 177.

A. DE TERNAY, Les Rochers-Sévigé
Photographie de la page 216.

VACHELARD, de Cannes
Photographie de la page 192, 195 haut.

ÉDITIONS D'ART YVON, de Paris
Photographies des pages 11, 135, 150, 201
haut, 202, 203, 205.



CHÂTEAU DE BLOSSAC (ILLE-ET-VILAINE).
LE PARC AU PRINTEMPS.

LES BEAUX PAYS

Volumes parus dans cette collection, format 16 × 21 cm. :

Gabriel FAURE
AUX LACS ITALIENS
AU PAYS DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE
LA ROUTE DES DOLOMITES
ROME
AUX BORDS DU RHONE (De Lyon à Arles)
EN SICILE

Henri FERRAND
GRENOBLE,
CAPITALE DES ALPES FRANÇAISES
LA ROUTE DES ALPES

P. DEVOLUY et P. BOREL
AU GAI ROYAUME DE L'AZUR

Roger TISSOT
AU MONT BLANC

Paul GUITON
AU CŒUR DE LA SAVOIE
LA SUISSE (La Suisse romande)
LA SUISSE (La Suisse alémanique)
DE LA MEIJE AU VISO
(Briançonnais, Ubaye, Queyras)

C. HOLLAND. Adapt. de Jean de METZ
LA BELGIQUE (Flandre et Hainaut)

Henry DEBRAYE
LA BELGIQUE (Ardennes et Pays Wallon)
EN TOURAINE ET SUR LES BORDS
DE LA LOIRE
AUTOUR DE LA YOUGOSLAVIE

Raoul BLANCHARD
LA CORSE

Pompeo MOLMENTI
VENISE ET SES LAGUNES

Camille MAUCLAIR
LA NORMANDIE

PIERRE-GAUTHIEZ
FLORENCE
PARIS

Armand PRAVIEL
LA COTE D'ARGENT,
LE PAYS BASQUE ET LE BÉARN
LE LANGUEDOC ROUGE

Charles BAUSSAN
LOURDES ET LES PÉLERINAGES
DE LA VIERGE
DE MONTMARTRE AUX
SAINTES-MARIES-DE-LA-MER

Pierre DUMAS
LE MAROC
L'ALGÉRIE

Raoul BLANCHARD et Capitaine SEIVE
LES ALPES FRANÇAISES
A VOL D'OISEAU

Edmond PILON
L'ILE-DE-FRANCE

HANSI
L'ALSACE

Pierre HUGUENIN
LA BOURGOGNE, LE MORVAN,
LA BRESSE

Emile RIPERT
LA COTE VERMEILLE
ET LE LANGUEDOC MÉDITERRANÉEN

Hugues LAPAIRE et Jules CHOPIN
PRAGUE ET LA TCHÉCOSLOVAQUIE

Henry BORDEAUX, de l'Académie Française
LE VISAGE DE JÉRUSALEM

André GEIGER
SYRIE ET LIBAN

D. Manuel SIUROT. Trad. de Philine BURNET
L'ESPAGNE (Les Castilles)
L'ESPAGNE
(Andalousie et Provinces du Sud)

LES BEAUX PAYS

Volumes parus dans cette collection (suite) :

Marcel GROSIDIER DE MATONS
EN LORRAINE (De l'Argonne aux Vosges)
EN LORRAINE (Le cœur de la Lorraine)

Jean GIROU
LES CAUSSES, LES CÉVENNES
ET LES GORGES DU TARN

Raymond ESCHOLIER
MES PYRÉNÉES
(De Gavarnie à la Méditerranée)

Henri FERRAND — Paul GUITON
LA ROUTE DES ALPES FRANÇAISES
LA ROUTE NAPOLEON

E. O. HOPPÉ. Trad. d'Odette PRUNIER
LONDRES

Gabrielle RÉVAL
LA COTE D'AZUR

Pierre FRANCASTEL
LA POLOGNE PITTORESQUE

Louis PAPY — M.-Th. GADALA
LE PORTUGAL

René PUAUX
LE DANEMARK

AU FORMAT 17 × 23 cm. :

Camille MAUCLAIR
LA PROVENCE

Henri POURRAT
L'AUVERGNE (Les Limagnes)
AU FORT DE L'AUVERGNE
(Combraille, Monts Dore, Artense et Cézalier)

Jacques DES GACHONS
LE BERRY

C.-F. RAMUZ
LA SUISSE ROMANDE

H. CHÉRAMY F.S.S.
ROME

André BILLY
LA GRÈCE

Paul GUITON
SAVOIE

Pierre DUMAS
LA TUNISIE

André GEORGE
PARIS

René HERVAL
EN NORMANDIE
(De la Dives au Mont-Saint-Michel)

Louis PAPY
AUNIS ET SAINTONGE

A. MABILLE DE PONCHEVILLE
FLANDRE ET ARTOIS

GRAVURE ET IMPRESSION
S A D A G
BELLEGARDE (AIN)
MCMXXXVIII

“ LES BEAUX PAYS ”

Ouvrages abondamment illustrés en héliogravure et ornés d'une
couverture en couleurs.

PROCHAINS VOLUMES A PARAITRE :

Même format, même présentation que « Haute-Bretagne »

ALBERT DAUZAT

L'AUTRICHE

JEAN-JACQUES CHEVALLIER

GRENOBLE ET SES MONTAGNES

PIERRE MOREL

LA CORSE

GABRIEL FAURE

VENISE

MAURICE PIERRE-BOYÉ

LA FRANCHE-COMTÉ

GABRIELLE RÉVAL

LA COTE D'AZUR

JACQUELINE JACOUPY

LE POITOU

RENÉ HERVAL

LA HAUTE-NORMANDIE

HENRI FERRAND ET PAUL GUITON

LA ROUTE DES ALPES — LA ROUTE NAPOLÉON

Etc.

Les conditions de souscription à ces ouvrages sont adressées franco
sur simple demande